3 1761 07986085 4

LIBRAIRIE E. DROZ
LIVRES D'ERUDITION
HISTOIRE LITTERAIRE
& PHILOLOGIE
25, RUE DE TOURNON, PARIS

20e édition

ROMAIN ROLLAND

LES
PRÉCURSEURS

Je suis le concitoyen
des hommes de l'avenir.
(SCHILLER : Don Carlos.)

ALBIN MICHEL, ÉDITEUR
PARIS — 22, RUE HUYGHENS, 22 — PARIS

LES PRÉCURSEURS

DU MÊME AUTEUR

LIBRAIRIE OLLENDORFF

JEAN-CHRISTOPHE, 10 volumes in-16.

Jean-Christophe, 4 vol. : I. *L'Aube*, 1 vol. — II. *Le Matin*, 1 vol. — III. *L'Adolescent*, 1 vol. — IV. *La Révolte*, 1 vol.

Jean-Christophe à Paris, 3 vol. : I. *La Foire sur la Place*, 1 vol. — II. *Antoinette*, 1 vol. — II. *Dans la Maison*, 1 vol.

La Fin du Voyage, 3 vol. : I. *Les Amies*, 1 vol. — II. *Le Buisson ardent*, 1 vol. — III. *La Nouvelle Journée*, 1 vol.

JEAN-CHRISTOPHE, en 4 volumes in-8.

Edition définitive sur beau papier vélin et Hollande.

L'Ame Enchantée : I. *Annette et Sylvie.*
Colas Breugnon, 1 vol.
Clerambault, 1 vol.
Liluli, 1 vol., illustrations de Frans MASEREEL.
Pierre et Luce, illustrations de Gabriel BELOT.
Au-dessus de la Mêlée, 1 vol.
Aux Peuples assassinés, 1 vol.
Le Temps viendra, 3 actes. 1 vol.
Théâtre de la Révolution (*Le 14 juillet, Danton, Les Loups*). 1 vol.
Les Tragédies de la Foi (*Saint-Louis, Aërt, Le Triomphe de la Raison*), 1 vol.
Le Théâtre du Peuple (*Essai d'esthétique d'un théâtre nouveau*), 1 vol.
Pages choisies de Romain Rolland, avec des notices par Marcel MARTINET, 2 vol. in-8.

Romain Rolland. — *L'Homme et l'Œuvre*, par P. SEIPPEL, 1 vol.
Romain Rolland vivant, par P. J. JOUVE, 1 vol. in-8.

LIBRAIRIE HACHETTE

Musiciens d'autrefois, 1 vol.
Musiciens d'aujourd'hui, 1 vol.
Voyage musical au Pays du Passé, 1 vol.
Vies des Hommes illustres, 3 vol. in-16.
I. *Vie de Beethoven*, 1 vol.— II. *Vie de Michel-Ange*, 1 vol. — III. *Vie de Tolstoï*, 1 vol.

LIBRAIRIE FONTEMOING

Histoire de l'Opéra en Europe avant Lully et Scarlatti, in-8 (*Epuisé*).

LIBRAIRIE ALCAN

Hændel, 1 vol. in-8 écu.

LIBRAIRIE PLON

Michel-Ange, 1 vol. in-18.

EDITIONS « LUMIÈRE », A ANVERS

Les Vaincus, 4 actes, 1 vol.

Tous droits de traduction et de reproduction réservés pour tous les pays, y compris la Suède, la Norvège, la Hollande, la Danemark et la Russie.

Copyright by Librairie Ollendorff 1923

HMod
R7431P

ROMAIN ROLLAND

LES PRÉCURSEURS

.....Ich lebe
Ein Bürger derer, welche kommen werden.
(SCHILLER : *Don Carlos.*)

35 1327 38.
6. 6.

LIBRAIRIE OLLENDORFF
50, CHAUSSÉE D'ANTIN, PARIS

DE CET OUVRAGE, IL A ÉTÉ TIRÉ A PART SUR VERGÉ PUR FIL :

5 exemplaires (1 à 5).
10 — *hors commerce* (A à J)
Numérotés à la presse.

L
R

En Mémoire
des Martyrs de la Foi nouvelle :
l'Internationale humaine.

A JEAN JAURÈS,
KARL LIEBKNECHT, ROSA LUXEMBURG,
KURT EISNER, GUSTAV LANDAUER,

victimes de la féroce bêtise
et du mensonge meurtrier,

libérateurs des hommes,
qui les ont tués.

Août 1919. *R. R.*

INTRODUCTION

A LA PREMIÈRE ÉDITION

Le livre que voici fait suite au volume : *Au-dessus de la Mêlée*. Il est composé d'articles écrits et publiés en Suisse, de la fin de 1915 au début de 1919. Je les ai réunis sous le titre : *Les Précurseurs*, car ils sont, pour la plupart, consacrés aux hommes de courage qui, dans tous les pays, ont su maintenir leur pensée libre et leur foi internationale, parmi les fureurs de la guerre et de la réaction universelle. L'avenir célébrera les noms de ces grands Annonciateurs, bafoués, injuriés, emprisonnés, condamnés : Bertrand Russell, E.-D. Morel, Gorki, G.-Fr. Nicolaï, et les jeunes élites d'Europe et d'Amérique, luttant pour la liberté.

J'ai fait précéder ces articles d'une ode : *Ara Pacis*, écrite aux premiers jours de la guerre, et qui est un acte de foi en la Paix intérieure. — C'est aussi un acte de foi qui termine le volume, mais d'une foi agissante, qui proclame, à la face de la force brutale des Etats et de l'opinion tyrannique, l'indépendance irréductible de l'Esprit.

J'avais été tenté de faire entrer dans ce recueil une méditation sur *Empédocle d'Agrigente et le règne*

de la Haine (1). Mais ses dimensions eussent dépassé le cadre assigné à ce volume et risqué de compromettre l'équilibre des diverses parties.

Je ne me suis pas astreint à la succession chronologique des articles; j'ai préféré les grouper, d'après l'ordre des sujets ou des raisons artistiques. J'ai indiqué, à la fin de chacun, aussi exactement qu'il m'a été possible, les dates de leur publication.

Qu'on me permette encore quelques lignes d'explication, pour orienter le lecteur :

Ce volume et celui qui précède, *Au-dessus de la Mêlée*, ne constituent qu'une partie de mes écrits sur la guerre, au cours des cinq années dernières. Le plus important de beaucoup, en étendue et en valeur documentaire, est un recueil, contenant, au jour le jour, la notation des lettres, entretiens, confessions morales, que je n'ai cessé de recevoir des esprits libres et persécutés de tous les pays. J'y ai aussi sobrement que possible inscrit mes propres réflexions et ma part dans le combat. *Unus ex multis*. C'est un tableau des libres consciences du monde, luttant contre les forces déchaînées du fanatisme et du mensonge. Des scrupules de discrétion empêcheront de publier ce recueil avant assez longtemps. Il suffit que ces documents restent pour l'avenir un témoignage de nos souffrances et de notre foi.

ROMAIN ROLLAND

Paris, juin 1919.

---

(1) Publiée en brochure dans les éditions du *Carmel*, à Genève et à Paris, en 1918. Nous la republierons, avec d'autres études, dans un volume d'*Essais de philosophie et d'histoire*.

AVERTISSEMENT

POUR L'ÉDITION NOUVELLE

Cette édition, revue, comprend quelques articles qui manquaient à la première : trois sont consacrés à des écrivains français — (Marc de Larréguy, F.-J Bonjean, et l'Anthologie des Poètes français contre la guerre); *— deux à des écrivains allemands — (Alfons Petzold et Ernst Toller). Ecrits à Paris, dans les mois qui suivirent la paix, ils traitent encore d'œuvres de guerre et de victimes du grand fléau.*

On a supprimé l'article, (publié dans la première édition) sur « la Jeunesse suisse », dont le caractère d'actualité un peu trop passagère avait perdu son intérêt.

R. R.

Août 1923.

I

Ara Pacis

De profundis clamans... *De l'abîme des haines, j'élèverai vers toi, Paix divine, mon chant.*

Les clameurs des armées ne l'étoufferont point. En vain, je vois monter la mer ensanglantée, qui porte le beau corps d'Europe mutilée, et j'entends le vent fou qui soulève les âmes :

Quand je resterais seul, je te serai fidèle. Je ne prendrai point place à la communion sacrilège du sang. Je ne mangerai point ma part du Fils de l'Homme. Je suis frère de tous, et je vous aime tous, hommes, vivants d'une heure, qui vous volez cette heure.

Que de mon cœur surgisse sur la colline sainte, au-dessus des lauriers de la gloire et des chênes, l'olivier au soleil, où chantent les cigales !

***

Paix auguste qui tiens, sous ton sceptre souverain, les agitations du monde, et des flots qui se heurtent fais le rythme des mers ;

Cathédrale qui reposes sur le juste équilibre des forces

ennemies ; — Rosace éblouissante, où le sang du soleil jaillit en gerbes diaprées, que l'œil harmonieux de l'artiste a liées ;

Telle qu'un grand oiseau, qui plane au centre du ciel, et couve sous ses ailes — la plaine — ton vol embrasse, par delà ce qui est, ce qui fut et sera.

Tu es sœur de la joie et sœur de la douleur, sœur cadette et plus sage ; tu les tiens par la main. Ainsi, de deux rivières que lie un clair canal, où le ciel se reflète, entre la double haie de ses blancs peupliers.

Tu es la divine messagère, qui va et vient, comme l'aronde, de l'une rive à l'autre, les unissant, aux uns disant : « Ne pleurez plus, la joie revient », aux autres : « Ne soyez pas trop vains, le bonheur s'en va comme il vient. »

Tes beaux bras maternels étreignent tendrement tes enfants ennemis, et tu souris, les regardant mordre ton sein gonflé de lait.

Tu joins les mains, les cœurs, qui se fuient en se cherchant, et tu mets sous le joug les taureaux indociles, afin qu'au lieu d'user en combats la fureur qui fait fumer leurs flancs, tu l'emploies à tracer dans le ventre des champs le long sillon profond où coule la semence.

Tu es la compagne fidèle qui accueille au retour les lutteurs fatigués. Vainqueurs, vaincus, ils sont égaux dans ton amour. Car le prix du combat n'est pas un lambeau de terre, qu'un jour la graisse du vainqueur nourrira, mélangée à celle de l'adversaire. Il est de s'être fait l'instrument du destin, et de n'avoir pas fléchi sous sa main.

O ma paix qui souris, tes doux yeux pleins de larmes, arc-en-ciel de l'été, soirée ensoleillée, qui, de tes doigts dorés, caresses les champs mouillés, panses les fruits tombés, et guéris les blessures des arbres que le vent et la grêle ont meurtris ;

Répands sur nous ton baume et berce nos douleurs ! Elles passeront, et nous. Toi seule es éternelle.

Frères, unissons-nous, et vous aussi, mes forces, qui vous entrechoquez dans mon cœur déchiré! Entrelacez vos doigts, et marchez en dansant!

Nous allons sans fièvre et sans hâte : car nous ne sommes point à la chasse du temps. — Le temps, nous l'avons pris. Des brins d'osier des siècles, ma Paix tisse son nid.

***

Ainsi que le grillon qui chante dans les champs. — L'orage vient, la pluie tombe à torrents, elle noie les sillons et le chant. Mais à peine a passé la tourmente, le petit musicien entêté recommence.

Ainsi, quand on entend, à l'Orient fumant, sur la terre écrasée, à peine s'éloigner le galop furieux des Quatre Cavaliers, je relève la tête et je reprends mon chant — chétif et obstiné.

(*Ecrit du* 15 *au* 25 *août* 1914). (1)

(*Journal de Genève* et *Neue Zürcher Zeitung*, 24-25 décembre 1915; *Les Tablettes*, Genève, juillet 1917.)

(1) Sauf la dernière strophe, qui est de l'automne de la même année.

II

La route en lacets qui monte

Si depuis une année je garde le silence, ce n'est pas que soit ébranlée la foi que j'exprimai dans *Au-dessus de la mêlée* (elle est plus ferme encore); mais je me suis convaincu de l'inutilité de parler à qui ne veut pas entendre. Seuls, les faits parleront, avec une tragique évidence; seuls, ils sauront percer le mur épais d'entêtement et de mensonge, dont les esprits s'entourent, pour ne pas voir la lumière.

Mais nous nous devons entre frères de toutes les nations, entre hommes qui ont su défendre leur liberté morale, leur raison et leur foi en la solidarité humaine, entre âmes qui continuent d'espérer, dans le silence, l'oppression, la douleur, — nous nous devons d'échanger, au terme de cette année, des paroles de tendresse et de consolation. Montrons que dans la nuit sanglante la lumière brille encore, qu'elle ne fut jamais éteinte, qu'elle ne le sera jamais !

Dans l'abîme de misères où l'Europe s'enfonce, ceux qui tiennent une plume devraient se faire scrupule d'apporter une souffrance de plus à l'amas des souffrances, ou de nouvelles raisons de haïr au fleuve brûlant de haine. Deux tâches restent possibles pour les rares esprits libres qui cherchent à frayer aux autres une brèche, au travers des

amoncellements de crimes et de folies. Les uns, intrépidement, prétendent ouvrir les yeux à leur propre peuple sur ses erreurs. Ainsi font les courageux Anglais de *l'Independent Labour Leader* et de *l'Union of Democratic Control*, ces hauts esprits indépendants, Bertrand Russel, E.-D Morel, Norman Angell, Bernard Shaw, — de trop rares Allemands, persécutés, — les socialistes italiens, les socialistes russes, le maître de la misère et de la pitié : Gorki, — et quelques libres Français.

Cette tâche n'est point celle que je me suis assignée. Ma tâche est de rappeler aux frères ennemis d'Europe non ce qu'ils ont de pire, mais ce qu'ils ont de meilleur, — les motifs d'espérer en une humanité plus sage et plus aimante.

Certes, le spectacle présent est fait pour que l'on doute de la raison humaine. Pour le grand nombre de ceux qui s'étaient endormis béatement sur la foi au progrès, le réveil a été dur ; et, sans transition, ils passent de l'absurde excès d'un optimisme paresseux au vertige d'un pessimisme qui n'a plus de fond. Ils ne sont pas habitués à regarder la vie sans parapets. Une muraille d'illusions complaisantes les empêchait de voir le vide au-dessus duquel serpente, accroché au roc, l'étroit sentier de l'humanité. Le mur s'écroule par places, et le sol est peu sûr. Il faut passer pourtant. On passera. Nos pères en ont vu d'autres ! Nous l'avons trop oublié. Les années où nous avons vécu furent, à part quelques heurts, un âge capitonné. Mais les âges de tourmente ont été plus fréquents que les âges de calme ; et ce qui se passe aujourd'hui n'est atrocement anormal que pour ceux qui sommeillaient dans la tranquillité anormale d'une société sans mémoire. Pensons à ce qu'ont vu les yeux du passé, du Bouddhâ libérateur, des Orphiques adorant Dionysos-Zagreus, dieu des innocents qui souffrent et qui seront vengés, de Xénophane d'Elée qui assista à la ruine de sa patrie par Cyrus, de Zénon torturé, de Socrate em-

poisonné, de Platon qui rêvait sous les Trente Tyrans, de Marc Aurèle qui soutint l'Empire près de crouler, de ceux qui assistèrent à la chute du vieux monde, de l'évêque d'Hippone mourant dans sa ville aux abois qu'assiégeaient les Vandales, des moines enlumineurs, bâtisseurs, musiciens, au milieu de l'Europe de loups; de Dante, de Copernic et de Savonarole : exils, persécutions, bûchers; et le frêle Spinoza, édifiant son *Ethique* éternelle sur le sol inondé de sa patrie envahie, à la lueur des villages incendiés; et notre Michel de Montaigne, en son château ouvert, sur son mol oreiller, dormant d'un sommeil léger, en écoutant sonner le beffroi des campagnes, et rêvant : est-ce pour cette nuit la visite des égorgeurs?... L'homme aime en vérité à ne plus se souvenir des spectacles importuns qui troublent son repos. Mais, dans l'histoire du monde, le repos a été rare, et les plus grandes âmes ne sont pas sorties de lui. Regardons, sans frémir, passer le flot furieux. Pour qui sait écouter le rythme de l'histoire, tout concourt à la même œuvre, le pire comme le meilleur. Les âmes fiévreuses que le flot entraîne vont par des voies sanglantes, vont, qu'elles le veuillent ou non, où nous guide la raison fraternelle. Ce serait s'il fallait compter sur le bon sens des hommes, sur leur bonne volonté, sur leur courage moral, sur leur humanité, qu'il y aurait des motifs de désespérer de l'avenir. Mais ceux qui ne veulent point ou ne peuvent point marcher, les forces aveugles les poussent, en troupeaux mugissants, vers le but : l'Unité.

***

Pendant des siècles s'est forgée l'unité de notre France par les combats entre les provinces. Chaque province, chaque village fut, un jour, la patrie. Plus de cent ans,

Armagnacs, Bourguignons (mes grands-pères), se sont cassé la tête pour découvrir enfin que le sang qui coulait de leurs entrailles était le même. A présent, la guerre qui mêle le sang de France et d'Allemagne le leur fait boire dans le même verre, ainsi qu'aux héros barbares de l'antique épopée, pour leur union future. Qu'ils s'étreignent et se mordent, leur corps-à-corps les lie ! Ils ont beau faire : ces armées qui s'égorgent sont devenues moins lointaines de cœur qu'elles ne l'étaient alors qu'elles ne s'affrontaient pas. Elles se tuent, elles ne s'ignorent plus. Et l'ignorance est le dernier cercle de la mort. Des deux fronts opposés, de nombreux témoignages nous ont appris le désir mutuel, tout en se combattant, de lire dans les yeux l'un de l'autre; ces hommes qui, de leur tranchée à la tranchée d'en face, s'épient pour se viser, sont peut-être ennemis, ils ne sont plus étrangers. Un jour prochain, l'union des nations d'Occident formera la nouvelle patrie. Elle-même ne sera qu'une étape sur la route qui mène à la patrie plus large : l'Europe. Ne voit-on pas déjà les douze Etats d'Europe, ramassés en deux camps, s'essayer sans le savoir à la fédération où les guerres de nations paraîtront aussi sacrilèges que le seraient maintenant les guerres entre provinces? Le devoir d'aujourd'hui sera le crime de demain. Et la nécessité de cette union future s'affirme, dès maintenant, par les voix les plus opposées : un Guillaume II, avec ses « Etats-Unis d'Europe » (1), — un Hanotaux, avec sa « Confédération Européenne » (2), — ou Ostwald et Hæckel, de piteuse mémoire, avec leur « Société des Etats », — chacun, bien entendu, travaillant pour son saint, mais tous ces saints étant au service du même Maître !...

Bien plus, le chaos gigantesque où, comme au temps des

---

(1) Conversation avec L. Mabilleau, *Opinion*, 20 juin 1908.

(2) Dans un récent numéro de la *Revue des Deux Mondes*.

convulsions du globe en fusion, s'entre-choquent aujourd'hui tous les éléments humains des trois vieux continents, est une chimie de races où s'élabore, par la force et l'esprit, par la guerre et la paix, la fusion future des deux moitiés du monde, des deux hémisphères de la pensée : l'Europe et l'Asie. Depuis bien des années, ce rapprochement s'annonçait par mille symptômes divers : attraction intellectuelle, influences artistiques, intérêts commerciaux. La guerre n'a fait qu'accélérer le mouvement. En plein combat, on y travaille. Dans tel Etat belligérant, depuis deux ans, des Instituts se sont fondés pour l'étude des civilisations comparées de l'Europe et de l'Asie et pour leur pénétration mutuelle.

Le phénomène capital d'aujourd'hui, dit le programme de l'un d'entre eux (1), *est la formation d'une culture universelle, sortie des nombreuses cultures particulières du passé... Nulle époque n'a vu un plus puissant élan du genre humain que les derniers siècles et le présent. Rien de comparable à cet ensemble torrentueux de toutes les forces réunies en une seule énergie commune, qui se réalise au* XIX^e^ *et au* XX^e^ *siècles... Partout s'élabore dans l'Etat, dans la science et dans l'art, la grande individualité de l'humanité universelle. Les trois mondes psychiques et sociaux, les trois humanités (Européo-Orientaux, Hindous, Extrême-Orient) commencent à se rassembler en une humanité unique... Jusqu'à ces deux dernières générations, l'homme était membre d'une seule humanité, d'une seule grande forme de vie. Maintenant, il participe au vaste flot vital de toute l'humanité ; il doit se diriger d'après ses lois et se retrouver en elle. Sinon,*

---

(1) *Institut für Kulturforschung,* fondé en février 1915, à Vienne, par le Dr Erwin Hanslik. Son succès fut si rapide qu'en février 1916, il fut dédoublé et donna naissance à un nouvel « Institut de recherches pour l'Est et pour l'Orient ».

le meilleur de lui est perdu. — Certes, le plus profond du passé, de ses religions, de son art, de sa pensée, n'est pas en cause. Il subsiste, et il subsistera. Mais il sera élevé à de nouvelles clartés, creusé à de nouvelles profondeurs. Un plus large cercle de vie s'ouvre autour de nous. Il n'est pas surprenant que beaucoup aient le vertige et croient voir chanceler la grandeur du passé. Mais on doit confier le gouvernail à ceux qui, calmes et fermes, sont en état de préparer la nouvelle époque... Le plus entier bonheur qui puisse échoir à l'homme d'à présent est de comprendre l'humanité entière et ses formes si diverses d'idéal et de bonheur. Compléter l'idéal européen par l'idéal asiatique, c'est pour longtemps la plus haute joie qu'un homme puisse connaître sur terre...

De telles recherches, avec leur caractère objectif et universel *excluent formellement*, déclare le même programme, *tout ce qui provoque à la haine des peuples, des classes et des races, tout ce qui mène au démembrement et aux combats inutiles... Si elles ont le devoir de combattre quelque chose, c'est la haine, l'ignorance et l'incompréhension... Leur belle et pressante tâche est d'éveiller à la conscience la beauté qui réside en toute individualité humaine, en tout peuple, et de la réaliser... de trouver les bases scientifiques d'accord entre les peuples, les classes et les races. Car seule, la science peut, par un dur travail, conquérir la paix...*

Ainsi, des fondations de paix spirituelle entre les peuples s'édifient au milieu de la guerre des peuples, comme des phares qui montrent aux vaisseaux dispersés le port lointain où ils mouilleront, côte à côte. L'esprit humain est à l'entrée d'une route. L'entrée est trop étroite, on s'écrase pour passer. Mais je vois s'élargir ensuite la grand'route des peuples, et il y a place pour tous. Spectacle consolant, dans l'horreur du présent ! Le cœur souffre, mais l'esprit a la lumière.

***

Courage, frères du monde ! Nous avons des raisons d'espérer, malgré tout. Les hommes, qu'ils le veuillent ou non, marchent vers notre but, — même ceux qui s'imaginent qu'ils lui tournent le dos. En 1887, en un temps où semblaient triompher les idées de démocratie et de paix internationales, causant avec Renan, j'entendais la prédiction de ce sage : « *Vous verrez venir encore une grande réaction. Tout paraîtra détruit de ce que nous défendons. Mais il ne faut pas s'inquiéter. Le chemin de l'humanité est une route de montagne : elle monte en lacets, et il semble par moments qu'on revienne en arrière. Mais on monte toujours.* »

Tout travaille à notre idéal, même ceux dont les coups s'efforcent à le ruiner. Tout va vers l'unité, — le pire et le meilleur. Mais ne me faites pas dire que le pire vaut le meilleur ! Entre les malheureux qui prônent (pauvres naïfs !) la guerre pour la paix (nommons-les *bellipacistes*), et les pacifiques tout court, ceux de l'Evangile, il y a la même différence qu'entre des affolés qui, pour descendre plus vite du grenier à la rue, jetteraient par la fenêtre leurs meubles et leurs enfants, — et ceux qui passent par l'escalier. Le progrès s'accomplit; mais la nature n'est pas pressée, et elle manque d'économie : la moindre avance s'achète par un gaspillage affreux de richesses et de vies (1). Quand l'Europe arrivera tardivement, rechignante, comme une rosse rétive, à se convaincre de la nécessité d'unir ses forces, ce sera l'union hélas ! de l'aveugle et du paralytique. Elle parviendra au but, saignée et épuisée.

Mais nous, il y a longtemps que nous vous y attendons, il y a longtemps que nous avons accompli l'unité, âmes

libres de tous les temps, de toutes les classes, de toutes les races. Des lointains de l'antiquité d'Asie, d'Egypte et d'Orient, jusqu'aux Socrates et aux Luciens modernes, aux Morus, aux Erasme, aux Voltaire, jusqu'aux lointains de l'avenir, qui retournera peut-être, bouclant la boucle du temps, à la pensée d'Asie, — grands ou humbles esprits, mais tous libres, et tous frères, nous formons un seul peuple. Les siècles de persécutions, d'un bout de la terre à l'autre, ont lié nos cœurs et nos mains. Leur chaîne indestructible est l'armature de fer qui tient la molle glaise humaine, cette statue d'argile, la Civilisation, toujours prête à crouler.

(*Le Carmel*, Genève, décembre 1916.)

---

(1) « *La nature,* dit Voltaire, *est comme ces grands princes qui comptent pour rien la perte de* 400.000 *hommes, pourvu qu'ils viennent à bout de leurs desseins.* » (L'HOMME AUX QUARANTE ÉCUS.)

Les grands et les petits princes d'aujourd'hui ne se contentent pas à si bon marché !

III

Aux peuples assassinés

Les horreurs accomplies dans ces trente derniers mois ont rudement secoué les âmes d'Occident. Le martyre de la Belgique, de la Serbie, de la Pologne, de tous les pauvres pays de l'Ouest et de l'Est foulés par l'invasion, ne peut plus s'oublier. Mais ces iniquités qui nous révoltent, parce que nous en sommes victimes, voici cinquante ans, — cinquante ans seulement? — que la civilisation d'Europe les accomplit ou les laisse accomplir autour d'elle.

Qui dira de quel prix le Sultan rouge a payé à ses muets de la presse et de la diplomatie européennes le sang des deux cent mille Arméniens égorgés pendant les premiers massacres de 1894-1896? Qui criera les souffrances des peuples livrés en proie aux rapines des expéditions coloniales? Qui, lorsqu'un coin du voile a été soulevé sur telle ou telle partie de ce champ de douleur, — Damaraland ou Congo — a pu en supporter la vision sans horreur? Quel homme « civilisé » peut penser sans rougir aux massacres de Mandchourie et à l'expédition de Chine, en 1900-1901, où l'empereur allemand donnait à ses soldats pour exemple, Attila; où les armées réunies de la « Civilisation » rivalisèrent entre elles de vandalisme contre une

civilisation plus ancienne et plus haute (1)? Quel secours l'Occident a-t-il prêté aux races persécutées de l'Est européen : Juifs, Polonais, Finlandais, etc. (2)? Quelle aide à la Turquie et à la Chine tentant de se régénérer? Il y a soixante ans, la Chine, empoisonnée par l'opium des Indes, voulut se délivrer du vice qui la tuait : elle se vit, après deux guerres et un traité humiliant, imposer par l'Angleterre le poison qui rapporta en un siècle, dit-on, à la compagnie des Indes Orientales, onze milliards de bénéfice. Et même après que la Chine d'aujourd'hui eut accompli son effort héroïque de se guérir en dix ans de sa maladie meurtrière, il a fallu la pression de l'opinion publique soulevée pour contraindre le plus civilisé des Etats européens à renoncer aux profits que versait dans sa caisse l'empoisonnement d'un peuple. Mais de quoi s'étonner, quand tels Etats d'Occident n'ont pas renoncé encore à vivre de l'empoisonnement de leur propre peuple?

« Un jour, écrit M. Arnold Porret, en Afrique, à la Côte d'Or, un missionnaire me disait comment les noirs expliquent que l'Européen soit blanc. C'est que le Dieu du Monde lui demanda : « Qu'as-tu fait de ton frère? » Et il en est devenu blême (3). »

---

(1) Voir dans *La Révolte de l'Asie*, par Victor Bérard, le bref récit de la campagne de Mandchourie, — et dans *Les derniers Jours de Pékin*, par Pierre Loti, le tableau de la destruction de la « Ville-de-la-Pureté-Céleste », Tong-Tchéou

(2) Toute une série des *Cahiers de la Quinzaine* a été consacrée à flétrir les crimes de la civilisation. Je signale :

a) *Sur le Congo*, les cahiers de E.-D. Morel, Pierre Mille et Félicien Challaye. (Cahiers de la Quinzaine, VII, 6, 12, 16.)

b) *Sur les Juifs en Russie et en Roumanie*, les cahiers de Bernard Lazare, Elie Eberlin et Georges Delahache. (III, 8; VI, 6.)

c) *Sur la Pologne*, cahier de Edmond Bernus. (VIII, 10, 12, 14.)

d) *Sur l'Arménie*, cahier de Pierre Quillard. (III, 19.)

e) *Sur la Finlande*, cahier de Jean Deck. (III, 21.)

(3) Arnold Porret : *Les causes profondes de la Guerre*. Lausanne, 1916.

La civilisation d'Europe sent le cadavre. « *Jam fœtet* ». Elle a appelé les fossoyeurs. L'Asie est aux aguets.

« *La civilisation d'Europe est une machine à broyer,* a dit, en juin dernier, à l'Université impériale de Tokyo, le grand Hindou Rabindranath Tagore (1). *Elle consume les peuples qu'elle envahit, elle extermine ou anéantit les races qui gênent sa marche conquérante. C'est une civilisation de cannibales ; elle opprime les faibles et s'enrichit à leurs dépens. Elle sème partout les jalousies et les haines, elle fait le vide devant elle. C'est une civilisation scientifique et non humaine. Sa puissance lui vient de cequ'elle concentre toutes ses forces vers l'unique but de s'enrichir... Sous le nom de patriotisme, elle manque à la parole donnée, elle tend sans honte ses filets, tissus de mensonges, elle dresse de gigantesques et monstrueuses idoles dans les temples élevés au Gain, le dieu qu'elle adore. Nous prophétisons sans aucune hésitation que cela ne durera pas toujours...* »

« *Cela ne durera pas toujours...* » Entendez-vous, Européens? Vous vous bouchez les oreilles? Écoutez donc en vous ! Nous-mêmes, interrogeons-nous. Ne faisons pas comme ceux qui jettent sur leur voisin tous les péchés du monde et s'en croient déchargés. Dans le fléau d'aujourd'hui nous avons tous notre part : les uns par volonté, les autres par faiblesse; et ce n'est pas la faiblesse qui est la moins coupable. Apathie du plus grand nombre, timidité des honnêtes gens, égoïsme sceptique des veules gouvernants, ignorance ou cynisme de la presse, gueules avides

(1) Le 18 juin 1916. Ce discours, qui marque un tournant dans l'histoire du monde et dont aucun grand journal européen n'a parlé, fait appel au Japon, « *avant-garde de l'Asie* ». Il a été reproduit dans l'*Outlook* de New-York, 9 août 1916, sous le titre : « *India's Message to Japon* ». — Depuis, Tagore l'a publié dans son volume intitulé : *Nationalism.*

des forbans, peureuse servilité des hommes de pensée qui se font les bedeaux des préjugés meurtriers qu'ils avaient pour mission de détruire; orgueil impitoyable de ces intellectuels qui croient en leurs idées plus qu'en la vie du prochain et feraient périr vingt millions d'hommes, afin d'avoir raison; prudence politique d'une Eglise trop romaine, où saint Pierre le pêcheur s'est fait le batelier de la diplomatie; pasteurs aux âmes sèches et tranchantes, comme un couteau, sacrifiant leur troupeau afin de le purifier; fatalisme hébété de ces pauvres moutons... Qui de nous n'est coupable? Qui de nous a le droit de se laver les mains du sang de l'Europe assassinée? Que chacun voie sa faute et tâche de la réparer! — Mais d'abord, au plus pressé!

Voici le fait qui domine : *l'Europe n'est pas libre.* La voix des peuples est étouffée. Dans l'histoire du monde, ces années resteront celles de la grande Servitude. Une moitié de l'Europe combat l'autre, au nom de la liberté. Et pour ce combat, les deux moitiés de l'Europe ont renoncé à la liberté. C'est en vain qu'on invoque la volonté des nations. *Les nations n'existent plus*, comme personnalités. Un quarteron de politiciens, quelques boisseaux de journalistes parlent insolemment, au nom de l'une ou de l'autre. Ils n'en ont aucun droit. Ils ne représentent rien qu'eux-mêmes. Ils ne représentent même pas eux-mêmes. « *Ancilla plouto-cratiæ...* », disait, dès 1905, Maurras, dénonçant l'Intelligence domestiquée et qui prétend à son tour diriger l'opinion, représenter la nation... La nation! Mais qui donc peut se dire le représentant d'une nation? Qui connaît, qui a seulement osé jamais regarder en face l'âme d'une nation en guerre? Ce monstre fait de myriades de vies amalgamées, diverses, contradictoires, grouillant dans tous les sens, et pourtant soudées ensemble, comme une pieuvre... Mélange de tous les instincts et de toutes les raisons et de toutes les déraisons... Coups de vent venus de l'abîme;

forces aveugles et furieuses sorties du fond fumant de l'animalité; vertige de détruire et de se détruire soi-même; voracité de l'espèce; religion déformée; érections mystiques de l'âme ivre de l'infini et cherchant l'assouvissement maladif de la joie par la souffrance, par la souffrance de soi, par la souffrance des autres; despotisme vaniteux de la raison, qui prétend imposer aux autres l'unité qu'elle n'a pas, mais qu'elle voudrait avoir; romantiques flambées de l'imagination qu'allume le souvenir des siècles; savantes fantasmagories de l'histoire brevetée, de l'histoire patriotique, toujours prête à brandir, selon les besoins de la cause, le *Væ victis* du brenn, ou le *Gloria victis*... Et pêle-mêle, avec la marée des passions, tous les démons secrets que la société refoule, dans l'ordre et dans la paix... Chacun se trouve enlacé dans les bras de la pieuvre. Et chacun trouve en soi la même confusion de forces bonnes et mauvaises, liées, embrouillées ensemble. Inextricable écheveau. Qui le dévidera?... D'où vient le sentiment de la fatalité qui accable les hommes, en présence de telles crises. Et cependant elle n'est que leur découragement devant l'effort multiple, prolongé, non impossible, qu'il faut pour se délivrer. Si chacun faisait ce qu'il peut (rien de plus !) la fatalité ne serait point. Elle est faite de l'abdication de chacun. En s'y abandonnant, chacun accepte donc son lot de responsabilité.

Mais les lots ne sont pas égaux. A tout seigneur, tout honneur ! Dans le ragoût innommable que forme aujourd'hui la politique européenne, le gros morceau, c'est l'Argent. Le poing qui tient la chaîne qui lie le corps social est celui de Plutus. Plutus et sa bande. C'est lui qui est le vrai maître, le vrai chef des Etats. C'est lui qui en fait de louches maisons de commerce, des entreprises véreuses (1).

(1) Lire la série d'articles pénétrants publiés par Francis Delaisi dans

Non pas que nous rendions seuls responsables des maux dont nous souffrons tel groupe social, ou tel individu. Nous ne sommes pas si simplistes. Point de boucs émissaires ! Cela est trop commode ! Nous ne dirons même pas — *Is fecit cui prodest* — que ceux qu'on voit aujourd'hui sans pudeur profiter de la guerre l'ont voulue. Ils ne veulent rien que gagner ; ici ou là, que leur importe ! Ils s'accommodent aussi bien de la guerre que de la paix, et de la paix que de la guerre : tout leur est bon. Quand on lit (simple exemple entre mille) l'histoire récemment contée de ces grands capitalistes allemands, acquéreurs des mines normandes, rendus maîtres de la cinquième partie du sous-sol minier français, et développant en France, de 1890 à 1913, pour leurs gros intérêts, l'industrie métallurgique et la production du fer, d'où sont sortis les canons qui balayent actuellement les armées allemandes, on se rend compte à quel point les hommes d'argent deviennent indifférents à tout, sauf à l'argent. Tel le Midas antique, qui, tout ce qu'il touchait, ses doigts le faisaient métal... Ne leur attribuez pas de vastes plans ténébreux ! Ils ne voient pas si loin ! Ils visent à amasser au plus vite et le plus gros. Ce qui culmine en eux, c'est l'égoïsme anti-social, qui est la plaie du temps. Ils sont simplement les hommes les plus représentatifs d'une époque asservie à l'argent. Les intellectuels, la presse, les politiciens, — oui, même les chefs d'Etat, ces fantoches de guignols tragiques, — sont, qu'ils

---

ces dix dernières années, et, à titre d'exemple, celui du 1er janvier 1907 dans *Pages libres* sur les affaires extérieures en 1906 (l'année d'Algésiras). On y verra de beaux exemples, comme il dit, de « diplomatie industrialisée ». Comme complément à cette lecture, les articles financiers de la *Revue* (nov.-déc. 1906) signés Lysis, et le commentaire qu'en fait P.-G. La Chesnais, dans *Pages libres* (19 janvier 1907). Le pouvoir des oligarchies financières, « collectif, mystérieux, indépendant de tout contrôle », y apparaît nettement dans le gouvernement des Etats d'Europe, — républiques et monarchies.

le veuillent ou non, devenus leurs instruments, leur servent de paravent (1). Et la stupidité des peuples, leur soumission fataliste, leur vieux fond ancestral de sauvagerie mystique, les livrent sans défense au vent de mensonge et de folie qui les pousse à s'entre-tuer...

Un mot inique et cruel prétend que les peuples ont toujours les gouvernements qu'ils méritent. S'il était vrai, ce serait à désespérer de l'humanité : car quel est le gouvernement à qui un honnête homme voudrait donner la main? Mais il est trop évident que les peuples, qui travaillent, ne peuvent suffisamment contrôler les hommes qui les gouvernent; c'est bien assez qu'ils aient toujours à en expier les erreurs ou les crimes, sans les en rendre, par surcroît, responsables ! Les peuples, qui se sacrifient, meurent pour des idées. Mais ceux qui les sacrifient vivent pour des intérêts. Et ce sont, par conséquent, les intérêts qui survivent aux idées. Toute guerre qui se prolonge, même la plus idéaliste à son point de départ, s'affirme de plus en plus une guerre d'affaires, une « *guerre pour de l'argent* », comme écrivait Flaubert. — Encore une fois, nous ne disons pas qu'on fasse la guerre pour de l'argent. Mais quand la guerre est là, on s'y installe, et on trait ses pis. Le sang coule, l'argent coule, et on n'est pas pressé de faire tarir le flot. Quelques milliers de privilégiés, de toute caste, de toute race, grands seigneurs, parvenus, Junkers, métallurgistes, trusts de spéculateurs, fournisseurs des armées, autocrates de la finance et des grandes industries, rois sans titre et sans

(1) Citons ici quelques lignes de MAURRAS, si lucide quand il ne se livre pas en proie à son idée fixe :

« *L'Etat-Argent administre, dore et décore l'Intelligence : mais il la muselle et l'endort. Il peut, s'il le veut, l'empêcher de connaître une vérité politique, et, si elle la dit, d'être écoutée et entendue. Comment un pays connaîtrait-il ses besoins, si ceux qui les connaissent peuvent être contraints au silence, au mensonge ou à l'isolement?* » (L'AVENIR DE L'INTELLIGENCE.)

Tableau véridique du présent !

responsabilité, cachés dans la coulisse, entourés et sucés d'une nuée de parasites, savent, pour leurs sordides profits, jouer de tous les bons et de tous les mauvais instincts de l'humanité, — de son ambition et de son orgueil, de ses rancunes et de ses haines, de ses idéologies carnassières, comme de ses dévouements, de sa soif de sacrifice, de son héroïsme avide de répandre son sang, de sa richesse intarissable de foi !...

Peuples infortunés ! Peut-on imaginer un sort plus tragique que le leur !... Jamais consultés, toujours sacrifiés, acculés à des guerres, obligés à des crimes qu'ils n'ont jamais voulus... Le premier aventurier, le premier hâbleur venu s'arroge avec impudence le droit de couvrir de leur nom les insanités de sa rhétorique meurtrière, ou ses vils intérêts. Peuples éternellement dupes, éternellement martyrs, payant pour les fautes des autres... C'est par-dessus leur dos que s'échangent les défis pour des causes qu'ils ignorent et des enjeux qui ne les concernent point; c'est sur leur dos sanglant et piétiné que se livre le combat des idées et des millions, auxquels ils n'ont point part (aux unes pas plus qu'aux autres); et seuls, ils ne haïssent point, eux qui sont sacrifiés; la haine n'est au cœur que de ceux qui les sacrifient... Peuples empoisonnés par le mensonge, la presse, l'alcool et les filles... Peuples laborieux, à qui l'on désapprend le travail.. Peuples généreux, à qui l'on désapprend la pitié fraternelle... Peuples qu'on démoralise, qu'on pourrit vivants, qu'on tue... O chers peuples d'Europe, depuis deux ans mourants sur votre terre mourante ! Avez-vous enfin touché le fond du malheur? Non, je le vois dans l'avenir. Après tant de souffrances, je crains le jour fatal où, dans la déconvenue des espoirs mensongers, dans le non-sens reconnu des sacrifices vains, les peuples recrus de misère chercheront en aveugles sur quoi, sur qui se venger. Alors, ils tomberont eux aussi dans l'injustice, et seront

dépouillés par l'excès de l'infortune jusque de l'auréole funèbre de leur sacrifice. Et du haut en bas de la chaîne, dans la douleur et dans l'erreur, tout s'égalisera... Pauvres crucifiés, qui se débattent sur la croix, à côté de celle du Maître, et, plus livrés que lui, au lieu de surnager, s'enfoncent comme un plomb dans la nuit de la souffrance ! Ne vous sauvera-t-on pas de vos deux ennemis : la servitude et la haine?... Nous le voulons, nous le voulons ! Mais il faut que vous le vouliez aussi. Le voulez-vous? Votre raison, ployée sous des siècles d'acceptation passive, est-elle capable encore de s'affranchir?...

Arrêter la guerre qui est en cours, qui le peut aujourd'hui? Qui peut faire rentrer dans sa ménagerie la férocité lâchée? Même pas ceux peut-être qui l'ont déchaînée, — ces dompteurs qui savent bien qu'ils seront dévorés !... Le sang est tiré, il faut le boire. Soûle-toi, Civilisation ! — Mais quand tu seras gorgée, et quand, la paix revenue, sur dix millions de cadavres, tu cuveras ton ivresse abjecte, te ressaisiras-tu? Oseras-tu voir en face ta misère dévêtue des mensonges dont tu la drapes? Ce qui peut et doit vivre aura-t-il le courage de s'arracher à l'étreinte mortelle d'institutions pourries?... Peuples, unissez-vous ! Peuples de toutes races, plus coupables, moins coupables, tous saignants et souffrants, frères dans le malheur, soyez-le dans le pardon et dans le relèvement ! Oubliez vos rancunes, dont vous périssez tous. Et mettez en commun vos deuils : ils frappent tous la grande famille humaine ! Il faut que dans la mort des millions de vos frères vous ayez pris conscience de votre unité profonde; il faut que cette unité brise, après cette guerre, les barrières que veut relever plus épaisses l'intérêt éhonté de quelques égoïsmes.

Si vous ne le faites point, si cette guerre n'a pas pour premier fruit un renouvellement social dans toutes les nations, — adieu, Europe, reine de la pensée, guide de l'huma-

nité ! Tu as perdu ton chemin, tu piétines dans un cimetière. Ta place est **là**. Couche-toi ! — Et que d'autres conduisent le monde !

2 novembre, Jour des Morts, 1916.

(Revue : *Demain*, Genève, nov.-déc. 1916.)

IV

Antigone éternelle

L'action la plus efficace qui soit en notre pouvoir à tous, hommes et femmes, est l'action individuelle, d'homme à homme, d'âme à âme, l'action par la parole, par l'exemple, par tout l'être. Cette action, femmes d'Europe, vous ne l'exercez pas assez. Vous cherchez aujourd'hui à enrayer le fléau qui dévore le monde, à combattre la guerre. C'est bien, mais c'est trop tard. Cette guerre, vous pouviez, vous deviez la combattre dans le cœur de ces hommes, avant qu'elle n'eût éclaté. Vous ne savez pas assez votre pouvoir sur nous. Mères, sœurs, compagnes, amies, amantes, il dépend de vous, si vous le voulez, de pétrir l'âme de l'homme. Vous l'avez dans vos mains, enfant; et, près de la femme qu'il respecte et qu'il aime, l'homme est toujours enfant. Que ne le guidez-vous! — Si j'ose me servir d'un exemple personnel, ce que j'ai de meilleur ou de moins mauvais, je le dois à certaines d'entre vous. Que, dans cette tourmente, j'aie pu garder mon inaltérable foi dans la fraternité humaine, mon amour de l'amour et mon mépris de la haine, c'est le mérite de quelques femmes : pour n'en nommer que deux, — de ma mère, chrétienne, qui me donna dès l'enfance le goût de l'éternel, — et de la grande Européenne Malwida von

Meysenbug, la pure idéaliste, dont la sereine vieillesse fut l'amie de mon adolescence. Si une femme peut sauver une âme d'homme, que ne les sauvez-vous tous? Sans doute parce que trop peu d'entre vous encore se sont sauvées elles-mêmes. Commencez donc par là ! Le plus pressé n'est pas la conquête des droits politiques (bien que je n'en méconnaisse pas l'importance pratique). Le plus pressé est la conquête de vous-mêmes. Cessez d'être l'ombre de l'homme et de ses passions d'orgueil et de destruction. Ayez la claire vision du devoir fraternel de compassion, d'entr'aide, d'union entre tous les êtres, qui est la loi suprême que s'accordent à prescrire — aux chrétiens, la voix du Christ, — aux esprits libres, la libre raison. Or, combien de vous en Europe sont prises aujourd'hui par le même tourbillon qui entraîne les esprits des hommes, et, au lieu de les éclairer, ajoutent au délire universel leur fièvre !

Faites la paix en vous, d'abord ! Arrachez de vous l'esprit de combat aveugle. Ne vous mêlez pas aux luttes. Ce n'est pas en faisant la guerre à la guerre que vous la supprimerez, c'est en préservant de la guerre votre cœur, en sauvant de l'incendie *l'avenir, qui est en vous.* A toute parole de haine entre les combattants, répondez par un acte de charité et d'amour pour toutes les victimes. Soyez, par votre seule présence, le calme désaveu infligé à l'égarement des passions, le témoin dont le regard lucide et compatissant nous fait rougir de notre déraison ! Soyez la paix vivante au milieu de la guerre, — Antigone éternelle, qui se refuse à la haine et qui, lorsqu'ils souffrent, ne sait plus distinguer entre ses frères ennemis.

(*Jus Suffragii*, Londres, mai 1915; — *Demain*, Genève, janvier 1916.)

V

Une voix de femme dans la mêlée [1]

Une femme compatissante et qui ose le paraître, — *une femme qui ose avouer son horreur pour la guerre, sa pitié pour les victimes, — pour toutes les victimes,* — qui refuse de mêler sa voix au chœur des passions meurtrières, une femme vraiment française, qui n'est pas « Cornélienne »... Quel soulagement !

Je ne voudrais rien dire qui pût blesser de pauvres âmes meurtries. Je sais toute la douleur, la tendresse refoulées qui se cachent, chez des milliers de femmes, sous l'armure d'une obstination exaltée. Elles se raidissent, pour ne pas tomber. Elles marchent, elles parlent, elles rient, avec le flanc ouvert, et le sang de leur cœur s'écoule. *Mais il n'est pas besoin d'être grand prophète pour dire que l'époque est proche où elles rejetteront cette contrainte inhumaine et où le monde, gorgé d'héroïsme sanglant, en criera son dégoût et son exécration.*

Nous sommes déformés depuis l'enfance par une éducation d'Etat, qui nous sert en pâture un idéal oratoire artificieusement découpé dans des lambeaux de la vaste

---

(1) Introduction au volume de Mme Marcelle Capy : *Une voix de femme dans la mêlée*, Ollendorff.

Les passages en italique ont été supprimés par la censure du temps.

pensée antique et réchauffé par le génie de Corneille et la gloire de la Révolution. Idéal qui sacrifie avec enivrement l'individu à l'Etat *et le bon sens aux idées forcenées.* Pour les esprits soumis à une telle discipline, la vie devient un syllogisme grandiose et inhumain, dont les prémices sont obscures, mais la marche implacable. Il n'est aucun de nous qui n'y ait été, quelque temps, asservi. Il faut des luttes acharnées pour se délivrer soi-même de cette seconde nature qui étouffe la première (je le sais mieux que personne). Et l'histoire de ces luttes est celle de nos contradictions. Dieu merci ! cette guerre — plus qu'une guerre, une convulsion de l'humanité — aura tranché nos doutes, mis fin à nos incertitudes, imposé notre choix.

Mme Marcelle Capy a choisi. La force de son livre, c'est que, par cette *Voix de femme dans la mêlée,* s'exprime, dégagé des sophismes de l'idéologie et de la rhétorique, le simple bon sens populaire français. Cette libre vision, vive, émue, jamais dupe, est sensible à toutes les misères comme à tous les ridicules. Car, dans l'aveugle épopée qui broie les peuples de l'Europe, tout abonde à la fois : les exploits et les crimes, les dévouements sublimes, les intérêts sordides, les héros, les grotesques. Et si le rire est permis, si le rire est français, au sein des pires épreuves, combien il l'est plus encore, lorsqu'il devient une arme du bon sens opprimé et vengeur contre l'hypocrisie !... L'hypocrisie, jamais elle ne fut plus copieuse qu'en ces jours où, dans tous les pays, elle est un masque de la force. Le vice rend hommage, dit-on, à la vertu. Fort bien; mais il abuse ! L'admirable comédie, où instincts, intérêts et vengeances privées s'abritent sous le manteau sacré de la patrie ! Ces Tartuffes de l'héroïsme, qui offrent en holocauste magnifiquement... les autres; et ces pauvres Orgons, dupés, sacrifiés, qui voudraient perdre ceux qui prennent leur défense et cherchent à les éclairer !

Quel spectacle pour un Molière, ou pour un Ben Jonson ! Le livre de Mme Marcelle Capy offre une riche collection de ces types éternels, dont notre époque voit pulluler, comme sur un bois pourri les champignons vénéneux, des espèces inédites. Mais des vieux troncs qu'ils rongent, on voit pousser les surgeons verts; et le cœur de la forêt de France reste sain : le poison n'y mord pas (1).

Confiance, amis, vous tous qui chérissez la France, dites-vous que le plus sûr moyen de l'honorer, c'est de garder son bon sens, sa bonhomie, son ironie ! Que la voix de ce livre, affectueuse et vaillante, vous soit un guide ! Jugez par vos yeux, laissez parler votre cœur. Ne vous payez pas de grands mots. *Défaites-vous, peuples d'Europe, de cette mentalité de troupeaux, qui s'en remettent, pour juger de l'herbe qu'ils doivent brouter, au berger et à ses chiens.* Confiance ! Toutes les fureurs de l'univers n'empêcheront pas d'entendre le cri d'espérance d'une seule conscience libre, le chant de l'alouette gauloise qui monte vers le ciel !

21 mars 1916.

---

(1) Voyez page 26 du volume, quel écho émouvant ces pages de robuste pitié ont éveillé dans le cœur de nos soldats.

VI

Liberté !

Cette guerre nous a fait voir comme ils étaient fragiles, les trésors de notre civilisation ! De tous nos biens, celui dont nous étions le plus orgueilleux s'est montré le moins résistant : la Liberté. Des siècles de sacrifices, de patients efforts, de souffrance, d'héroïsme et de foi obstinée, l'avaient peu à peu conquis; nous respirions son souffle d'or; il nous semblait aussi naturel d'en jouir que du grand flot de l'air qui passe sur la terre et baigne toutes les poitrines... Il a suffi de quelques jours pour nous retirer ce joyau de la vie; il a suffi de quelques heures pour que par toute la terre un filet étouffant s'étendît sur le frémissement des ailes de la Liberté. Les peuples l'ont livrée. Bien plus, ils ont applaudi à leur asservissement. Et nous avons rappris l'antique vérité : « Rien n'est jamais conquis. Tout se conquiert, à nouveau, chaque jour, ou se perd... »

O Liberté trahie, replie dans nos cœurs fidèles, replie tes ailes blessées ! Un jour, elles reprendront leur éclatant essor. Alors, tu seras de nouveau l'idole de la multitude. Alors, ceux qui t'oppriment se glorifieront de toi. Mais jamais, à mes yeux, tu n'as été plus belle qu'en

ces jours de misère où je te vois pauvre et nue et meurtrie. Tes mains sont vides; tu n'as plus à offrir à ceux qui t'aiment que le danger et le sourire de tes yeux fiers. Mais tous les biens du monde ne valent pas ce don. Les valets de l'opinion, les courtisans du succès, ne nous le disputeront point. Et nous te suivrons, Christ aux outrages, le front haut : car nous savons que du tombeau tu ressusciteras.

(*Avanti!* Milan, 1er mai 1916.)

VII

A la Russie libre et libératrice

Frères de Russie, qui venez d'accomplir votre grande Révolution, nous n'avons pas seulement à vous féliciter; nous vous remercions. Ce n'est pas pour vous seuls que vous avez travaillé, en conquérant votre liberté, c'est pour nous tous, vos frères du vieil Occident.

Le progrès humain s'accomplit par une évolution des siècles, qui s'époumone vite, se lasse à tout moment, se ralentit, se butte à des barrières, ou s'endort sur la route comme une mule paresseuse. Il faut, pour la réveiller, de distance en distance, les sursauts d'énergie, les vigoureux élans des révolutions, qui fouettent la volonté, qui bandent tous les muscles et font sauter l'obstacle. Notre Révolution de 1789 fut un de ces réveils d'énergie héroïque, qui arrachent l'humanité à l'ornière où elle est embourbée et la lancent en avant. Mais l'effort accompli et le chariot remis en route, l'humanité a tôt fait de s'enliser de nouveau. Il y a beau temps qu'en Europe la Révolution française a porté tous ses fruits ! Et il vient un moment où ce qui furent jadis les idées fécondes, les forces de vie nouvelle, ne sont plus que des idoles du passé, des forces qui nous tirent en arrière, des obstacles nouveaux. On l'a vu dans cette guerre du monde, où les Jacobins de

l'Occident se sont montrés souvent les pires ennemis de la liberté.

Aux temps nouveaux, des voies nouvelles et des espoirs nouveaux ! Nos frères de Russie, votre Révolution est venue réveiller notre Europe assoupie dans l'orgueilleux souvenir de ses Révolutions d'autrefois. Marchez de l'avant ! Nous vous suivrons. Chaque peuple à son tour guide l'humanité. Vous, dont les forces jeunes ont été ménagées pendant des siècles d'inaction imposée, reprenez la cognée où nous l'avons laissé tomber, et, dans la forêt des injustices et des mensonges sociaux où erre l'humanité, faites-nous des clairières et des chemins ensoleillés !

Notre Révolution fut l'œuvre de grands bourgeois, dont la race est éteinte. Ils avaient leurs rudes vices et leurs rudes vertus. La civilisation actuelle n'a hérité que des vices : le fanatisme intellectuel et la cupidité. Que votre Révolution soit celle d'un grand peuple, sain, fraternel, humain, évitant les excès où nous sommes tombés !

Surtout, restez unis ! Que notre exemple vous éclaire ! Souvenez-vous de la Convention française, comme Saturne, dévorant ses enfants ! Soyez plus tolérants que nous ne l'avons été. Toutes vos forces ne sont pas de trop pour défendre la sainte cause dont vous êtes les représentants, contre les ennemis acharnés et sournois, qui peut-être, en ce moment, vous font le gros dos et le ronron comme des chats, mais qui dans la forêt attendent le moment où vous trébucherez.

Enfin, rappelez-vous, nos frères de Russie, que vous combattez et pour vous et pour nous. Nos pères de 1792 ont voulu porter la liberté au monde. Ils n'ont pas réussi ; et peut-être ne s'y étaient-ils pas très bien pris. Mais la volonté fut haute. Qu'elle soit aussi la vôtre ! Apportez à l'Europe la paix et la liberté !

(Revue *Demain*, Genève, 1er mai 1917.)

VIII

Tolstoy: L'esprit libre

Dans son *Journal intime*, dont Paul Birukoff vient de faire paraître la première édition française (1), Tolstoy rêve que son moi était, dans une vie précédente, un ensemble d'êtres aimés, et que chaque vie nouvelle élargit le cercle d'amis et l'envergure de l'âme (2).

D'une façon générale, on peut dire qu'une grande personnalité renferme en soi plus d'une âme, et que toutes ces âmes se groupent autour de l'une d'entre elles, de même qu'une société d'amis, sur laquelle s'établit l'ascendant du plus fort.

Dans le génie de Tolstoy, il y a plus d'un homme (3) : il y a le grand artiste, il y a le grand chrétien, il y a l'être d'instincts et de passions déchaînés. Mais à mesure que la vie s'allonge et que son royaume s'étend, on voit plus nettement celui qui la gouverne : et c'est la raison libre. C'est à la raison libre que je veux ici rendre hommage. Car c'est d'elle, aujourd'hui, que nous avons besoin.

De toutes les autres forces, — à quelque degré si rare

---

(1) Genève, J. H. Jeheber éditeur, 1917.

(2) 7 décembre 1895.

(3) Gorki, dans une lettre récente (1923), l'appelle : « *un homme-orchestre.* »

qu'elles soient en Tolstoy — notre époque ne manque point. Elle regorge de passions et d'héroïsme; elle n'est pas pauvre en art; la flamme religieuse même ne lui est pas refusée. Au vaste incendie des peuples, Dieu — tous les Dieux — ont apporté leur torche. Le Christ même. Il n'est pas de pays belligérant ou neutre (y compris les deux Suisses, allemande et romande), qui n'ait trouvé dans l'Evangile, des armes pour maudire ou pour tuer.

Mais ce qui est aujourd'hui plus rare que l'héroïsme, plus rare que la beauté, plus rare que la sainteté, c'est une conscience libre. Libre de toute contrainte, libre de tout préjugé, libre de toute idole, de tout dogme de classe, de caste, de nation, de toute religion. Une âme qui ait le courage et la sincérité de regarder avec ses yeux, d'aimer avec son cœur, de juger avec sa raison, de n'être pas une ombre, — d'être un homme.

Cet exemple, Tolstoy le donna, au suprême degré. Il fut libre. Toujours il regarda les choses et les hommes, de ses yeux d'aigle, droit en face, sans cligner. Ses affections ne portèrent pas atteinte à son libre jugement. Et rien ne le montre mieux que son indépendance, à l'égard de celui qu'il estima le plus, — le Christ. Ce grand chrétien ne l'est pas par obéissance au Christ; cet homme qui consacra une partie de sa vie à étudier, expliquer, répandre l'Evangile, n'a jamais dit : » Cela est vrai, parce que l'Evangile l'a dit.» Mais: «l'Evangile est vrai parce qu'il a dit cela.» Et cela, c'est vous-même, c'est votre raison libre, qui êtes juge de sa vérité.

Dans un texte peu connu, et, je crois, encore inédit, — le *Récit fait par le paysan Michel Novicov d'une nuit passée à Iasnaïa-Poliana, le 21 octobre 1910*, (huit jours avant que Tolstoy ne s'enfuît de la maison familiale) — Tolstoy cause, chez lui, avec quelques paysans. Parmi eux, deux jeunes gens du village, qui venaient de rece-

voir l'ordre de se présenter au bureau de recrutement. On discute sur le service militaire. L'un des jeunes gens, qui était social-démocrate, dit qu'il servira, non pas le trône et l'autel, mais l'Etat et la nation. (Déjà !... Tolstoy, comme on voit, eut la bonne fortune de connaître, avant de mourir, les « social-patriotes », ou « l'art de retourner sa veste...») Les assistants protestent. Tolstoy demande où commence, où finit l'État, et dit que la terre entière est sa patrie. L'autre jeune homme cite des textes de la Bible, qui défendent de tuer. Mais Tolstoy n'est pas satisfait : il y a des textes pour tout !

« *Ce n'est pas,* dit-il, *parce que Moïse ou le Christ ont défendu de faire du mal au prochain ou à soi-même que l'homme doit s'en abstenir. C'est parce qu'il est contre la nature de l'homme de se faire ce mal, ou de le faire au prochain, — je dis de l'homme, je ne dis pas de la bête, prenez-y garde!... C'est en toi-même qu'il te faut trouver Dieu, afin qu'il règle tes actions et qu'il te fasse voir ce qui est bien et ce qui est mal, ce qui est possible et ce qui ne l'est pas. Mais tant que nous nous laisserons guider par une autorité extérieure, Moïse et le Christ pour l'un, Mahomet ou le socialiste Marx pour un autre, nous ne cesserons d'être les ennemis les uns des autres.* »

Je tenais à faire entendre ces puissantes paroles. Le pire mal dont souffre le monde est, je l'ai dit maintes fois, non la force des méchants, mais la faiblesse des meilleurs. Et cette faiblesse a en partie sa source dans la paresse de volonté, dans la peur de jugement personnel, dans la timidité morale. Les plus hardis sont trop heureux, à peine dégagés de leurs chaînes, de se rejeter dans d'autres; on ne les délivre d'une superstition sociale que pour les voir, d'eux-mêmes, s'atteler au char d'une superstition

nouvelle. N'avoir plus à penser par soi-même, se laisser diriger... Cette abdication, c'est le noyau de tout le mal. Le devoir de chacun est de ne point s'en remettre à d'autres, fût-ce aux meilleurs, aux plus sûrs, aux plus aimés, du soin de décider pour lui ce qui est bien ou mal, mais de le chercher soi-même, de le chercher toute sa vie, s'il le faut, avec une patience acharnée. Mieux vaut une demi-vérité, qu'on a conquise par ses propres forces, qu'une vérité entière, qu'on a apprise d'autres, par cœur, comme un perroquet. Car une telle vérité que l'on adopte les yeux fermés, une vérité par soumission, une vérité par complaisance, une vérité par servilité, — cette vérité n'est qu'un mensonge.

Homme, redresse-toi ! Ouvre les yeux, regarde ! N'aie pas peur ! Le peu de vérité que tu gagnes par toi-même est ta plus sûre lumière. L'essentiel n'est pas d'amasser une grosse science, mais, petite ou grosse, qu'elle soit tienne, et nourrie de ton sang, et fille de ton libre effort. La liberté de l'esprit, c'est le suprême trésor.

Hommes libres, jamais notre nombre ne fut grand, au cours des siècles; et peut-être diminuera-t-il encore, avec le flux qui monte de cette mentalité de troupeaux. N'importe ! Pour ces multitudes mêmes, qui s'abandonnent à l'ivresse paresseuse des passions collectives, nous devons conserver intacte la flamme de liberté. Cherchons la vérité partout, et cueillons-la partout où nous en trouverons ou la fleur ou la graine ! Et semons-la aux vents ! D'où qu'elle vienne, où qu'elle aille, elle saura bien pousser. Le bon terroir des âmes ne manque pas, dans l'univers. Mais il faut qu'elles soient libres. Il faut que nous sachions ne pas être asservis même par ceux que nous admirons. Le meilleur hommage que nous puissions rendre à des hommes comme Tolstoy, c'est d'être libres, comme lui.

(*Les Tablettes*, Genève, 1er mai 1917.)

XI

A Maxime Gorki

(Cet hommage fut lu avant la conférence que fit, en janvier 1917, à Genève, Anatole Lunatcharsky, sur la vie et l'œuvre de Maxime Gorki.)

Il y a une quinzaine d'années, à Paris, dans la petite boutique au rez-de-chaussée de la rue de la Sorbonne, où nous nous réunissions, Charles Péguy, moi, et quelques autres, qui venions de fonder les *Cahiers de la Quinzaine*, une seule photographie ornait notre salle de rédaction, pauvre, propre, rangée, remplie de casiers de livres. Elle représentait Tolstoy et Gorki, debout l'un à côté de l'autre, dans le jardin de Iasnaïa-Poliana. Comment Péguy se l'était-il procurée? Je ne sais; mais il l'avait fait reproduire à plusieurs exemplaires; et chacun de nous avait sur sa table de travail l'image des deux lointains compagnons. Une partie de *Jean-Christophe* a été écrite sous leurs yeux.

Maintenant, des deux hommes, l'un, le grand vieillard apostolique, a disparu, à la veille de la catastrophe européenne qu'il avait prophétisée, et où sa voix nous manque cruellement. Mais l'autre, Maxime Gorki, reste droit à son poste, et ses libres accents nous consolent de la parole qui s'est tue.

Il n'est pas de ceux qui ont subi le vertige des événements. Dans le spectacle affligeant de ces milliers d'écrivains, artistes et penseurs, qui ont, en quelques jours, abdiqué leur rôle de guides et de défenseurs des peuples, pour suivre les troupeaux délirants, les affoler encore plus par leurs cris, et les précipiter à l'abîme, Maxime Gorki est un des rares qui aient gardé intacts leur raison et leur amour de l'humanité. Il a osé parler pour les persécutés, pour les peuples bâillonnés. Le grand artiste qui partagea longtemps la vie des malheureux, des humbles, des victimes, des parias de la société, ne les a jamais reniés. Arrivé à la gloire, il se retourne vers eux et projette la lumière puissante de son art dans les replis de la nuit où l'on cache les misères et les injustices sociales. Son âme généreuse a fait l'expérience de la douleur; elle ne ferme pas les yeux sur celle des autres...

Haud ignara mali, miseris succurrere disco...

C'est pourquoi, en ces jours d'épreuves — (d'épreuves que nous saluons, parce qu'elles nous ont appris à nous compter, à peser la valeur des cœurs et des pensées) — en ces jours où la liberté de l'esprit est partout opprimée, nous proclamons notre reconnaissance à Maxime Gorki. Et, par-dessus les batailles, les tranchées, l'Europe ensanglantée, nous lui tendons la main. A la face de la haine qui sévit entre les nations, nous affirmons l'union de la Nouvelle-Europe. Aux « Saintes-Alliances » guerrières des gouvernements, opposons la fraternité des libres esprits du monde entier !

30 janvier 1917.

(Revue : *Demain*, Genève, juin 1917.)

X

Deux lettres de Maxime Gorki

Pétrograd, fin décembre 1916.

Mon cher et bien estimé camarade Romain Rolland,

Je vous prie de bien vouloir écrire la *Biographie de Beethoven*, adaptée pour les enfants. En même temps, je m'adresse à H.-G. Wells, en l'invitant à écrire la *Vie d'Addison;* Fritioff Nansen fera la *Vie de Christophe Colomb;* moi, la *Vie de Garibaldi;* le poète hébreu Bialique, celle de *Moïse*, etc. Avec le concours des meilleurs hommes de lettres contemporains, je voudrais créer toute une série de livres pour les enfants, contenant les biographies des grands esprits de l'humanité. Tous ces livres seront édités par moi-même...

Vous savez que nul n'a tant besoin de notre attention en ces jours que les enfants. Nous autres, gens adultes, nous qui quitterons bientôt ce monde, nous laisserons à nos enfants un bien pauvre héritage, nous leur léguerons une bien triste vie. Cette stupide guerre est l'éclatante preuve de notre faiblesse morale, du dépérissement de la culture. Rappelons donc aux enfants que les hommes ne furent

pas toujours aussi faibles et mauvais que nous le sommes, hélas ! Rappelons-leur que tous les peuples ont eu et possèdent encore maintenant de grands hommes, de nobles cœurs ! Il est nécessaire de le faire justement en ces jours de férocité et de bestialité victorieuses... Je vous prie ardemment, cher Romain Rolland, d'écrire cette *Biographie de Beethoven*, car je suis persuadé que nul ne le fera mieux que vous...

J'ai abondamment lu tous vos articles parus pendant la guerre et je veux vous exprimer la grande considération et amour qu'ils m'ont inspirés pour vous. Vous êtes une des rares personnes dont l'âme n'a pas été flétrie par la démence de cette guerre, et c'est une grande joie de savoir que vous avez conservé dans votre noble cœur les meilleurs principes de l'humanité... Permettez-moi de vous étreindre de loin la main, cher camarade...

Maxime GORKI.

***

(Romain Rolland répondit, à la fin de janvier. Il acceptait la proposition de récrire la vie de Beethoven pour les enfants et demandait à Gorki de lui en indiquer l'étendue et la forme (causerie ou récit objectif). Il lui suggérait aussi quelques autres sujets de biographies : Socrate, François d'Assise. Sans oublier quelques noms de la vieille Asie.)

...Maintenant, ajoutait-il, voulez-vous ne permettre une observation amicale? Le choix de certains grands hommes, que vous indiquez dans votre lettre, m'inquiète un peu, pour des âmes d'enfants. Vous leur proposez de redoutables exemples, comme Moïse. Je

vois bien que vous les orientez vers l'énergie morale, qui est le foyer de toute lumière. Mais il n'est pas indifférent que cette lumière soit dirigée vers le passé, ou vers l'avenir. En réalité, l'énergie morale ne manque pas aujourd'hui; elle abonde, au contraire; mais elle est mise au service d'un idéal passé, qui est oppressif et qui tue. J'avoue que je me suis un peu détourné des grands hommes du passé, comme exemples de vie : pour la plupart, ils m'ont déçu; je les admire, esthétiquement, mais je n'ai que faire de leur intolérance et de leur fanatisme, trop fréquents; beaucoup des dieux qu'ils servaient sont devenus aujourd'hui de dangereuses idoles. Si l'humanité n'est pas capable de dépasser leur idéal et d'offrir aux générations qui viennent de plus larges horizons, alors je crains qu'elle ne manque à ses plus hautes destinées. En un mot, j'aime et j'admire le passé; mais je veux que l'avenir le surpasse. Il le peut. Il le doit...

*
* *

(Maxime Gorki répondit à cette lettre) :

Pétrograd, le 18-21 mars 1917.

Je me hâte de vous répondre, cher Romain Rolland. Le livre de Beethoven doit être destiné à la jeunesse (13-18 ans)... Il doit être un récit objectif et intéressant de la vie d'un génie, de l'évolution de son âme, des principaux événements de sa vie, des souffrances qu'il a su vaincre et de la gloire dont il fut couronné. Il serait désirable de connaître tout ce qui est possible sur l'enfance de Beethoven. Notre but est d'inspirer à la jeunesse l'amour et la confiance dans la vie; dans les hommes nous voulons

apprendre l'héroïsme. Il faut faire comprendre à l'homme que c'est lui qui est le créateur et le maître du monde, que c'est sur lui que retombe la responsabilité de tous les malheurs de la terre, que c'est à lui aussi que revient la gloire de tout le bien de la vie. Il faut aider l'homme à briser les chaînes de l'individualisme et du nationalisme; la propagande de l'union universelle est vraiment nécessaire.

Votre idée d'écrire la vie de Socrate me réjouit beaucoup, et je vous prie de la réaliser. Vous peindrez, n'est-ce pas, Socrate sur le fond de la vie antique, sur le fond de la vie d'Athènes?

Vos remarques si fines à propos du livre sur Moïse s'harmonisent tout à fait avec mon point de vue sur le rôle du fanatisme religieux dans la vie, qu'il désorganise. Mais je prends Moïse seulement comme un réformateur social, et le livre doit le prendre aussi de ce côté. J'avais pensé à Jeanne d'Arc. Mais je crains que ce thème ne nous fasse parler de « *l'âme mystique du peuple* » et d'autres choses encore, que je ne comprends pas et qui sont très malsaines pour nous, Russes.

Autre chose, la vie de François d'Assise... Si l'auteur de ce livre avait comme but de montrer la différence profonde entre François d'Assise et les saints d'Orient, les saints de Russie, cela serait très bien et très utile. L'Orient est pessimiste, il est passif; les saints russes n'aiment pas la vie, ils la nient et la maudissent. François est un épicurien de religion, il est un hellène, il aime Dieu comme sa propre création, comme le fruit de son âme. Il est plein d'amour pour la vie, et il n'a point de frayeur humiliante devant Dieu. Un Russe, c'est un homme qui ne sait pas bien vivre, mais qui sait bien mourir... Je crains que la Russie ne soit plus orientale que la Chine. Nous ne sommes que trop riches en mysticisme... En général, il est nécessaire d'inspirer aux hommes l'amour de l'action, de ré-

veiller en eux l'estime de l'esprit, de l'homme, de la vie.

Merci sincèrement pour votre lettre amicale, merci ! C'est un grand soulagement que de savoir qu'il existe quelque part, bien loin, un homme dont l'âme souffre de la même souffrance que la tienne, un homme qui aime ce qui t'est cher. Il est bon de savoir cela dans les jours de violence et de folie !... Je serre votre main, cher ami.

Maxime GORKI.

P.-S. — Les événements qui ont eu lieu en Russie ont retardé cette lettre. Félicitons-nous, Romain Rolland, félicitons-nous de tout notre cœur, la Russie a cessé d'être la source de réaction pour l'Europe; le peuple russe a épousé la liberté, et j'espère que cette union donnera le jour à beaucoup de grandes âmes pour la gloire de l'humanité.

(Revue : *Demain*, Genève, juillet 1917.)

XI

Aux écrivains d'Amérique

(Lettre à la revue The Seven Arts (1), *New-York, octobre 1916.)*

Je me réjouis de la fondation d'une jeune revue où l'âme américaine prenne conscience de sa personnalité. Je crois à ses hautes destinées; et les événements actuels rendent urgent qu'elles se réalisent. Sur le Vieux Continent, la civilisation est menacée. A l'Amérique de soutenir le flambeau vacillant !

Vous avez un grand avantage sur nos nations d'Europe : vous êtes libres de traditions, libres de ces fardeaux de pensées, de sentiments, de manies séculaires, libres de ces idées fixes intellectuelles, artistiques, politiques, qui écrasent le Vieux Monde. L'Europe actuelle sacrifie son avenir à des querelles, des ambitions, des rancunes, dix fois, vingt fois recuites; et chacun des efforts pour y mettre fin ne fait qu'ajouter quelques mailles de plus au réseau de la fatalité meurtrière qui l'enserre, — fatalité

(1) *The Seven Arts, an expression of Artists for the Community.* Revue fondée par les écrivains américains Waldo Frank, James Oppenheim, Van Wyck Brooks, Louis Untermeyer, Robert Edmond Jones, Kahlil Gibran, Robert Frost, Edna Kenton, David Mannes.

des Atrides, attendant vainement que, comme dans *Les Euménides*, la parole d'un Dieu vienne rompre sa loi sanglante. En art, si nos écrivains doivent leur forme parfaite et la netteté de leur pensée à la solidité de nos traditions classiques, ce n'est pas sans de lourds sacrifices. Trop peu de nos artistes sont ouverts à la vie multiple du monde. L'esprit se parque en un jardin fermé, — peu curieux des grands espaces où coule à flots précipités la rivière qui traversa naguère son enclos et qui, maintenant élargie, arrose toute la terre.

Vous êtes nés sur un sol que n'encombrent ni n'enferment les constructions de l'esprit. Profitez-en. Soyez libres ! Ne vous asservissez pas aux modèles étrangers. Le modèle est en vous. Commencez par vous connaître.

C'est le premier devoir : que les individualités diverses qui composent vos Etats osent s'affirmer en art, sincèrement, totalement, sans fausse recherche de l'originalité, mais sans souci de ce qu'ont exprimé les autres avant vous, et surtout sans peur de l'opinion. Oser regarder en soi, jusqu'au fond. Longuement. En silence. Bien voir. Et ce qu'on a vu, oser le dire. Ce recueillement en soi, ce n'est pas s'enfermer dans sa personnalité égoïste. C'est plonger ses racines dans l'essence de son peuple. Tâchez d'en éprouver les souffrances et les aspirations. Soyez la lumière projetée dans la nuit de ces puissantes masses sociales, qui sont appelées à renouveler le monde. Les classes populaires, dont l'indifférence artistique vous oppresse parfois, sont des muets qui, ne pouvant s'exprimer, s'ignorent. Soyez leur voix ! En vous entendant parler, elles prendront conscience d'elles-mêmes. Vous créerez l'âme de votre peuple, en exprimant la vôtre.

Votre seconde tâche, plus vaste et plus lointaine, sera d'établir entre ces libres individualités un lien fraternel, de construire la rosace de leurs multiples nuances, de tresser

la symphonie de ces voix variées. Les Etats-Unis sont faits des éléments de toutes les nations du monde. Que cette riche formation vous aide à pénétrer l'essence de ces nations et à réaliser l'harmonie de leurs forces intellectuelles !

Aujourd'hui, sur le Vieux Continent, on assiste au lamentable antagonisme de personnalités nationales, voisines et proches parentes, ne différant que par des nuances, comme la France et l'Allemagne, qui se nient mutuellement et veulent s'entre-détruire. Disputes de clochers, où l'esprit humain se mutile. Pour moi, je le dis hautement, non seulement l'idéal intellectuel d'une nation unique m'est trop étroit; mais celui de l'Occident réconcilié me le serait encore; mais celui de l'Europe unie me le serait encore. L'heure est venue pour l'homme, — l'homme vraiment vivant, — de marcher vers l'idéal d'humanité universelle, où les races européennes du Vieux et du Nouveau Mondes mettent en commun leurs trésors spirituels avec les vieilles civilisations de l'Asie — de l'Inde, de la Chine, et du Japon, — qui ressuscitent. Toutes ces formes magnifiques de l'humanité sont complémentaires les unes des autres. La pensée de l'avenir doit être la synthèse de toutes les grandes pensées de l'Univers. Que cette union féconde soit la mission de l'élite américaine, placée entre les deux Océans qui baignent les deux continents humains, — au centre de la vie du Monde !

En résumé, nous attendons de vous, écrivains et penseurs américains, deux choses : — Avant tout, défendez la liberté, gardez ses conquêtes et élargissez-les : liberté politique et liberté intellectuelle, renouvellement incessant de la vie par la liberté, ce grand fleuve de l'esprit, qui ne s'arrête jamais !...

En second lieu, réalisez, pour le monde, l'harmonie des libertés diverses, l'expression symphonique des races, des civilisations associées, de l'humanité intégrale !

Vous avez de la chance : une jeune vie ruisselante, d'immenses terres à découvrir. Vous êtes au début de votre journée. Point de passé qui vous gêne. Derrière vous, seulement, la voix océanique d'un grand précurseur, dont l'œuvre est comme le pressentiment homérique de la vôtre à venir, — votre maître : Walt Whitman. — *Surge et Age !*

(*The Seven Arts*, New-York, premier numéro, novembre 1916; — *Revue mensuelle*, Genève, février 1917.)

XII

Voix libres d'Amérique

J'ai souvent regretté que la presse helvétique n'ait pas joué dans cette guerre le grand rôle qui lui appartenait. J'ai fait part de ce regret à des amis suisses que j'estime. Je ne lui reproche pas de manquer d'impartialité. Il est humain d'avoir des préférences et de les manifester avec passion. Nous avons d'autant moins à nous en plaindre que (chez les Romands) ces préférences sont pour les nôtres. Mais le principal grief que j'ai contre les journalistes suisses, c'est que, depuis le début de la guerre, ils nous renseignent incomplètement sur ce qui se passe autour de nous. Nous ne demandons pas à un ami de juger à notre place et, lorsque la passion nous entraîne, d'être plus sage que nous. Mais s'il est en situation de voir et de savoir des choses que nous ignorons, nous sommes en droit de lui reprocher de nous les laisser ignorer. C'est un tort qu'il nous fait, car il nous amène ainsi à des erreurs.

Les pays neutres jouissent de l'inappréciable avantage de connaître bien des faces du problème de la guerre, qu'il est matériellement impossible aux nations belligérantes d'apercevoir; surtout, ils ont le bonheur, qu'ils ne savourent pas assez, de pouvoir parler librement. La

Suisse, placée au cœur de la bataille, entre les camps aux prises, et participant à trois des races en guerre, est spécialement favorisée. J'ai pu me rendre compte par moi-même et profiter largement de cette richesse d'informations. Il est peu de renseignements, documents, publications, qui n'affluent vers elle de tous les pays d'Europe.

De cette richesse, la presse suisse ne fait pas grand emploi. A peu d'exceptions près, elle se contente de reproduire les communiqués officiels des armées et les communiqués officieux d'agences plus ou moins suspectes, inspirées par les gouvernements ou par les puissances occultes qui, plus que les chefs d'États, gouvernent aujourd'hui les États. Rarement, elle cherche à discuter ces renseignements intéressés. Presque jamais, elle ne fait accueil aux oppositions; presque jamais, elle ne laisse entendre les voix indépendantes, des deux côtés des tranchées (1). La vérité officielle, dictée par le pouvoir, s'impose ainsi aux peuples avec la force d'un dogme; et il s'est formé une catholicité de la pensée guerrière, qui n'admet point d'hérétiques. Le fait est étrange en Suisse, et particulièrement en cette république de Genève, dont les sources historiques et les raisons de vivre furent l'opposition libre et la féconde hérésie.

Nous n'avons pas à rechercher les causes psychologiques de cette élimination des pensées contraires au dogme officiel. Je veux croire que le parti pris y joue un moindre rôle que, chez les uns, ignorance des faits et manque de critique, — chez les autres, plus instruits, négligence de contrôle ou timidité à reviser des erreurs que souhaite

(1) Exception faite pour quelques voix allemandes, dont la plus haute est celle du professeur Fr. W. Fœrster. Mais il ne faudrait pas laisser croire que les honnêtes opposants soient le monopole de l'Allemagne. En feignant d'ignorer ceux de l'autre camp, ou en les laissant calomnier par de vils pamphlétaires, la presse suisse fait acte de parti, et non de vérité

autour d'eux l'opinion surexcitée, et peut-être leur cœur. On trouve plus commode, et aussi plus prudent, de se satisfaire des renseignements qu'apportent à domicile les grands fournisseurs, sans faire l'effort d'aller les chercher sur place, pour les reviser ou pour les compléter.

Quelle que soit la raison de ces erreurs ou de ces manques, ils sont graves; et le public commence à s'en apercevoir (1). On comprend parfaitement que les idées de tel parti social ou politique, chez les nations belligérantes, soient en opposition avec celles de tels journaux d'un pays neutre. Nul ne s'étonnera que ces journaux les désapprouvent; on trouvera même naturel qu'ils les soumettent à une critique vigilante. Mais on ne saurait admettre qu'ils les passent sous silence ou qu'ils les dénaturent.

Or, est-il excusable, par exemple, qu'on ne connaisse de la révolution russe que les informations issues de sources hostiles (pour la plupart, non russes), où le parti pris de diffamation est évident, sans que jamais les grands journaux suisses cèdent la parole aux calomniés, même quand l'outrage s'adresse à des hommes dont le génie et la probité intellectuelle sont l'honneur de la littérature européenne, comme Maxime Gorki? — Est-il admissible que la minorité socialiste française soit systématiquement écartée, comme inexistante, par la grande presse romande? — Et n'est-il pas inouï que cette même presse ait, pendant trois ans, gardé un silence absolu sur l'opposition anglaise, ou n'en ait parlé qu'avec une négligence cavalière, —

---

(1) Les regrets que j'exprime l'ont été, maintes fois, par des écrivains suisses indépendants, comme Hector Hodler (dans *la Voix de l'Humanité*), Ed. Platzhoff-Lejeune (dans *Cœnobium* et dans la *Revue Mensuelle*), et tout récemment par le prof. Adolphe Ferrière, dans un excellent article de *Cœnobium* (mars-avril 1917) : *Le rôle de la presse et de la censure dans la haine des peuples.*

alors que cette opposition compte des plus grands noms de la pensée britannique : Bertrand Russell, Bernard Shaw, Israël Zangwill, Norman Angell, E.-D. Morel, etc., qu'elle s'exprime par de puissants journaux, par de nombreuses brochures, et par des livres dont plusieurs surpassent en valeur politique et en science économique tout ce qui a été écrit en Suisse et en France, dans le même temps !

Cependant, à la longue, la ténacité de l'opposition anglaise a eu raison des barrières; et sa pensée a réussi à s'infiltrer en France, où une élite est au courant de ses travaux et de ses luttes. Je regrette de constater que la presse suisse n'a été pour rien dans cette connaissance mutuelle, et je crois que plus tard les deux peuples lui en sauront peu de gré.

Il en est de même pour les États-Unis d'Amérique. Les journaux suisses nous ont abondamment transmis ce que les maîtres de l'heure daignent leur communiquer, afin qu'ils le répètent; mais l'opposition est, selon l'habitude, escamotée ou dénigrée. Quand par hasard quelque télégramme officieux de New-York, soigneusement enregistré, (voire même complaisamment paraphrasé avec un entête sensationnel) veut bien nous la signaler, c'est pour la vouer à notre mépris. Il semblerait que qui dit : pacifiste de l'autre côté de l'Atlantique, — fût-ce pacifiste chrétien — soit un traître, à la solde de l'ennemi. — Nous ne nous étonnons plus. Depuis trois ans, nous avons perdu la faculté de l'étonnement. Mais nous avons perdu aussi celle de la confiance. Et puisque nous savons maintenant que, pour avoir la vérité, il ne faut pas l'attendre sous l'orme, nous allons à sa recherche, nous-mêmes, partout où elle gîte. Quand l'eau potable manque à la maison, il faut la puiser à la fontaine.

Aujourd'hui, nous laisserons parler l'opposition d'Amé-

rique, par la voix d'une de ses revues les plus intrépides : *The Masses*, de New-York (1).

Ici s'exprime la vérité non-officielle, qui n'est, elle aussi, qu'une partie de la vérité. Mais nous avons le droit de connaître la vérité totale, qu'elle plaise ou qu'elle déplaise. Nous en avons même le devoir, si nous ne sommes pas des couards qui détournent les yeux de la réalité. Certes ce ne sont pas *The Masses* qui nous apprendront ce qu'il y a aussi de grandeur gaspillée dans la guerre ! Nous le connaissons de reste par les récits officiels dont on nous inonde. Mais ce que l'on ne connaît pas assez, ce que l'on ne veut pas connaître, c'est la misère matérielle et morale, l'injustice, l'oppression, qui sont dans chaque peuple le revers de toute guerre, même de la plus juste, comme dit Bertrand Russell. — Et c'est ce que nous force à voir, pour l'Amérique, l'intransigeante revue, que je résume ici.

***

L'*editor*, MAX EASTMAN, en est l'âme (2). Il la remplit de sa pensée et de son énergie. Dans les deux derniers numéros que j'ai sous les yeux (juin et juillet 1917), il n'a pas écrit moins de six articles; et tous mènent une lutte implacable contre le militarisme et le nationalisme idolâtre. Nullement dupe des déclamations officielles,

---

(1) *The Masses*, a free magazine, 24, Union Square, East New-York. — Les renseignements qui suivent sont extraits de ses deux numéros de juin et juillet 1917. — Par la suite, la revue *The Masses*, poursuivie, a pris le titre *The Liberator*, sous lequel elle continue encore aujourd'hui. *(Note de 1923.)*

(2) Max Eastman n'est pas seulement un rude polémiste social, il est un écrivain de talent raffiné, et un des poètes les mieux doués de la jeune Amérique.

il soutient que la guerre actuelle n'est pas une guerre pour la démocratie, et que « *la vraie lutte pour la liberté viendra après la guerre* » (1). Aux Etats-Unis, comme en Europe, la guerre est, dit-il, l'œuvre des capitalistes et d'un groupe d'intellectuels (religieux et laïques) (2). Max Eastman insiste sur le rôle des intellectuels, et son collaborateur John Reed sur celui des capitalistes. — Les mêmes phénomènes, économiques et moraux, se font sentir dans l'Ancien et dans le Nouveau Monde. Une partie des socialistes américains, comme leurs frères d'Europe, se sont ralliés à la guerre; et nombre d'entre eux (notamment Upton Sinclair, dont je connais personnellement la sincérité morale et l'esprit idéaliste) ont adopté un étrange militarisme : ils sont devenus les champions de la conscription universelle, comptant, après la « guerre des démocraties », se servir de l'armée disciplinée pour l'action sociale (3).

Quant aux hommes d'Eglise, ils se sont jetés en masse dans la fournaise. A une réunion des pasteurs méthodistes de New-York, l'un d'eux, le pasteur de Bridgeport (Conn.) ayant eu la candeur de dire : « Si j'ai à choisir entre mon pays et mon Dieu, je choisis mon Dieu », fut hué par les cinq cents autres, menacé, appelé traître. — Le prédicateur Newel Dwight Hillis, de l'église de Henry Ward Beecher, dit à son auditoire : « Tous les enseignements de Dieu sur le pardon doivent être abrogés, à l'égard de l'Allemagne. Je suis disposé à pardonner aux Allemands leurs atrocités, aussitôt qu'ils seront tous fusillés. Mais si nous consentions à pardonner à l'Allemagne, après la guerre, je croirais que l'univers est devenu fou. »

---

(1) *Pour la démocratie*, juin 1917.
(2) *Qui a voulu la guerre?* juin 1917.
(3) *Les socialistes et la guerre*, juin 1917.

Un derviche hurleur, BILLY SUNDAY, sorti on ne sait d'où, braille à des multitudes un Evangile guerrier en style de bouche d'égout, interpelle le Vieux Dieu (il n'est pas qu'à Berlin !) lui tape sur le ventre, et, bon gré, mal gré, l'enrôle. Un dessin de Boardmann Robinson le représente, en sergent recruteur, traînant le Christ par une corde au cou, et criant, avec un rire canaille : « *J'en ai encore pris un !* » Les gens du monde, les dames, se pâment à l'entendre, ravis de s'encanailler, en compagnie de Dieu. Les pasteurs sont pour lui. Les exceptions se comptent. La plus notable est le ministre de l'Eglise du Messie, à New-York, JOHN HAYNES HOLMES (1), dont je m'honore d'avoir reçu une noble lettre, aux derniers jours précurseurs de la guerre (février 1917). *The Masses* publient de lui, dans le numéro de juillet, une admirable déclaration à ses fidèles : « *Que ferai-je?* » Il refuse d'exclure quelque peuple que ce soit de la communauté humaine. L'Église du Messie ne répondra à aucun appel militaire. Sa conscience lui ordonne de refuser la conscription. Il obéira à sa conscience, quoi qu'il lui en puisse coûter. « Dieu m'aidant, je ne peux pas faire autrement. » — Les hommes qui résistent à la folie guerrière forment une petite Église, où se rencontrent tous les partis; chrétiens, athées, quakers, artistes, socialistes, etc. Venus de tous les points de l'horizon et professant les idées les plus diverses, ils ne sont unis que par cette seule foi : la guerre à la guerre; c'est assez pour les rendre plus proches les uns des autres qu'ils ne le sont de leurs amis d'hier, de leurs frères de sang, de religion, ou de profession (2). Ainsi, le Christ passait au milieu des hommes de Judée, séparant ceux qui croyaient en lui de leurs familles, de leur classe,

(1) L'Église du Messie est, depuis, devenue *The Community Church* de New-York; et John Haynes Holmes, qui en est resté le ministre, a fondé l'importante revue : *Unity*, dont il est le directeur. *(Note de 1923.)*

(2) *La religion du patriotisme*, juillet 1917.

de toute leur vie passée. — La jeunesse d'Amérique, comme celle d'Europe, est bien moins que ses aînés atteinte par l'esprit de guerre. Un exemple frappant est celui de l'Université Columbia, où, tandis que les professeurs décernaient au général Joffre le titre de docteur ès-lettres, les étudiants réunis votèrent à l'unanimité la résolution de ne pas s'inscrire sur les listes de conscription militaire (1). Ils encouraient ainsi la pénalité de l'emprisonnement. Car l'on n'y va pas de main morte, dans le pays classique de la Liberté. Beaucoup de citoyens américains ont été jetés en prison; d'autres, enfermés, dit-on, dans des hospices d'aliénés, pour avoir exprimé leur désapprobation de la guerre. Les sergents recruteurs pénètrent partout, s'introduisent jusque dans les salles de réunions ouvrières et malmènent ceux qui résistent (2). Sous la rubrique: « La semaine de guerre », *The Masses* dressent le bilan des brutalités, coups, blessures et meurtres, dont la guerre a été déjà l'occasion ou le prétexte, en Amérique. On peut se demander à quelles violences se porteront un jour les répressions antipacifistes (3). La prétendue liberté de parole, que nous attribuons à l'Amérique, pourrait bien être un leurre. « En fait, écrit Max Eastman, elle n'a jamais existé. » Il y a certes des lois qui l'établissent. Mais, « dans la pratique, règne un mépris de la loi, au profit des forts, au détriment des faibles. » Depuis longtemps, nous le savions, par les livres du courageux Upton Sinclair et par les révélations de la presse socialiste italienne ou russe, à propos de scandaleuses condamnations d'ou-

(1) *Sur le fait de ne pas aller à la guerre*, juillet 1917.

(2) *Patriotisme dans le Middle West*, juin 1917.

(3) Chose curieuse, elles se sont prolongées au delà de la guerre. Leur maximum d'intensité, aux États-Unis, a été dans l'année qui suivit l'armistice. Et en aucun pays, elles n'eurent un caractère plus brutal. *(Note de 1923.)*

vriers. Des pacifistes gênent-ils, on les arrête comme anarchistes. Si un journal refuse de se plier à l'opinion d'État, on le supprime sans explication, ou — ce qui est plus raffiné — on lui fait un procès, pour cause d'obscénité (1). Ainsi, du reste.

Le principal collaborateur de Max Eastman, John Reed, s'applique à mettre en lumière le rôle prépondérant du capitalisme américain dans la guerre. En un article qui reprend le titre de l'ouvrage de Norman Angell, *La grande illusion*, il dit que la prétention de combattre les rois est un prétexte ridicule, et que le vrai roi est l'Argent. Mettant le doigt sur la plaie, il établit par des chiffres les gains monstrueux des grandes compagnies américaines. Sous ce titre bizarre : *Le mythe de la graisse américaine (The myth of american fatness)* (2), il montre que ce n'est pas, comme on le croit en Europe, la nation américaine qui s'engraisse de la guerre, mais seulement les 2 p. 100 de sa population. Tout le reste est peuple maigre, et, de jour en jour, plus maigre. De 1912 à 1916, les salaires ont été élevés de 9 p. 100, tandis que les dépenses d'alimentation s'accroissaient de 74 p. 100, dans les deux dernières années. De 1913 à 1917, la hausse générale des prix a été de 85,32 p. 100 (farine 69 p. 100, œufs 61 p. 100, pommes de terre 224 p. 100 ! De janvier 1915 à janvier 1917, le charbon est monté de 5 à 8 dollars 75 la tonne). L'ensemble de la population a donc cruellement à souffrir de la gêne, et de graves émeutes de famine ont éclaté à New-York. Naturellement, la presse européenne n'en a point parlé, ou les a mises sur le compte des Allemands.

---

(1) Le fait serait arrivé, assure-t-on, pour le *Pearson's Magazine* (voir l'article : *Liberté de parole, Free Speech*, numéro de juillet 1917). — Sans parler de la *maestria* avec laquelle on implique dans de prétendus « complots », tous les gêneurs indépendants.

(2) Juillet 1917.

Pendant ce temps, les 24 grandes Compagnies (acier, fonte, cuir, sucre, chemins de fer, électricité, produits chimiques, etc.) ont vu, de 1914 à 1916, leurs dividendes monter de 500 p. 100. « L'Acier de Bethléem » *(Bethlehem Steel Corporation)* a passé de 5 millions 122.703 en 1914, à 43 millions 593.968 en 1916. « L'Acier des États-Unis » *(U. S. Steel Corporation)*, de 81 millions 216.985 en 1914, à 281 millions 531.730 en 1916. De 1914 à 1915, le nombre des riches, aux États-Unis, s'est élevé : de 60 à 120, pour ceux qui ont un revenu personnel supérieur à 1 million de dollars; de 114 à 209, pour ceux qui ont un revenu de 500.000 à 1 million : du double, pour ceux qui ont un revenu de 100.000 à 500.000 (1). Au-dessous de ce chiffre, l'augmentation est négligeable. — Et John Reed ajoute : « La patience populaire a des bornes. Gare aux soulèvements ! »

En tête du numéro de juillet, l'illustre philosophe et mathématicien anglais, Bertrand Russell, adresse un « Message » aux citoyens des États-Unis : *La guerre et la liberté individuelle (War and individual liberty)*. Cet appel est daté du 21 février 1917 : il est donc antérieur à la déclaration de guerre de l'Amérique; mais il n'a pu être publié plus tôt. Russell rappelle les généreux sacrifices des *Conscientious Objectors* en Angleterre et les persécutions dont ils sont l'objet. Il célèbre leur foi, (pour laquelle lui-même fut condamné). La cause de la liberté individuelle est, dit-il, la plus haute de toutes. La force de l'État n'a cessé de croître, depuis le Moyen Age. Il est maintenant admis que l'État a le droit de prescrire l'opinion de tous, hommes et femmes. Les prisons, vidées des criminels qu'on envoie au front comme soldats, pour tuer, sont

(1) Le Sénat américain a, depuis, frappé d'un lourd impôt les « extraprofits » de guerre.

remplies des citoyens honnêtes qui refusent d'être soldats et de tuer. Une société tyrannique, qui n'a pas de place pour le rebelle, est une société condamnée d'avance : car elle reste stationnaire, puis rétrograde. L'Eglise du Moyen Age eut, du moins, pour contrepoids, la résistance des franciscains et des réformateurs. L'État moderne a brisé toutes les résistances; il a fait autour de lui le vide, où il s'écroulera. Son instrument d'oppression est le militarisme, comme celui de l'Eglise était le dogme. — Et qu'est-ce donc que cet Etat, devant lequel chacun s'incline? Quelle absurdité d'en parler comme d'une autorité impersonnelle, quasi-sacrée ! L'Etat, ce sont quelques vieux messieurs, généralement inférieurs à la moyenne de la communauté, car ils se sont retranchés de la vie nouvelle des peuples. L'Amérique est restée jusqu'ici la plus libre des nations; elle est à une heure critique, non seulement pour elle, mais pour le reste du monde. Le monde entier l'observe avec anxiété. Qu'elle prenne garde ! Une guerre même juste peut être la source de toutes les iniquités. Il y a dans notre nature un vieux relent de férocité : la bête humaine se lèche les babines, aux combats des gladiateurs. On déguise ce goût cannibale sous les grands mots de Droit et de Liberté. Le dernier espoir d'aujourd'hui est dans la jeunesse. Qu'elle revendique pour l'avenir le droit de l'individu à juger par lui-même du bien et du mal, et à être l'arbitre de sa conduite !

Auprès de ces graves paroles, une large place est faite à l'humour, dans le combat de la pensée. Charles Scott Wood écrit d'amusants dialogues voltairiens : — on y voit Billy Sunday au ciel, qu'il remplit de son vacarme; il fait un sermon poissard au bon Dieu, vieux gentleman aux manières douces, distinguées, un peu lasses, parlant bas; — ailleurs, saint Pierre est chargé d'appliquer une nouvelle ordonnance de Dieu, qui, fatigué de l'insipide

compagnie des simples d'esprit, n'admet plus au paradis que les hommes intelligents. En raison de quoi, aucun mort de la guerre n'est admis, — à l'exception des Polonais qui, eux du moins, ne se vantent pas de s'être sacrifiés, car on les a sacrifiés malgré eux.

Louis Untermeyer publie des poèmes. Une bonne chronique des livres et des théâtre signale les travaux qui traitent des questions actuelles; j'y relève deux œuvres originales : un livre d'une hardiesse paradoxale, par le savant américain Thorstein Veblen : *La paix (Peace? An inquiry into the nature of peace)*, et une pièce russe en quatre actes d'Artzibaschef : *Guerre (War)*, qui dépeint le cycle de la guerre dans une famille, et l'usure des âmes qui attendent.

Enfin, de vigoureux dessinateurs, des satiristes du crayon : R. Kempf, Boardman Robinson, George Bellows, animent cette revue de leurs visions impertinentes et de leurs mots cinglants. Voici la Mort broyant dans ses bras la France, l'Angleterre, l'Allemagne, et criant : « *Arrive, Amérique, le sang, c'est fameux !* » (R. Kempf). — Plus loin, la Liberté pleure. L'oncle Sam a les fers aux pieds et aux mains — les menottes de la censure, le boulet de la conscription. Légende : « *Tout prêt à combattre pour la liberté!* » (B. Robinson). — Puis, c'est le Christ en prison, enchaîné. Légende : « *Enfermé, pour avoir tenu un langage tendant à détourner les citoyens de s'engager dans les armées des Etats-Unis.* » (G. Bellows). — Enfin, sur un monceau de morts, deux seuls survivants se tailladent férocement : la Turquie, le Japon. Légende : « 1920 : *toujours combattant pour la Civilisation.* » (H. R. Chamberlain).

***

Ainsi luttent, au delà des mers, quelques esprits indépendants. Liberté, lucidité, vaillance, humour, sont de rares vertus, qu'on trouve plus rarement encore unies, en ces jours d'aberration et de servitude. Elles font le prix de cette opposition américaine.

Je ne la donne pas pour impartiale. La passion l'entraîne, elle aussi, à méconnaître les forces morales qui sont chez l'adversaire. Car la misère et la grandeur de ces temps tragiques est que les deux partis sont menés au combat par deux hauts idéals ennemis qui s'entre-égorgent en s'injuriant, comme les héros d'Homère. Nous, du moins, nous prétendons garder le droit de rendre justice même à nos adversaires de pensée, aux champions de la guerre. Nous savons l'idéalisme et les vertus morales qui se dépensent au service de cette funeste cause. Nous savons que les Etats-Unis n'en sont pas moins prodigues que l'Angleterre et que la France. Mais nous voulons que l'on écoute — que l'on écoute avec respect — les voix de l'autre parti, du parti de la paix. Elles ont d'autant plus droit à l'estime du monde qu'elles sont moins nombreuses et plus opprimées. Tout s'acharne contre ces hommes courageux : la puissance formidable des Etats en armes, les aboiements de la presse, la frénésie de l'opinion soûlée.

Mais le monde a beau hurler et se boucher les oreilles, nous forcerons le monde à entendre ces voix. Nous le forcerons à rendre hommage à cette lutte héroïque, qui rapelle celle des premiers chrétiens contre l'Empire romain. Nous le forcerons à saluer le geste fraternel d'un Bertrand Russell, nouveau Saint-Paul apôtre, « *ad Americanos* », —

de ces hommes restés libres qui, de la prison d'Europe à la prison d'Amérique, se serrent la main, par-dessus l'Océan et la folie humaine, plus immense que la mer.

Août 1917.

(Revue : *Demain*, septembre 1917.)

XIII

Pour E.-D. Morel

*E.-D. Morel, secrétaire de l'*Union of Democratic Control, *fut arrêté à Londres en août* 1917 *et condamné à six mois de prison, au dur régime de droit commun, sous l'inculpation dérisoire (et d'ailleurs inexacte) d'avoir* voulu *envoyer en Suisse, à Romain Rolland, une de ses brochures politiques, autorisées en Angleterre* (1). *La* Revue Mensuelle *de Genève demanda à R. R. ce qu'il pensait de cette affaire, alors très mal connue : car, seuls, passaient sur le continent les articles de diffamation contre E.-D. Morel, fabriqués en Angleterre et répandus dans toutes les langues. R. R. répondit :*

Vous me demandez ce que je pense de l'arrestation de E.-D. Morel?

Personnellement, je ne connais pas E.-D. Morel (2).

---

(1) Depuis, E. D. Morel, libéré, a, dans des conférences publiques en Angleterre, dévoilé, à l'indignation de ses auditeurs, les illégalités du procès et les dessous de l'affaire, où se manifesta l'influence de certains louches personnages, dont il avait jadis lésé les intérêts criminels, dans son intrépide campagne de presse pour le Congo. — Voir *The Persecution of E. D. Morel* (Glasgow, Reformer's Series, 1919).

(2) Je le connais maintenant, et j'aime autant que j'admire celui qui est, à mes yeux, une des plus pures consciences de l'Europe. *(Note de 1923.)*

Mais par tout ce que je sais de lui, par son activité antérieure à la guerre, par son héroïque apostolat contre les crimes de la civilisation en Afrique, par ses lucides articles de guerre, trop rarement reproduits dans les revues suisses et françaises, je le regarde comme un homme de haut courage et de forte foi. Toujours, il osa servir la vérité, la servir uniquement, sans souci des dangers et des haines amassées (ce qui ne serait rien encore; mais, ce qui est bien plus rare et bien plus difficile), sans souci de ses propres sympathies, de ses amitiés, et de sa patrie même, lorsque la vérité se trouve en désaccord avec la patrie.

Par là, il est de la lignée de tous les grands croyants : chrétiens des premiers temps. Réformateurs du siècle des combats, libres-penseurs des époques héroïques, tous ceux qui ont mis au-dessus de tout leur foi dans la vérité, — sous quelque forme qu'elle leur apparût (ou divine, ou laïque, toujours sacrée) (1).

J'ajoute qu'un E.-D. Morel est un grand citoyen, même quand il montre à sa patrie les erreurs qu'elle commet, — surtout quand il les montre, et parce qu'il les montre. Ce sont ceux qui jettent un voile sur ces erreurs, qui sont des serviteurs incapables ou flagorneurs. Tout homme de courage, tout homme de vérité honore la patrie.

Après cela, l'État peut le frapper, s'il veut, comme il frappa Socrate, comme il frappa tant d'autres, à qui il élève plus tard d'inutiles statues. L'État n'est pas la patrie. Il n'en est que l'intendant, — bon ou mauvais, selon les cas, toujours faillible. Il a la force : il en use. Mais

---

(1) Je ne pensais pas si bien dire ! E.-D. Morel m'a depuis, appris qu'il s'honore de compter parmi ses ancêtres maternels Philippe, comte de Hornes, décapité par ordre du duc d'Albe.

depuis que l'homme est homme, cette force a toujours échoué, au seuil de l'Ame libre.

15 septembre 1917.

R. R.

(Publié dans la *Revue mensuelle*, Genève, octobre 1917.)

XIV

Le Feu

PAR HENRI BARBUSSE (1)

Voici un miroir implacable de la guerre. Elle s'y est reflétée, seize mois, au jour le jour. Miroir de deux yeux clairs, fins, précis, intrépides, français. L'auteur, Henri Barbusse, a dédié son livre : « A la mémoire des camarades tombés à côté de moi, à Crouy et sur la cote 119 », décembre 1915 ; et ce livre : *Le Feu (Journal d'une escouade)* a reçu, à Paris, la consécration du prix Goncourt.

Par quel miracle une telle parole de vérité a-t-elle pu se faire entendre intégralement, en une époque où tant de paroles libres, infiniment moins libres, sont comprimées? Je n'essaie point de l'expliquer, mais j'en profite : car la voix de ce témoin fait rentrer dans l'ombre tous les mensonges intéressés qui, depuis trois ans, prétendent idéaliser le charnier européen.

---

(1) *Le Feu (Journal d'une escouade)*, par Henri BARBUSSE. — Paris, 1916.

***

L'œuvre est de premier ordre, et si riche en substance qu'il faudrait plus d'un article pour l'embrasser tout entière. Je tâcherai seulement ici d'en saisir les aspects principaux, — l'art et la pensée.

L'impression qui domine est d'une extrême objectivité. Sauf au dernier chapitre, où s'affirment ses idées sociales, on ne connaît point l'auteur : il est là, mêlé à ses obscurs compagnons; il lutte, il souffre avec eux, et d'une seconde à l'autre il risque de disparaître; mais il a la force d'âme de s'abstraire du tableau et de voiler son moi : il regarde, il entend, il aspire, il agrippe, de tous ses sens à l'affût, le spectacle mouvant; et c'est merveille de voir la sûreté de cet esprit français, dont aucune émotion ne fait trembler le dessin, ni ne ternit la notation. Une multitude de touches juxtaposées, vives, vibrantes, crues, aptes à rendre les chocs et les sursauts des pauvres machines humaines passant d'une torpeur lasse à une hyperesthésie hallucinée, — mais que place et combine une intelligence toujours maîtresse de soi. Un style impressionniste, que tentent parfois, un peu trop pour mon goût, les jeux de mots visuels à la Jules Renard, cette « écriture artiste », qui est un article si éminemment parisien, et qui, en temps ordinaire, « poudrederise » les émotions, mais qui, dans ces convulsions de la guerre, prend je ne sais quelle élégance héroïque. Dans le récit serré, sombre, étouffant, s'ouvrent des épisodes de repos, qui en rompent l'unité, et où se détend quelques instants l'étreinte. La plupart des lecteurs en goûteront le charme, l'émotion discrète *(la Permission)*; — mais les trois quarts de l'œuvre ont pour cadre les tranchées de Picar-

die, sous « le ciel vaseux », sous le feu et sous l'eau, — visions tantôt d'Enfer, et tantôt de Déluge.

Les armées restent là, enterrées, des années, « au fond d'un éternel champ de bataille », entassées, « enchaînées coude à coude », pelotonnées » contre la pluie qui vient d'en haut, contre la boue qui vient d'en bas, contre le froid, cette espèce d'infini qui est partout. » Les hommes, affublés de peaux de bêtes, de paquets de couvertures, de tricots, surtricots, de carrés de toile cirée, de bonnets de fourrure, de capuchons goudronnés, gommés, caoutchoutés... ont l'air d'hommes des cavernes, de gorilles, de troglodytes. L'un d'eux, en creusant la terre, a retrouvé la hache d'un homme quaternaire, une pierre pointue emmanchée dans un os, et il s'en sert. D'autres, comme des sauvages, fabriquent des bijoux élémentaires. Trois générations ensemble, toutes les races; mais non pas toutes les classes : laboureurs et ouvriers pour la plupart, métayer, valet de ferme, charretier, garçon livreur, contremaître dans une manufacture, bistro, vendeur de journaux, quincaillier, mineur, — peu de professions libérales. Cette masse amalgamée a un parler commun, « fait d'argots d'atelier et de caserne et de patois assaisonné de quelques néologismes ». Chacun a sa silhouette propre, exactement saisie et découpée : on ne les confond plus, une fois qu'on les a vus. Mais le procédé qui les dépeint est bien différent de celui de Tolstoï. Tolstoï ne peut voir une âme sans descendre au fond. Ici l'on voit et l'on passe. L'âme personnelle existe à peine, n'est qu'une écorce; dessous, endolorie, écrasée de fatigue, abrutie par le bruit, empoisonnée par la fumée, l'âme collective s'ennuie, somnole, attend, attend sans fin, — (« machine à attendre ») — ne cherche plus à penser, « a renoncé à comprendre, renoncé à être soi-même ». Ce ne sont pas des soldats — (ils ne veulent pas l'être) —

ce sont des hommes, « de pauvres bonshommes quelconques arrachés brusquement à la vie, ignorants, peu emballés, à vue bornée, pleins d'un gros bon sens qui parfois déraille, enclins à se laisser conduire et à faire ce qu'on leur dit de faire, résistants à la peine, capables de souffrir longtemps, de simples hommes qu'on a simplifiés encore et dont, par la force des choses, les seuls instincts primordiaux s'accentuent : instinct de la conservation, égoïsme, espoir tenace de survivre toujours, joie de manger, de boire et de dormir... ». Même dans le danger d'un bombardement, au bout de quelques heures, ils s'ennuient, ils bâillent, ils jouent à la manille, ils causent de niaiseries, « ils piquent un roupillon », ils s'ennuient... « La grandeur et la largeur de ces déchaînements d'artillerie lassent l'esprit ». Ils traversent des enfers de souffrances, et ne s'en souviennent même plus : « Nous en avons trop vu. Et chaque chose qu'on a vue était trop. On n'est pas fabriqué pour contenir ça. Ça fout le camp d'tous les côtés, on est trop p'tit. On est des machines à oublier. Les hommes, c'est des choses qui pensent peu, et qui surtout oublient... » — Au temps de Napoléon, chaque soldat avait dans sa giberne le bâton de maréchal, et dans le cerveau l'image ambitieuse du petit officier corse. A présent, il n'y a plus d'individus, il y a une masse humaine ; et elle-même est noyée dans les forces élémentaires. « Dix mille kilomètres de tranchées françaises, dix mille kilomètres de malheurs pareils ou pires... ; et le front français est le huitième du front total... » D'instinct, le narrateur est forcé d'emprunter ses images à une mythologie grossière de peuplade primitive, ou aux convulsions cosmiques : « ruisseaux de blessés arrachés des entrailles de la terre, qui saigne et qui pourrit, à l'infini »... « glaciers de cadavres »... « sombres immensités de Styx »... « vallée de Josaphat »... spectacles préhistoriques.

Que devient l'homme là dedans? Que devient sa souffrance?... « Quand tu te désoleras ! » dit un blessé à un autre... « C'est ça, la guerre..., pas les batailles..., la fatigue épouvantable, surnaturelle, l'eau jusqu'au ventre, la boue, l'ordure, la monotonie infinie des misères, interrompue par des drames aigus »... « Par intermittences, des cris d'humanité, des frissons profonds, sortent du noir et du silence... »

Ça et là, au cours de la longue mélopée, quelques cimes émergent de l'uniformité grise et sanglante : l'assaut *(le feu)*; — « le poste de secours »; — « l'aube ». — Je voudrais citer l'admirable tableau des hommes qui attendent l'ordre d'attaque, — immobiles, un masque de calme recouvrant quels songes, quelles peurs, quels adieux ! Sans aucune illusion, sans aucune excitation, « malgré la propagande dont on les travaille, sans aucune ivresse, ni matérielle, ni morale », en pleine conscience, ils attendent le signal de se précipiter « une fois de plus dans ce rôle de fou imposé à chacun par la folie du genre humain »; — puis, c'est la « course à l'abîme », où, sans voir, au milieu des éclats qui font un cri de fer rouge dans l'eau, au milieu de l'odeur de soufre, « on se jette sur l'horizon »; — et la tuerie dans la tranchée, où « l'on ne sait pas d'abord que faire », et où ensuite la frénésie s'empare de l'homme, où « l'on reconnaît mal ceux même que l'on connaît, comme si tout le reste de la vie était devenu tout à coup très lointain... » Et, l'exaltation passée, « il ne reste plus que l'infinie fatigue et l'attente infinie... »

***

Mais il me faut abréger, arriver à la partie capitale de l'œuvre : à la pensée.

Dans *Guerre et Paix*, le sens profond du Destin qui mène l'humanité est ardemment cherché et saisi, de loin en loin, à la lueur d'un éclair de souffrance ou de génie, par quelques personnalités plus affinées, de race ou de cœur : le prince André, Pierre Besoukhow. — Sur les peuples d'aujourd'hui, le rouleau aplanisseur a passé. Tout au plus si de l'immense troupeau se détache, un moment, le bêlement isolé d'une bête, qui va mourir. Telle, la pâle figure du caporal Bertrand « avec son sourire réfléchi », — à peine dessinée, — « parlant peu d'ordinaire, ne parlant jamais de lui », et qui ne livre qu'une fois le secret des pensées qui l'angoissent, — dans le crépuscule qui suit la tuerie, quelques heures avant que lui-même soit tué. Il songe à ceux qu'il a tués, à la démence du corps à corps :

— « Il le fallait, dit-il. Il le fallait, pour l'avenir ».

Il croisa les bras, hocha la tête :

— « L'avenir ! s'écria-t-il tout d'un coup. De quels yeux ceux qui vivront après nous regarderont-ils ces tueries et ces exploits, dont nous ne savons pas même, nous qui les commettons, s'il faut les comparer à ceux des héros de Plutarque et de Corneille, ou à des exploits d'apaches !... Et pourtant, continua-t-il, regarde ! Il y a une figure qui s'est élevée au-dessus de la guerre, et qui brillera pour la beauté et l'importance de son courage... »

« J'écoutais, appuyé sur un bâton, penché vers lui, recueillant cette voix qui sortait, dans le silence du crépuscule, d'une bouche presque toujours silencieuse. Il cria d'une voix claire :

— « Liebknecht ! »

Dans la même soirée, l'humble territorial Marthereau, « à la face de barbet, toute plantée de poils », écoute un camarade qui dit : « Guillaume est une bête puante, mais Napoléon est un grand homme », et qui, après avoir

gémi sur la guerre, célèbre l'ardeur guerrière du seul petit gars qui lui reste. Marthereau branle sa tête lassée, où luisent deux beaux yeux de chien qui s'étonne et qui songe, et il soupire : « Ah ! nous sommes tous des pas mauvais types, et aussi des malheureux et des pauv' diables. Mais nous sommes trop bêtes, nous sommes trop bêtes ! »

Mais le plus souvent, le cri d'humanité qui sort de ces humbles compagnons est anonyme. On ne sait au juste celui qui vient de parler, car tous, à des moments, n'ont qu'une pensée commune. Née des communes épreuves, cette pensée les rapproche beaucoup plus des autres malheureux dans les tranchées ennemies que du reste u monde qui est là-bas, par derrière. Contre ceux de l'arrière : « touristes des tranchées », journalistes « exploiteurs du malheur public », intellectuels guerriers, ils s'accordent en un mépris sans violence, mais sans bornes. Ils ont « la révélation de la grande réalité : une différence qui se dessine entre les êtres, une différence bien plus profonde et avec des fossés plus infranchissables que celle des races : la division nette, tranchée, et vraiment irrémissible, qu'il y a parmi la foule d'un pays, entre ceux qui profitent et ceux qui peinent, ceux à qui on a demandé de tout sacrifier, tout, qui apportent jusqu'au bout leur nombre, leur force et leur martyre, et sur lesquels marchent, avancent, sourient et réussissent les autres. »

— « Ah ! fait amèrement l'un d'eux, devant cette révélation, ça ne donne pas envie de mourir ! »

Mais il n'en meurt pas moins bravement, humblement, comme les autres.

***

Le point culminant de l'œuvre est le dernier chapitre : *l'Aube*. C'est comme un épilogue, dont la pensée rejoint celle du prologue, *la Vision*, et l'élargit, ainsi qu'en une symphonie le thème annoncé du début prend sa forme complète dans la conclusion.

La Vision nous dépeint l'arrivée de la déclaration de guerre, dans un sanatorium de Savoie, en face du Mont-Blanc. Et là, ces malades de toutes nations, « détachés des choses et presque de la vie, aussi éloignés du reste du genre humain que s'ils étaient déjà la postérité, regardent au loin devant eux, vers le pays incompréhensible des vivants et des fous ». Ils voient le déluge d'en bas, les peuples naufragés qui se cramponnent; « les trente millions d'esclaves, jetés les uns sur les autres par le crime et l'erreur, dans la guerre et la boue, lèvent une face humaine où germe enfin une volonté. L'avenir est dans les mains des esclaves, et on voit bien que le vieux monde sera changé par l'alliance que bâtiront un jour entre eux ceux dont le nombre et la misère sont infinis ».

L'Aube finale est le tableau du « déluge d'en bas », de la plaine noyée sous la pluie, des tranchées éboulées. Spectacle de la Genèse. Allemands et Français fuient ensemble le fléau, ou s'affaissent pêle-mêle dans la fosse commune. Et alors, ces naufragés, échoués sur les récifs de boue au milieu de l'inondation, commencent à s'éveiller de leur passivité; et un dialogue redoutable s'engage entre les suppliciés, comme les répliques d'un chœur de tragédie. L'excès de leur souffrance les submerge. Et ce qui les accable encore davantage, « ainsi qu'un désastre plus grand », c'est la pensée — trop lucide ! — qu'un jour les survivants pourront oublier de tels maux :

— « Ah ! si on se rappelait ! — Si on s'rappelait, n'y aurait plus d'guerre... »

Et soudain, de proche en proche, le cri éclate : « Il ne faut plus qu'il y ait de guerre... »

Chacun, tour à tour, accuse, insulte la guerre :

— « Deux armées qui se battent, c'est comme une grande armée qui se suicide. »

— « Faut être vainqueurs », dit l'un. — Mais les autres répondent : « Ça ne suffit pas ». — « Etre vainqueurs, c'est pas un résultat? » — « Non ! Faut tuer la guerre ».

... « — Alors, faudra continuer à s'battre, après la guerre? » — « P'têt', oui, p'têt'... » — « Et pas contre des étrangers, p'têt', i faudra s'battre »? — « P'têt' oui... Les peuples luttent aujourd'hui pour n'avoir plus de maîtres... » — « Alors, on travaille pour les Prussiens aussi? » — « Mais, dit un des malheureux de la plaine, il faut bien l'espérer... » — « I'faut pas s'mêler des affaires des autres. » — « Si, il le faut, parce que ce que tu appelles les autres, c'est les mêmes. »

... — « Pourquoi faire la guerre? » — « Pourquoi, on n'en sait rien; mais pour qui, on peut le dire... Pour le plaisir de quelques-uns qu'on pourrait compter... »

Et ils les comptent : « les guerriers, les puissants héréditaires; ceux qui disent : « les races se haïssent », et ceux qui disent : « j'engraisse de la guerre, et mon ventre en mûrit »; et ceux qui disent : « la guerre a toujours été, donc elle sera toujours »; et ceux qui disent ; « baissez la tête, et croyez en Dieu »...; les brandisseurs de sabres, les profiteurs, les monstrueux intéressés, « ceux qui s'enfoncent dans le passé, les traditionalistes, pour qui un abus a force de loi parce qu'il s'est éternisé... », etc.

— « Ce sont vos ennemis, autant que le sont aujourd'hui ces soldats allemands qui gisent ici entre vous, et qui ne sont que de pauvres dupes odieusement trompées et

abruties, des animaux domestiqués... Ce sont vos ennemis, quel que soit l'endroit où ils sont nés et la façon dont se prononce leur nom et la langue dans laquelle ils mentent. Regardez-les dans le ciel et sur la terre ! Regardez-les partout ! Reconnaissez-les une bonne fois, et souvenez-vous à jamais ! »

Ainsi clament ces armées. Et le livre se clôt sur le serment muet de l'entente des peuples, tandis que le ciel noir s'ouvre et qu'un rayon tranquille tombe sur la plaine inondée.

***

Un rayon de soleil ne fait pas le ciel clair; et la voix d'un soldat n'est pas celle d'une armée. Les armées d'aujourd'hui sont des nations, où s'entrechoquent et se mêlent, comme dans toute nation, bien des courants divers. Le Journal de Barbusse est celui d'une escouade, composée presque exclusivement d'ouvriers et de paysans. Mais que dans cet humble peuple, qui, comme le Tiers en 89, n'est rien et sera tout, — que dans ce prolétariat des armées se forme obscurément une telle conscience de l'humanité universelle, — qu'une telle voix intrépide s'élève de la France, — que ce peuple qui combat fasse l'héroïque effort de se dégager de sa misère présente et de la mort obsédante, pour rêver de l'union fraternelle des peuples ennemis, — je trouve là une grandeur qui passe toutes les victoires et dont la douloureuse gloire survivra à celle des batailles, — j'espère, y mettra fin.

Février 1917.

(*Journal de Genève*, 19 mars 1917.)

XV

Ave, Cæsar, morituri te salutant

(Dédié aux spectateurs héroïques et à l'abri.)

Dans une scène de son terrible et admirable livre, le *Feu*, où Henri Barbusse a noté ses souvenirs des tranchées de Picardie, il représente deux humbles poilus qui viennent en permission à la ville voisine. Ils sortent de l'enfer de boue sanglante; leur chair et leur esprit ont subi pendant des mois des tortures sans nom; ils se retrouvent en présence de bourgeois bien portants, à l'abri et, naturellement, débordant d'exaltation guerrière. Ces héros en chambre accueillent les rescapés, comme s'ils revenaient de la noce. Ils ne cherchent pas à savoir ce qui se passe là-bas. Ils le leur apprennent : « Ça doit être superbe, une charge, hein? Toutes ces masses d'hommes qui marchent comme à la fête, qu'on ne peut pas retenir, qui meurent en riant !... » (p. 325). Les poilus n'ont qu'à se taire : « *Ils* sont (dit l'un d'eux, résigné) au courant mieux que toi des grands machins et de la façon dont se goupille la guerre, et après, quand tu reviendras, si tu reviens, c'est toi qui auras tort au milieu de toute cette foule de blagueurs, avec ta petite vérité... » (p. 133).

Je ne crois pas qu'une fois la guerre finie, quand les soldats reviendront en masse dans leurs foyers, ils se laissent si facilement donner tort par les fanfarons de l'arrière. Dès à présent, leur parole commence à s'élever, singulièrement âpre et vengeresse; le livre de Barbusse en est un formidable témoignage.

Voici d'autres témoignages de soldats, moins connus, mais non moins émouvants. Aucun n'est inédit. Je me suis fait une loi de n'user, pendant la guerre, d'aucune confession orale, ou écrite, que j'aie personnellement reçue. Ce que mes amis, connus ou inconnus, me confient, est un dépôt sacré, dont je ne ferai emploi que s'ils me le permettent, et quand les circonstances le leur permettront. Les témoignages que je reproduis ici ont été publiés à Paris, sous l'œil d'une censure, cependant rigoureuse pour les rares journaux qui soient restés indépendants. C'est preuve que ce sont choses connues, qu'il est impossible de voiler.

Je laisse parler ces voix. Toute appréciation est superflue.

***

De Paul Husson : *L'Holocauste* (Paris, collection de « *Vers et Prose* », F. Lacroix, 19, rue de Tournon; — achevé d'imprimer, 10 janvier 1917.) — C'est le carnet d'un soldat d'Ile-de-France, qui « part sans enthousiasme, haïssant la guerre et si peu guerrier. Soldat, il fit ce que chacun fit ».

P. 19 : « Au nom de quel principe moral supérieur ces luttes nous sont-elles imposées? Pour le triomphe d'une race? Que reste-t-il de la gloire des soldats d'Alexandre ou de César? Pour lutter ainsi, il faut croire. Croire que l'on combat pour la cause de Dieu, d'une grande justice, ou aimer la guerre. Nous ne croyons pas; nous n'aimons ni ne savons faire la guerre. Et pourtant, des hommes se bat-

tent et meurent qui ne croient ni à la cause de Dieu, ni à la grande justice, qui n'aiment pas la guerre et qui meurent face à l'ennemi... Beaucoup, inconscients, vont à la mort sans penser, d'autres, avec, au cœur, l'angoisse du sacrifice inutile et la connaissance de la folie des hommes... »

P. 20 : Dans la tranchée : « ...C'était des malédictions contre la guerre, tous la haïssaient... *D'aucuns disaient : Français ou Allemands, ce sont des gens comme nous, ils souffrent et ils peinent.* Ne songent-ils pas à rentrer chez eux aussi? » Et ils citaient ce fait : à un homme réformé, parce qu'il avait deux doigts coupés, ils avaient dit, traversant un village : « Vous heureux, vous heureux, pas aller à la guerre... »

P. 21 : ...Je ne suis ni celui qui croit à l'avènement de la Beauté, de la Bonté, de la Justice... Ni celui qui redore les idoles du passé, symboles des forces obscures qu'il convient d'adorer en silence. Je ne suis ni soumis, ni croyant. —*J'aime la Pitié, car nous sommes des malheureux, et il fait bon être consolés, même bourreaux et bouchers, si ce n'est du mal dont nous souffrons, c'est du mal que nous avons fait ou que nous ferons :* nécessité de faire souffrir; tuer; être tué... ».

P. 22 : « Aplati par terre, tandis que les obus sifflant au-dessus de nous passent, je pense : *Mourir! Pourquoi mourir sur ce champ de bataille?... Mourir pour la civilisation, la liberté des peuples? Des mots, des mots, des mots. On meurt parce que les hommes sont des bêtes sauvages qui s'entretuent. On meurt pour des ballots de marchandises et des questions d'argent. L'art, la civilisation, la culture latine, germaine ou slave, sont également belles. Il faut tout aimer!...*»

P. 59 : « ...Nous haïssons, comme Baudelaire, les armes des guerriers... *La grande époque, ce fut celle que nous vécûmes avant la guerre. Le claquement des drapeaux, les longs défilés guerriers et les sons du canon et les fanfares ne peuvent*

nous faire admirer l'assassinat collectif et le servage infâme des peuples... Jeunes hommes aujourd'hui couchés dans le tombeau, on effeuille des fleurs sur vos tombes, on vous proclame immortels. Que vous importent les paroles vaines ! Elles passeront plus vite que vous êtes passés. — Quelques années encore, cependant, et vous n'étiez plus aussi. Mais ces quelques années de vie, ç'aurait été votre univers et votre puissance... »

De ANDRÉ DELEMER : *Attente* (1er *article du* nº 4, mars 1917, de la revue : *Vivre*, dirigée par André Delemer et Marcel Millet, Paris, 68, boulevard Rochechouart).

« S'il avait été donné au patriarche d'Iasnaïa Poliana de prolonger une vie déjà si tourmentée..., il eût frémi devant *la tragédie des jeunes générations*, le vieux Tolstoï; sa pitié infinie se fût crispée douloureusement devant nos destinées; nous qui fûmes soudain précipités au cœur de l'énorme guerre, nous qui exaltions notre amour en la vie, nous qui portions comme un talisman infaillible notre espoir dans le futur, qui poussions avec ferveur ce grand cri d'affirmation vitale :

« *Vivre... notre jeunesse!* » — *Quelle ironie saignante ces deux mots contiennent, et quels horizons ils évoquent soudain!... Tous les bonheurs que nous n'avons pas eus, les joies dont nous avons été frustrés, parce qu'un soir il fallut prendre un fusil! On écrira dans vingt ans ce que nous avons souffert et à quoi correspond la Passion actuelle, cependant que c'est tous les jours que nous mourons! Nous avons un amer privilège : celui d'avoir vécu une convulsion; nous avons été la rançon des erreurs du passé et un gage pour la quiétude du futur. Mission splendide et cruelle à la fois, qui exalte et qui révolte, parce que le spasme présent nous meurtrit et nous sacrifie!... — Aujourd'hui, les pauvres déchets pantelants que rejette la fournaise sanglante savent*

l'amertume des lauriers, et un peu de fierté les défend d'une gloire illusoire et éphémère, ils connaissent à présent les déceptions des attitudes, et ils ont sondé le vide de certains rêves. Le feu a dévoré le décor, dépouillé tout clinquant; ils se retrouvent face à face avec eux-mêmes, un peu plus conscients peut-être, sûrement plus sincères et plus désabusés, car il y a des plaies cachées à panser et de grandes douleurs à bercer dans l'ombre ! Le temps qui passe leur laisse une amertume dans la bouche... Comme elle sera douloureuse, la transition, et comme elles seront nombreuses, les épaves ! *Déjà une angoisse nouvelle étreint : c'est celle qui pèsera, au grand retour de ceux qui luttent encore. O l'oppressante angoisse devant les ruines et les morts qui encombrent les champs de bataille ! Comme elle déprimera les jeunes volontés et annihilera les beaux courages ! Epoque trouble et confuse où les hommes tâtonneront opiniâtrement pour chercher des routes plus sûres et trouver des idoles moins cruelles !...*

...« Jeune homme de ma génération, c'est à toi que je pense à l'heure où j'écris ces lignes, à toi que je ne connais pas, sinon que tu te bats ou que tu es revenu abîmé de la tranchée ardente... Je t'ai rencontré dans la rue, honteux presque, dissimulant avec peine une infirmité, et j'ai lu dans tes yeux, mon ami, une telle détresse intérieure ! Je sais les minutes crispées que tu as vécues et je sais qu'une telle épreuve endurée en commun finit par donner une même âme... Je sais tes doutes : tes inquiétudes sont miennes. Je sais qu'obsédante cette interrogation te possède : « Après? » Tu demandes, toi aussi, ce qu'on voit des hauteurs et ce qui va s'annoncer. Je te comprends; oui, après?... *Vivre ! tu chantes au cœur de chacun. Vivre ! tu es le cri de notre époque cruelle. Je l'ai entendu, cet humble mot prodigieux, si fervent, aux lèvres des blessés qui sentaient si pressante et si lourde l'approche conquérante de la mort ! Je l'ai*

retrouvé dans la tranchée, bégayé à voix basse comme une prière! — Jeune homme, notre heure est pathétique : survivant de l'effroyable guerre, il faut que ta vitalité s'affirme et que tu vives. *Dépouillé de tous les mensonges, délivré de tout mirage, tu te retrouves seul et nu ; devant toi, la route large et blanche s'étend immense. En route! les horizons t'appellent. Laisse derrière toi le vieux monde et ses idoles, et marche de l'avant sans te retourner pour écouter les voix attardées du passé!* »

***

Au nom de ces jeunes gens et de leurs frères sacrifiés dans tous les pays du monde qui s'entre-tuent, je jette ces cris de douleur à la face des sacrificateurs. Qu'ils la soufflettent de leur sang !

(*Revue Mensuelle*, Genève, mai 1917).

XVI

Ave, Cæsar...
ceux qui veulent vivre te saluent

Dans l'article précédent, j'ai signalé les écrits de quelques soldats français. Après le *Feu* de Henri Barbusse, *l'Holocauste* de Paul Husson et les poignantes méditations de André Delemer, directeur de la revue : *Vivre,* ont fait entendre leur accent douloureux et profond d'humanité. Aux honteuses idéalisations de la guerre, fabriquées loin du front, — cette grossière imagerie d'Epinal, criarde et menteuse, — ils opposent le visage sévère de la réalité, le martyre d'une jeunesse condamnée à s'entr'égorger pour satisfaire à la frénésie de ses criminels aînés.

Je veux aujourd'hui faire retentir une autre de ces voix, — plus âpre, plus virile, plus vengeresse que la stoïque amertume de Husson et que la tendresse désespérée de Delemer. C'est celle de notre ami Maurice Wullens, directeur de la « Revue littéraire des Primaires » : *les Humbles.*

Il est un grand blessé et vient de recevoir la croix de guerre, avec la citation :

Wullens (Maurice), soldat de 2e classe, à la 8e compagnie du 73e régiment d'infanterie, brave soldat n'ayant

peur de rien, grièvement blessé en défendant, contre un ennemi supérieur en nombre, un poste qui lui avait été confié.

Dans la revue : *Demain* (août 1917), on peut lire l'admirable récit du combat où il fut blessé et fraternellement secouru par des soldats allemands. L'homme gisant et pantelant, qui attend le coup mortel, voit se pencher sur lui le sourire d'un adolescent, qui lui tend la main et lui dit en allemand : « Camarade, comment ça va-t-il? » Et comme le blessé ne peut croire à la sincérité de l'ennemi, celui-ci continue : « Oh ! camarade, je suis bon !... Nous serons de bons camarades ! Oui, oui, de bons camarades... » — Ce chapitre est dédié :

« *A mon frère, l'anonyme soldat würtembourgeois qui, le 30 décembre 1914, au bois de la Grurie, suspendant généreusement son geste de mort, me sauva la vie ;*

A l'ami (ennemi) qui, au lazaret de Darmstadt, me soigna comme un bon père ;

Et aux camarades E., K. et B. qui me parlèrent en hommes. »

***

Rentré en France, ce soldat sans peur et sans reproche retrouva l'armée fanfaronne des plumitifs de l'arrière. Leur haine et leur bêtise lui soulevèrent le cœur. Mais, au lieu de se replier en un silence de dégoût, comme tels de ses camarades, il fonça bravement, ainsi qu'il avait toujours fait, sur « l'ennemi supérieur en nombre ». Il prit, en mai 1916, la direction d'une petite revue, dont le titre est « humble », mais dont l'accent est rude et ne se laisse pas étouffer. Il déclare hautement :

« *Sortis de l'âpre tourbillon guerrier, pris encore dans ses remous, nous n'entendons pas nous résigner à la médiocrité ambiante, à la platitude servilement officielle... Nous sommes*

las du bourrage de crânes systématique et quotidien... Nous n'avons rien abdiqué de nos droits, pas même de nos espoirs... » (1).

Et chacun de ses cahiers fut une attestation de son indépendance. Parmi les revues de jeunes qui, en ce moment, pointent de toutes parts et surgissent des ruines, il s'affirme un chef, par la vigueur de son caractère et sa franchise indomptable.

Il a trouvé un grand ami en le sage Han Ryner, qui promène chez les barbares d'Europe, au milieu du chaos, la sérénité d'un Socrate exilé. Le graveur Gabriel Belot, un sage lui aussi, qui sans trouble et sans haine vit dans l'île Saint-Louis, comme si les deux beaux bras de la Seine le séparaient des tourments du monde, éclaire de la paix de ses dessins lumineux les plus sombres articles (2). D'autres compagnons, plus jeunes, soldats au front comme Wullens, — tel le poète Marcel Lebarbier, — se rangent à ses côtés, dans le combat pour la vérité.

Le dernier cahier paru de la revue *les Humbles* fait de salutaire besogne. Wullens commence par y rendre justice aux rares écrivains français qui se soient, depuis trois ans, montrés libres et humains : à Henri Guilbeaux et à sa revue « *Demain* » (3) ; à l'auteur de *Vous êtes des ho...mes* et du *Poème contre le grand crime*, P. -J. Jouve, dont l'âme pathétique vibre et frémit, comme un arbre, au vent de toutes les douleurs et de toutes les colères

(1) *Paroles avant le départ* (N° de mai 1917.)

(2) Entre autres, mon article : *Aux Peuples Assassinés*, dont la censure coupa *cent lignes*, et dont Wullens combla les vides avec des bois gravés de Belot. (N° de mai 1917.)

(3) En dépit de la condamnation qui, depuis, l'a frappé, nous maintenons entière notre confiance en Guilbeaux. Je ne partage pas beaucoup de ses idées, mais j'admire son courage ; et pour tous ceux qui l'ont connu de près, sa loyauté reste au-dessus de tout soupçon.

R. R., août 1919.

humaines; — à Marcel Martinet, un des plus grands lyriques que la guerre (que l'horreur de la guerre) ait produits, le poète des *Temps maudits*, qui resteront l'immortel témoignage de la souffrance et de la révolte d'une âme libre; — au touchant Delemer; — et à quelques jeunes revues. Après quoi, il déblaie le terrain de ce qu'il appelle « la fausse avant-garde littéraire », et dit durement leur fait aux écrivains chauvins. Ce rude poilu des lettres les charge à coups de boutoir :

« *...J'en viens, moi, de cette guerre que vous chantez, vous... Je possède ma citation à l'ordre du jour, ma croix de guerre : je ne la porte jamais. J'ai passé sept mois en captivité, avant d'être rapatrié comme grand blessé. Je pourrais vous inonder de récits guerriers. Je ne veux point le faire. Pourtant, j'écris un livre sur la guerre. Et j'y condense tout ce que mon cœur a ressenti, tout ce qu'un homme a souffert durant ces mois d'indicible horreur, toute la joie aussi qu'il a éprouvée quand il s'est aperçu, à de rares éclaircies lumineuses, que toute humanité n'est pas morte, que la Bonté existe encore, trans et cis-rhénane, mondiale. Vous chantez, M. B.* « la guerre par laquelle il est beau et doux de mourir pour la patrie ! » *Tous ceux que la mort menaça vous diront que si elle peut être nécessaire, elle ne fut jamais ni belle ni douce. — Vous célébrez* « cette loque sublime aux trois couleurs : le bleu, la blouse de nos ouvriers; le blanc, la cornette de nos admirables religieuses... » *Me permettrez-vous de ne point continuer jusqu'au rouge, car je l'évoque bien tout seul : rouge sang de mes blessures coulant et se figeant sur la boue glacée de l'Argonne, en cette horrifique matinée de décembre* 1914, *boue rouge des charniers pestilentiels ; tempes fracassées des camarades morts, moignons sanglants que cache de sa mousse, pourriture vivante, semble-t-il, l'eau oxygénée, visions rouges entrevues partout durant ces jours de terrifiante et morne vie, vous*

accourez tumultueuses et atroces. Et comme le poète, je dirais volontiers :

« *A peu s'en faut que le cœur ne me fende!...* »

Et pour conclure sa philippique, il cède la parole à un autre soldat, écrivain comme lui, G. Thuriot-Franchi, — qui, dans le même style de combat, sans fard, sans réticence, renfonce leurs rodomontades dans le bec des matamores de l'écritoire (1) :

« *Trop jeunes ou trop vieux, des poètes en pyjama, jaloux sans doute des stratèges en pantoufles, croient devoir prodiguer le chant patriotique. Les cuivres de la rhétorique tempêtent; l'invective est devenue l'argument préféré; mille bas-bleus, abusivement de la Croix-Rouge, se découvrent à la promenade où l'on papote, des sentiments spartiates, des élans d'amazones : d'où pléthore de sonnets, odes, stances, etc., où, pour parler le charabia du critique mondain,* » la plus rare sensibilité se marie heureusement au sentiment patriotique le plus pur. » — *Mais f...ez-nous la paix, bon Dieu! Vons ne voyez rien, taisez-vous!* »

Tel est l'ordre de silence, qu'intime avec verdeur un soldat du front aux faux guerriers de l'arrière. S'ils aiment le style « poilu », ils sont servis à souhait. Ceux qui viennent de voir la mort en face ont bien gagné le droit de dire la vérité en face aux « amateurs » de la mort... des autres.

(*Revue Mensuelle*, Genève, octobre 1917.)

---

(1) G. Thuriot-Franchi : *Les Marches de France.*

XVII

Pour un Martyr.

Marc de Larréguy (1)

Voici une malédiction contre la guerre. Celui qui la jette, avec son sang, à la face du monstre, est un jeune mort de Verdun.

Le plus tragique de ce livre est que cette voix qui maudit ne semblait faite que pour des paroles de douceur et d'amour. Marc de Larréguy de Civrieux était l'âme la plus tendre. Enveloppé, dès l'enfance, de la beauté méditerranéenne, ce jeune Français, né à Sorrente, avait pour le chantre de Graziella une passion amoureuse; jamais ne le quitta le livre des *Harmonies*, qu'on retrouva, après sa mort, dans sa musette de soldat; et son vœu, qu'exaucera la piété douloureuse d'un père (2), fut d'être enseveli auprès de Lamartine.

J'ajoute que le poète de *La Muse de sang*, ce livre de

---

(1) Préface à *La Muse de sang* par Marc de Larréguy (de Civrieux), 1920, Paris, Société mutuelle d'édition.

(2) Il fut exaucé, le 5 février 1921. Le corps de Marc de Larréguy repose, à Saint-Point, près de la tombe de Lamartine, que couronne le cri de foi : « *Speravit anima mea.* »

révolte, était de vieille famille française, catholique, conservatrice, et qu'il fut même affilié, pour un temps, à l'*Action Française.*

C'est ce pur Lamartinien, nourri des traditions littéraires et politiques de la vieille France, qui lance ces imprécations contre l'idole de la patrie meurtrière et contre ses faux prêtres :

Hypocrites dévots, au cœur de frénésie!...

Qu'on juge de la convulsion morale qui a dû bouleverser ce jeune être ! Elle fut presque immédiate : car son départ pour le front est du 15 juillet 1915, et la poésie qui ouvre ce recueil, celle qui a donné son nom au livre : « *La Muse de Sang* », cette offrande à « la Mort, idole hindoue aux cent mille visages », est d'octobre 1915. L'indignation et l'horreur n'ont fait que croître, jusqu'au dernier poème, écrit un mois avant sa mort (1).

Cette mort, Marc de Larréguy de Civrieux la pressentait. A de certains moments, il parlait de lui comme au passé ; et c'est parce qu'il se regardait déjà sur l'autre rive du Temps, qu'il s'accordait le droit de dire la vérité à ses bourreaux :

« *Je hais les lieux-communs des mots patriotiques,*
Je combats le mensonge et son idolâtrie.
Mon passé me rend quitte envers notre patrie... »

Quelle est donc la vérité qu'il oppose au mensonge? La vérité, c'est que les vrais ennemis ne sont pas au delà des frontières...

« *Dans l'Etat de la mort, il n'est nulle frontière...* »,

(1) octobre 1916.

tous les peuples sont sacrifiés à une cause qui n'est pas la leur, et qu'ils ne comprennent pas.

L'ennemi, c'est dans tous les pays, l'égoïsme, l'orgueil, l'intérêt de quelques-uns, dont l'effet dévastateur est centuplé par une griserie idéologique, comparable aux pires fanatismes religieux des temps anciens. Quand le mensonge de cet idéalisme se découvre aux yeux de Marc de Larréguy — (ainsi, devant le charnier de « *La Maison forestière* ») — son âme sincère est soulevée de dégoût; avec un dédain exaspéré, le jeune poète rejette le titre dérisoire de « poète »...

« ...*Moi qui ne suis pas poète...* »

Aux grands mots imposteurs il oppose, par réaction, l'atroce réalité. Et, dans le désespoir de cette révélation, tout lui semble mensonge, de la beauté du monde, tout, les bois, le ciel même. « *Tout ce monde apparent n'est qu'un guet-apens...* » La jeunesse des tranchées, vivante ensevelie dans les sépulcres de l'Argonne, a le sentiment affreux que tout est ligué contre elle, — ennemis et amis, les hommes et la nature. Aussi, comme ils voudraient au moins, avant de mourir, crier leur mépris aux embaumeurs officiels, aux journalistes héroïques, qui non contents de les convaincre à mourir « jusqu'au bout », leur prêtent une joie épique et, après les avoir torturés vivants, les poursuivent jusque dans leurs tombeaux : « *Debout les Morts!* »

« *Laissez-les donc dormir en paix!*
Après avoir porté le faix
De tant de maux et de forfaits,
Après s'être damnés pour vos haines civiles!... »

Je ne sais si, comme le dit dans sa préface Marc de Lar-

réguy, ce livre reflète « *l'exacte psychologie du soldat durant cette guerre.* » La foule humaine a des millions de têtes. La joie et la souffrance ne sont pas les mêmes pour tous. Et toujours les meilleurs sont les plus malheureux. Car ils souffrent pour les autres, autant que pour eux-mêmes; et ils souffrent dans leur âme, bien plus que dans leur corps. Marc de Larréguy de Civrieux, disait un de ses officiers, « *a les plus grandes qualités; mais il a un grave défaut: il pense!...* » En dépit du mot fameux de Pascal, ce défaut n'est pas commun aux hommes. Ces roseaux plient; mais ils pensent rarement. Ils achètent à un sou la pensée fabriquée, que leur vendent, avec l'alcool, les gouvernements. Malheur à ceux qui pensent! Ils ont été, dans cette guerre, des crucifiés. Chacun d'eux fut un Christ.

C'est ainsi que je vois le pauvre petit Marc de Larréguy de Civrieux... « *Agnus Dei qui tollis peccata mundi...* »

***

Je voudrais ajouter quelques mots de consolation pour le malheureux père. Avec une poignante humilité, il s'accuse de n'avoir rien fait pour empêcher la mort de son fils, et même de l'y avoir poussé (1). Ah! ce n'est pas

---

(1) Qu'il me soit permis d'associer ici au nom de M. L.-M. Larréguy de Civrieux ceux de M. B. Lombart, avocat à Dijon, et de mon très cher ami Gustave Dupin, l'auteur de la pathétique *Guerre Infernale*, un des plus terribles réquisitoires contre la guerre et contre la société. Tous trois perdirent pendant la guerre des fils bien-aimés. Tous trois furent illuminés par la douleur de cette mort. Et tous trois réunis ont publié une « *Amende honorable à nos fils tués* ». — Celui qui écrit ces lignes ne connaissait pas cette émouvante confession, quand il prêtait à son *Clerambault* un acte de contrition semblable : « O morts, pardonnez-nous ! » (*Clerambault*, pp. 153-157).

lui, le coupable ! Qu'il se souvienne de la tendresse passionnée avec laquelle son fils lui cache ses souffrances, jusqu'à la fin ! — Le coupable, c'est tout l'ensemble d'une société décrépite, c'est une religion vieillie, qui fut grande en son temps, qui est moribonde et mortelle aujourd'hui, la religion de la tribu, de la caste, de la nation, qui doit tomber, qui tombe devant la nouvelle foi, la foi en l'humanité. Nous tous, nous avons cru dans le Dieu de nos pères, dans le vieux Dieu jaloux ; et même les plus libres, par piété de souvenir, ont, jusqu'en 1914, répugné à s'en dégager. C'est cette honteuse guerre qui a ouvert les yeux à des millions d'entre nous. Ces dieux de la mort et du passé se sont montrés dans leur sanglante nudité. Et, sur le massacre des Innocents, nous avons vu planer, comme les bergers de Noël, l'étoile annonciatrice de la religion nouvelle. Dans les nuits de l'Argonne, j'en suis sûr, sa lumière a caressé les yeux douloureux de Marc de Larréguy.

Que son père et ses amis ne restent pas sous l'impression de néant cruel, qui doit leur rendre déchirante la lecture de quelques-unes de ces poésies ! Elles ne sont qu'une station sur son chemin de croix. Marc de Larréguy n'y fût point demeuré. De même que, s'il eût vécu, il eût corrigé, resserré l'expression insuffisante ou défectueuse de ces poèmes, de même son instinct d'harmonie intérieure en eût corrigé la négation violente par l'espoir ou le vouloir d'un avenir plus humain. A l'horreur de la mort, il eût opposé cette religion de la vie, qui lui a inspiré la plus pure, la plus touchante de ses poésies : « *A celle qui oubliera.* » Ici, le jeune mort — (car sa voix semble déjà venir du monde élyséen) — dans son abnégation, prie ceux qui lui sont le plus chers de ne point garder sa mémoire :

« *...Oublie! Et que ton cœur n'ait nul remords!*
Aime vivre!...

Se souvenir d'un mort est un grave péché.
...Aime la joie!
Adieu! Fuis loin d'ici, par les vagues du temps...
...Là-bas, l'amour t'attend... »

Cette sainte image de bonté et d'amour qui s'oublie, pour ne songer qu'au bonheur de ses aimés, restera dans notre souvenir liée au nom de Marc de Larréguy de Civrieux. Que cette jeune victime soit pour nous le symbole de la fleur du monde fauchée, — de la jeunesse de l'univers, immolée par une humanité délirante à ses fétiches barbares !

Paris, Noël 1919.

XVIII

Une tragédie de la pensée d'Occident.

« Histoire de Douze heures », par F. J. BONJEAN (1)

Une œuvre d'un caractère exceptionnel, une œuvre née de la guerre, nourrie de sa douleur, brûlée de ses passions, portée d'un bout à l'autre par son rythme forcené... Et cette œuvre ne présente aucun tableau de guerre, point de combats, point de sang, point de gloire, point de souffrance physique, presque aucun événement. Cependant, j'ose dire qu'en aucun des grands livres inspirés par la guerre (je n'excepte même pas les chefs-d'œuvre de Barbusse et de Latzko), ne se répercute avec de plus profonds échos le cataclysme de l'âme européenne.

Tout se passe dans l'âme. Comme dit un des personnages, « *la conscience est ici le véritable champ de bataille* ». Le drame qui s'y joue est la tragédie de la pensée d'Occident.

Le cadre : un fond de baraque, dans un camp de prisonniers français, perdu au milieu d'une lande d'Allemagne. Une dizaine de Français entassés en une étroite « carrée ».

---

(1) Edit. F. Rieder, Paris. — Les pages ci-dessus forment l'avant-propos.

Un petit monde fermé, muré matériellement, muré moralement, depuis des années, pour des années, retranché du reste des vivants, non seulement par les murs qui les enferment, par les espaces qui les séparent du pays natal, mais par leur propre pensée qui rejette désormais la pensée, les croyances, les illusions, de tous ceux qu'ils ont laissés là-bas, dans la patrie.

En cette geôle, en douze heures, se déroule tout le livre — un horizon d'esprit illimité.

Certes, ils sont tous Français, ultra-Français de cœur, d'orgueil, de dédain ou de pitié pour leurs ennemis. Mais les plus libres des Français, car leur captivité même qui les mura les délivre de toute contrainte de parole ou de pensée, — « sûrs qu'ils sont de ne pas porter atteinte à la force de résistance » des combattants.

Les entretiens qui s'engagent ont cinq ou six protagonistes, vigoureusement dessinés : le peintre Mirieux, le philosophe Gronzal, l'ingénieur Kolb, Daignères « le Tigre », le soldat de métier, de Bleumont le sportif, et Sévrier en qui l'auteur a mis le plus cher de lui-même. Mais si robuste que soit l'art de leur portraitiste, ces hommes, qui s'opposent en se complétant, sont surtout des points de vue différents de la pensée, — des cîmes d'où le regard plonge sur des aspects divers des grands problèmes de la guerre, — des éclairs jetés sur l'énigme tragique de la vie et de l'univers.

Ces compagnons de misère, dont les idées et les caractères s'entrechoquent rudement, ont ceci de commun, que tous ils ont le dégoût de tous les vieux mensonges, « des vieux mirages familiers », de ces dogmes, de ces fois, qui se combattent à l'arrière, et qui, tous, ont fait faillite, qui, tous, ont démontré, à l'heure de l'épreuve, leur criminelle duperie, leur niaiserie meurtrière, — tous, aussi bien ceux de la Force que ceux de la Faiblesse, — et le natio-

nalisme, et l'humanitarisme. Et si ces hommes sont durs pour le crime, ils ne pardonnent rien moins que l'hypocrisie.

Mais ce ne sont pas seulement leurs antipathies communes qui les relient. Tous, le peintre et le philosophe, l'homme de la guerre du Droit et l'homme de la guerre de la Force, l'optimiste, le pessimiste, ils vont tous jusqu'au bout de leur pensée — jusqu'au gouffre — avec une jubilation héroïque. Héroïsme réaliste et passionné, capable de concilier les ironies et « les férocités de l'esprit critique » avec « le goût ardent et fauve de la mêlée », savourant le doute et la douleur, étreignant avec un âpre enthousiasme la tragédie de l'univers. Ces Français, qui cachent des cœurs affectueux et douloureux, ont su se hausser à la taille de la réalité catastrophique, sans illusion et sans plainte inutile. Sévrier les dépasse tous par le vol vertigineux de sa pensée. Tragique et tendre, ironique et brûlant, il y a en lui du Mercutio, dont l'esprit cingle, rêve et rit dans la mêlée. Il est l'incarnation de ce libre esprit français qui aime à cheminer au bord de l'abîme, sûr de n'y jamais choir, puis, à force de s'y pencher... qui s'envole au-dessus, dans le rêve et l'ivresse lucides.

Le rêve, il enveloppe toute l'œuvre. Dès les premières mesures qui préludent aux dialogues, on se sent transporté dans une atmosphère hallucinée. Et le songe, qui couve durant cette « *Histoire de Douze Heures* », prend, à la douzième heure, un essor délirant dans la scène admirable du cabaret, où se joue l'ironie métaphysique de Sévrier.

— « *Ne trouvez-vous pas*, dit Mirieux, *qu'on a la sensation de vivre en pleine hallucination?* »

— « *Vous figurez-vous*, répond Sévrier, *avoir jamais vécu ailleurs*? »...

Et le mot final de ce rêve tragique, de « *l'Univers-énigme* », c'est : « *Beauté* ».

« La Beauté par la Douleur ».

***

Je ne dirai pas ici tout ce que je lis dans ce redoutable témoignage historique de l'âme française depuis la guerre, ni ce qu'il me fait entrevoir des destins à venir. Ceci est un autre drame, sur lequel je veux garder le silence, Mais, quel que soit le présage, l'œuvre qui le porte est grande. La plus intense de pensée qu'il m'ait été donné de lire sur la guerre.

« La guerre pour la Liberté », qui a ajouté aux vieilles servitudes tant d'asservissements nouveaux, a, du moins en ceci, tenu ce qu'elle avait promis : qu'elle a (bien malgré elle) fait durement acheter à quelques fortes âmes la libération totale. Elle a forgé des hommes au regard intrépide, sur qui ne pèse plus aucun des mensonges du passé.

Août 1921.

XIX

L'esprit contre la Guerre (1).

Pendant cinq ans, on a menti au monde. On a, dans tous les pays, décrété « l'union sacrée », l'unanimité des pensées dans la guerre et la haine. Les voix libres étaient sous le bâillon. Qui réussissait à s'évader de la servitude et élevait d'un pays neutre son cri de protestation, on l'étouffait sous l'injure; il était bafoué, diffamé, menacé.

La porte de la geôle s'entr'ouvre; le bâillon est arraché. Eh bien, la voici l'union sacrée des plus belles voix poétiques de France, des plus fermes esprits, — l'union contre la guerre, ses mensonges, ses crimes et son insanité ! Je suis heureux de présenter au public de toutes les nations ce recueil d'une élite de la jeune poésie française.

La plupart me sont des amis personnels.

D'abord, le petit groupe des réfugiés genevois, qui m'est particulièrement cher, parce que, depuis la deuxième année de la guerre, nous avons partagé les épreuves et subi en commun les outrages, dans le déchaînement des fureurs mondiales, qui venaient déferler sur la Suisse. Sombres jours, qu'éclairaient l'ardeur de notre libre cons-

---

(1) Introduction au volume : *Les poètes contre la guerre, — Anthologie de la poésie française*, 1914-1919, édition du Sablier, Genève, 1920.

cience, et, parfois l'ironie française, qui, grâce à Dieu, n'a jamais perdu le don du rire, au spectacle de la bêtise. N'est-ce pas, mes compagnons?...

Parmi tant de souvenirs, je revois, en ce moment, Sierre, la colline dans la neige et la bise glacée, la soirée de fin décembre, où Jouve nous lisait, pour la première fois, sa sauvage *Danse des morts*.

Jouve, au cœur déchiré par l'injustice et la souffrance du monde, pathétique, sarcastique, violent et passionné jusque dans l'expression de la paix infinie à laquelle il aspire, du fond de l'infini tourment...

Arcos, plus maître de lui, mais non moins émouvant, garde le sens profond de l'unité humaine et, dans l'atroce mêlée des nations actuelles, ne perd jamais de vue l'ensemble de l'épopée cosmique.

Charles Baudouin, aux cris de vengeance répond par des cris de tendresse, et oppose aux fureurs des armées qui s'affrontent le spectacle de l'Enfant dans la crèche.

Aux voix qui viennent de Suisse, par-dessus la frontière s'unissent les voix plus nombreuses, mais longtemps étouffées, de nos amis de France, qui ne pouvaient nous rejoindre, sinon par la pensée qui brise toutes les barrières.

Le premier, *Marcel Martinet*, dont *Les Temps maudits*, — le grand poème révolutionnaire de douleur et de révolte, aux accents dramatiques, qui soulèveraient des peuples, — fut publié à Genève, dès 1916.

Vildrac, chez qui les mouvements les plus violents de l'âme s'enveloppent de recueillement, — où le désespoir même est harmonieux et chante.

> « *la danse du flocon,*
> *qui tournoie et tombe,*
> *remonte, rêve et s'abîme,*
> *au désert de neige...* »

Le lucide *Duhamel*, qui ne permet pas aux folies du monde de troubler la clarté de son intelligence, ni le calme accomplissement de son idéal goethéen.

La puissante voix de *Jules Romains*, porte-étendard de notre Europe, clame avec une âpre joie l'annonce de « l'orage qui déracine le monde »...

Georges Chennevière, sous le feu, dans la boue des tranchées, défend son trésor intérieur et dénonce au monde la bassesse du monde, « l'énormité du crime » de l'univers, « qui se lave les mains », en « mangeant à pleine bouche de la gloire » des morts...

Luc Durtain contemple les ruines, avec un sourire de blessé, et fait le *mea culpa* de l'humanité.

Edouard Dujardin, jugeant les hommes dignes seulement de sa méprisante pitié, montre le poing à Dieu.

Georges Pioch évoque le rêve généreux d'une révolution sans violence.

Le stoïque *Pottecher*, à qui la guerre a pris plus que la vie, cache sa profonde blessure; et je pense, en le lisant, au plus beau de ses poèmes, son admirable fils, tombé dans la bataille, martyr de l'humanité.

Claude Roger Marx pleure ses amis morts, et il entend leur voix qui le console.

Georges Périn soupire après le paradis perdu des temps où l'âme était libre.

Le cœur de *Renaitour*, le jeune aviateur, est partagé entre l'enivrement du risque et la peine de la tâche homicide.

Louis de Gonzague-Frick porte dans les combats, comme un *palladium*, son culte douloureux et serein de la beauté.

Billiet rappelle aux hommes, « parqués dans les frontières » la synthèse féconde de la vie universelle.

Banville d'Hostel invective contre « l'homme de guerre», et *Loïs Cendré* flétrit les écrivains qui ont trahi leur mission d'humanité.

Dans ce chœur de poètes, deux tendres voix de femmes : *Henriette Sauret*, et *Cécile Périn*.

Et, marchant à la tête de la petite cohorte, — petite par le nombre, mais grande par le cœur, — les ombres de trois jeunes morts : *Marc de Larréguy de Civrieux*, qui fut tué à Verdun, l'amoureux de Lamartine, et dont le vœu suprême fut d'être enseveli auprès du poète des *Harmonies*; *Bannerot*, dont les poèmes fauchés en fleur, exhalent un parfum d'ancienne France classique et rustique; et le plus ardent de tous et le plus révolté, petit prince Hamlet et Saint-Just tout ensemble, notre *Jean de Saint-Prix*, l'adolescent frêle et brûlant, qui n'a fait que passer parmi nous, en laissant dans nos cœurs un sillage de flamme...

***

Frères du monde, voilà ce que pensait, voilà ce que souffrait l'élite des lettres françaises, en ces années de servitude, où quelques rhéteurs du Parlement et de l'Académie osaient parler au nom de la France et lui prêter leur esprit de mesquine gloriole et leur inhumanité !

Pendant cinq ans, j'ai tâché de faire connaître aux Français les âmes généreuses qui, chez leurs ennemis allemands, s'élevaient contre la guerre. A présent, je me tourne vers les Allemands, et je leur demande d'entendre ceux qui, dans notre peuple, ont enduré les mêmes souffrances et duré par les mêmes espérances. Comme dans les Cènes de ces vieux peintres de la Renaissance, où les apôtres sont assis à la même table, mais chacun rêve à part et ne voit pas les autres; ainsi pendant cinq ans, France et Allemagne ont mangé, côte à côte, le même pain de douleur fraternelle, et elles ne l'ont pas su. Qu'elles le sachent aujourd'hui ! Il n'est pas de frontières pour la douleur. Il n'en est pas non plus pour l'Amour. Plusieurs

de nos poètes ont chanté l'unité humaine. Aucun plus fortement qu'Arcos. Comme il le dit, en termes saisissants :

« *Les morts sont tous d'un seul côté...*
« *Et le seul drame est la Passion de l'Univers.* »

Ailleurs, il représente :

« *L'univers accablé (qui) s'incline,*
« *Comme la tête sur la croix...* »

Amis, souvenons-nous que, dans la belle légende qui soutint l'humanité pendant vingt siècles, l'homme sur la croix ressuscita.

Qu'il ressuscite donc aujourd'hui, dans son corps martyrisé, l'Humanité !... Frères de tous les pays, et vous surtout, poètes, qui êtes, qui devez être la lumière de vos peuples, unissez leurs mains ! Nous ne sommes tous qu'une patrie.

Paris, janvier 1920.

---

(1) Les poèmes principaux cités dans l'introduction au volume : *Les Poètes contre la guerre*, sont les suivants :

René Arcos : *Le Sang des Autres*, poèmes 1914-1917, éditions du Sablier, Genève. — Georges Bannerot : *Les Statues mutilées*, éditions de la ghilde « Les Forgerons », Paris. — Charles Baudouin : *L'Arche Flottante ; Baptismales*, éditions du Carmel, Genève. — Georges Duhamel : *Elégies*, Mercure de France. — Luc Durtain : *Le Retour des Hommes*, éditions de la Nouvelle Revue Française. — Louis de Gonzague-Frick : *Girandes*, éditions du Carnet critique. — P.-J. Jouve : *Danse des Morts*, éditions d'Action sociale, La Chaux-de-Fonds ; *Vous êtes des hommes*, 1915, Nouvelle Revue Française ; *Poème contre le grand crime*, éditions Demain, Genève ; *Heures ; Livre de la Nuit*, éditions du Sablier, Genève. — Marc de Larréguy de Civrieux : *La Muse de sang*, Soc. mutuelle d'édition, Paris. — Marcel Martinet : *Les Temps maudits*, éditions Demain, Genève, 1916 ; 2e édition, Ollendorff, Paris. — Cécile Périn : *Les Captives*, Sansot, Paris. — Maurice Pottecher : *Les Chants de la Tourmente*, Ollendorff, Paris. — J.-M. Renaitour : *La Mort du Feu*, Jouve, Paris. — Jules Romains : *Europe*, éditions de la Nouvelle Revue Française. — Henriette Sauret : *L'Amour à la Géhenne*, Soc. nouv. d'édition, Paris. — Charles Vildrac : *Chants du Désespéré*, éditions de la Nouvelle Revue Française.

XX

L'HOMME DE DOULEUR

Menschen im Krieg (1)

par Andreas LATZKO

L'art est ensanglanté. Sang français, sang allemand, c'est toujours l'Homme de douleur. Hier, nous entendions la grande et morne plainte qui s'exhale du *Feu* de Barbusse. Aujourd'hui, ce sont les accents plus déchirants encore de *Menschen im Krieg (Hommes dans la guerre)*. Bien qu'ils viennent de l'autre camp, je gage que la plupart de nos lecteurs belliqueux de France et de Navarre détaleront, en se bouchant les oreilles. Un tel livre risquerait de troubler leur insensibilité.

Le Feu est plus supportable pour ces guerriers en chambre. Il y règne un parti pris d'impersonnalité appa-

---

(1) *Menschen im Krieg*, 1917, édit. Rascher à Zurich (publié dans la collection « Europäische Bücher »).

Une traduction française, par H. Mayor, a, depuis, été publiée en Suisse. Une seconde traduction, par Mme Magdeleine Marx, a paru à Paris (Flammarion).

rente. Malgré le nombre et la précision des figures, aucune ne domine; aucun héros de roman : on se sent donc moins lié aux peines, partout diffuses; et celles-ci, comme leurs causes, ont un caractère élémentaire. L'énormité du Destin qui écrase diminue l'amertume de ceux qui sont écrasés. Cette fresque de la guerre semble la vision d'un Déluge universel. La multitude humaine maudit le fléau, mais l'accepte. Dans le livre de Barbusse gronde une menace pour l'avenir : aucune pour le présent. Le règlement de comptes est remis au lendemain de la paix.

Dans *Menschen im Krieg*, les assises sont ouvertes, l'humanité est à la barre et dépose contre les bourreaux. L'humanité? Non pas. Quelques hommes, quelques victimes de choix, dont la souffrance nous parle plus directement que celle d'une foule, car elle est individuelle; nous suivons ses ravages dans le corps et le cœur déchirés, nous l'épousons; elle est nôtre. Et le témoin qui parle ne s'efforce pas à l'objectivité. C'est le plaignant passionné qui, pantelant des tortures auxquelles il vient d'échapper, nous crie : « Vengeance ! » Celui qui écrivit ce livre sort à peine de l'enfer; il halète; ses visions le poursuivent, il porte incrustée en lui la griffe de la douleur. Andreas Latzko (1) restera, dans l'avenir, au premier rang des témoins, qui ont laissé le récit véridique de la Passion de l'Homme, en l'an de disgrâce 1914.

***

L'œuvre se présente sous la forme de six nouvelles détachées, que relie seulement un sentiment commun

(1) Andreas Latzko était, pendant la guerre, officier hongrois. Il fut blessé dans les combats de 1915-1916, au front italien.

de souffrance et de révolte. Ces six épisodes de guerre sont disposés selon un ordre de succession tout extérieur. Le premier est un « *Départ* ». Le dernier, un « *Retour* ». Dans l'intervalle se classent un « *Baptême du Feu* », une vision de blessés, une « *Mort de Héros* ». Au centre, culmine le maître de la fête, l'auteur responsable et adulé, le généralissime vainqueur. Dans les trois dernières nouvelles, la douleur physique étale son visage hideux de Méduse mutilée. Les deux premières sont consacrées à la douleur morale. L'homme qui est au milieu — *Le Vainqueur* — ne voit ni l'une ni l'autre : sa gloire s'assied dessus; il trouve la vie bonne et la guerre meilleure. Du commencement à la fin du livre, la révolte gronde. Elle éclate, à la dernière page, par un meurtre : un soldat qui revient du front tue un profiteur de la guerre.

Je donne l'analyse des six nouvelles.

Le Départ (Der Abmarsch) a pour scène le jardin d'hôpital d'une paisible petite ville de province autrichienne, à 50 kilomètres du front. Un soir de fin d'automne. La retraite vient de sonner. Tout est calme. Au loin, grondent les canons, dogues monstrueux enchaînés au fond de la terre. De jeunes officiers blessés jouissent de la quiétude de la soirée. Trois d'entre eux causent gaiement avec deux dames. Le quatrième, lieutenant du landsturm, dans le civil compositeur de musique, reste prostré, à l'écart. Il a eu un grave ébranlement nerveux et rien ne peut le tirer de son accablement, même pas l'arrivée de sa jeune et jolie femme; quand elle lui parle, il se hérisse; et il s'écarte quand elle veut le toucher. La pauvre petite souffre et ne comprend pas son hostilité. L'autre femme fait tous les frais de la conversation. C'est une *Frau Major*, qui passe ses journées à l'hôpital et qui y a contracté «un étrange sang-froid babillard». Elle est blasée d'horreur; son éternelle curiosité a quelque chose d'un peu cruel et

parfois d'hystérique. Les hommes discutent entre eux : « qu'est-ce qui est le plus beau, à la guerre? » Pour l'un, c'est de se retrouver, comme ce soir, dans la compagnie des femmes.

— *...Rester cinq mois à ne voir que des hommes, et puis entendre une chère voix de femme!... Voilà le plus beau! Ça vaut déjà la peine d'aller en guerre...*

Un autre réplique que le plus beau, c'est de prendre un bain, d'avoir un pansement frais, un lit blanc, et de savoir qu'on pourra se reposer quelques semaines. Le troisième dit :

— *Le plus beau, c'est le silence. Quand on a été là-haut, dans les montagnes, où chaque coup est répercuté cinq fois, et qu'ensuite tout se tait, aucun hurlement, aucun tonnerre, rien qu'un splendide silence, qu'on peut écouter comme un morceau de musique... Les premières nuits, j'ai veillé, assis sur mon lit, les oreilles tendues pour happer ce silence, comme une mélodie lointaine... Je crois même que j'ai pleuré, si beau c'était d'entendre qu'on n'entend plus rien!...*

Les trois jeunes hommes plaisantent, et ils rient de bonheur. Chacun est enivré de la paix de cette ville endormie et du jardin d'automne. Chacun ne veut rien en perdre, ni penser à ce qui suivra, « les yeux fermés, comme un enfant qui doit aller ensuite dans le noir. »

Mais voici que la *Frau Major* demande, (et son souffle se fait précipité) :

— *Et maintenant, qu'est-ce qui est le plus affreux, à la guerre?*

Les jeunes gens font la grimace. « *Cette question ne rentrait pas dans leur programme...* » A ce moment, une voix suraiguë crie, dans l'ombre :

— *Affreux? Il n'y a d'affreux que le départ... On s'en va... Et qu'on soit abandonné, c'est affreux!*

Silence glacial. La *Frau Major* décampe, par peur d'entendre la suite; sous le prétexte qu'il faut rentrer en ville et que c'est l'heure du dernier tramway, elle entraîne la femme angoissée, que le mot de son mari pénètre comme un obscur reproche. Les officiers restent seuls; l'un d'eux, pour changer le cours des idées du malade, lui fait compliment de sa femme, en termes familiers. L'autre se dresse :

— *Une rude femme? oui, oui, une crâne femme! Elle n'a pas versé une larme, quand elle m'a mis en wagon. Toutes étaient ainsi. Aussi la femme du pauvre Dill. Très crâne! Elle lui a jeté des roses dans le train, et elle était sa femme depuis deux mois... Des roses, hé hé! Et au revoir!... Tant elles étaient patriotes, toutes!...*

Et il raconte ce qui est arrivé au pauvre Dill. Dill montrait à ses camarades la nouvelle photographie qu'il avait reçue de sa femme, quand une explosion lui envoya à la tête une botte avec la jambe coupée d'un soldat du train. Il reçut l'éperon dans le crâne; il fallut se mettre à quatre pour l'arracher. Jusqu'à ce qu'un morceau du cerveau vînt avec. « Comme un polype gris »... Un des officiers, que ce récit horrifie, court chercher le médecin. Celui-ci veut faire rentrer le malade :

— Allons, Herr Leutnant, il faut aller au lit, maintenant.

— *Il faut aller, naturellement,* répond l'autre, avec un profond soupir. *Il nous faut tous aller. Qui ne va pas est un lâche; et d'un lâche elles ne veulent pas. Voilà la chose! Comprends-tu? Maintenant, les héros sont à la mode. Madame Dill a voulu avoir un héros à son nouveau chapeau, hé hé! C'est pourquoi le pauvre Dill a dû perdre son cerveau. Moi aussi... Toi aussi. Tu dois aller mourir... Et les femmes regardent, crânement, parce que c'est la mode...*

Il interroge des yeux ceux qui l'entourent :

— *N'est-ce pas triste?* demande-t-il doucement.

Puis, soudain, il crie, avec fureur :

— *N'est-ce pas une fourberie? hé?... une fourberie? Etais-je un assassin? Un égorgeur?... J'étais un musicien. Je lui plaisais ainsi. Nous étions heureux, nous nous aimions... Et une fois, parce que la mode a changé, elles veulent avoir des meurtriers! comprends-tu cela?*

Sa voix retombe, gémit :

— *La mienne aussi fut crâne. Pas de larmes! J'attendais, j'attendais toujours quand elle commencerait à crier, quand elle me supplierait enfin de descendre, de ne pas partir, d'être lâche, pour elle!... Mais elles n'ont pas eu le courage; aucune n'a eu le courage; elles veulent seulement être crânes. La mienne aussi! La mienne aussi!... Elle a fait des signes avec son mouchoir, comme les autres.*

Il agite les bras, comme s'il prenait le ciel à témoin :

— *Le plus affreux, tu veux le savoir? Le plus affreux a été la désillusion, le départ. Pas la guerre. La guerre est comme elle doit être. Est-ce que cela t'a surpris qu'elle soit cruelle? Seul, le départ a été une surprise. Que les femmes soient cruelles, voilà la surprise! Qu'elles puissent sourire et jeter des roses; qu'elles livrent leurs maris, leurs enfants, leurs petits, qu'elles ont mille fois mis au lit, bordés, caressés, qu'elles ont fabriqués d'elles-mêmes... Voilà la surprise! Qu'elles nous aient livrés, qu'elles nous aient envoyés, envoyés à la mort! Parce que chacune aurait été gênée de n'avoir pas son héros. Oh! ç'a été la grande désillusion, mon cher... Crois-tu que nous y serions allés, si elles ne nous avaient pas envoyés? Le crois-tu?... Aucun général n'aurait rien pu, si les femmes ne nous avaient pas fait empiler dans le train, si elles nous avaient crié qu'elles ne nous reverraient plus, après que nous serions devenus des meurtriers. Pas un n'y serait allé, si elles avaient juré qu'aucune ne coucherait avec un homme qui aurait*

défoncé le crâne à un homme, fusillé des hommes, éventré des hommes ! Pas un, je vous le dis !... Je ne voulais pas le croire, qu'elles pourraient le supporter ainsi ! Je pensais : elles font semblant, elles se retiennent encore ; mais quand la locomotive sifflera, elles crieront, elles nous arracheront du train, elles nous sauveront. C'était la seule fois qu'elles auraient pu nous protéger... Et elles ont voulu seulement être crânes !...

Il se rassied, brisé, et se met à pleurer. Un cercle s'est formé autour de lui. Le médecin dit avec bonhomie :

— Allons dormir, monsieur le lieutenant, les femmes sont ainsi, on n'y peut rien.

Le malade bondit, irrité :

— *Elles sont ainsi? Elles sont ainsi? Depuis quand, hé? N'as-tu jamais entendu parler des suffragettes, qui giflent les ministres, qui mettent le feu aux musées, qui se ligottent aux poteaux de réverbères, pour le droit de suffrage? Pour le droit de suffrage, entends-tu? Et pas pour leurs maris?*

Il reste un instant, privé de souffle, terrassé par un sauvage désespoir; puis, il crie, luttant contre les sanglots, comme une bête aux abois :

— *As-tu entendu parler d'une seule qui se soit jetée devant le train pour son mari? Une seule a-t-elle giflé pour nous des ministres, s'est-elle ligottée aux rails? On n'a pas eu besoin d'en repousser une seule. Pas une ne s'est émue, dans le monde entier. Elles nous ont chassés dehors. Elles nous ont fermé la bouche. Elles nous ont donné de l'éperon, comme au pauvre Dill. Elles nous ont envoyés tuer, elles nous ont envoyés mourir, pour leur vanité. Ne les défends pas ! Il faut les arracher, comme de la mauvaise herbe, jusqu'à la racine ! A quatre, il faut les arracher, comme pour Dill. A quatre, et alors il faudra qu'elles sortent. Tu es le docteur? Là ! Prends ma tête ! Je ne veux pas de femme. Arrache ! Arrache !...*

Il se frappe le crâne à coups de poing. On l'emporte, hurlant. Le jardin se vide. Tout s'éteint peu à peu, bruits et lumières, sauf la toux des canons lointains. La patrouille qui a aidé à rentrer le fou à l'hôpital repasse, avec un vieux caporal, tête baissée. Au loin, l'éclair d'une explosion et un long roulement. Le vieux s'arrête, écoute, montre le poing, crache de dégoût et gronde : « *Pfui Teufel!* »

J'ai cru bon de traduire, par larges extraits, cette nouvelle, pour donner une idée du style saccadé, frémissant, frénétique, qui tient du drame plus que du roman, où passe une sauvagerie de passion shakespearienne. Je crois utile que cette page amère, injuste — et si profonde ! — soit largement répandue, afin que ces pauvres femmes qui se guindent, par amour bien souvent, aux sentiments surhumains, puissent entendre, à travers la confession d'un fou, les secrètes pensées qu'aucun homme n'ose leur livrer, l'appel muet, presque honteux, à leur faible, simple et maternelle humanité.

***

Je passe plus rapidement sur les autres nouvelles.

La seconde, *Feuertaufe (Baptême du Feu)*, — très longue, un peu trop, mais riche de douleur, — se passe presque entière dans l'âme d'un capitaine quadragénaire, Marschner, qui conduit sa compagnie sous le feu de l'ennemi, à la tranchée la plus exposée. Il n'est pas un officier de métier. Il est ingénieur civil, après avoir été officier et s'être mis, à trente ans, sur les bancs de l'école, pour sortir du métier militaire : c'est la guerre qui l'y a réintégré. Avant-hier encore, il était à Vienne. Ses hommes sont des pères de famille, maçons, paysans, ouvriers,

sans le moindre enthousiasme patriotique. Il lit en eux et il a honte de mener à une mort certaine ces pauvres gens qui se fient à lui. A ses côtés marche le jeune lieutenant Weixler, froid, implacable, inhumain, — comme on l'est souvent à vingt ans, « *quand on n'a pas eu le temps d'apprendre le prix de la vie* ». La dureté de cet homme, qui est d'ailleurs un officier impeccable, fait souffrir Marschner jusqu'à l'exaspération. Une hostilité furieuse s'amasse sourdement entre eux. A la fin, quand elle va se faire jour, une mine éclate dans la tranchée, où les deux hommes se regardent avec animosité. Elle les ensevelit sous les décombres. Lorsque le capitaine revient à lui, il a le crâne fracassé; mais il voit à quelques pas l'impitoyable lieutenant, éventré, ses entrailles enroulées autour de lui. Ils échangent un dernier regard.

Et Marschner vit un visage presque inconnu, blême, triste, des yeux effrayés, une expression douce, molle, plaintive, autour des lèvres, avec une inoubliable résignation, tendre et douloureuse...

— Il souffre!... pensa Marschner. Ce fut comme un transport de joie en lui. Et il mourut...

Der Kamerad (Le Camarade) est le journal d'un soldat à l'hôpital, — affolé par les spectacles de la guerre, surtout par une horrible vision de blessé qui agonise, un misérable à la face emportée par un coup de harpon. L'image est à jamais gravée dans son cerveau. Elle ne le quitte ni jour ni nuit; elle s'assied, se lève, mange, dort avec lui : elle est « le Camarade ». La description est hallucinante; et la nouvelle contient les pages les plus violentes du livre contre les meneurs de la guerre et les imposteurs de la presse.

Heldentod (Mort d'un héros) représente l'agonie, à l'hôpital, du premier lieutenant Otto Kadar. Il a le crâne brisé. Tandis que les officiers du régiment, réunis, se faisaient

jouer par un gramophone la marche de Rakoczy, une bombe a fait explosion au milieu d'eux. Et le mourant ne cesse de parler de la marche de Rakoczy. Il revoit le cadavre d'un jeune officier, à la tête arrachée et portant, à la place, enfoncé dans le cou, le disque du gramophone. Dans son délire, il imagine que l'on a changé la tête à tous les soldats, à tous les officiers, à lui-même, et qu'on l'a remplacée par des plaques de gramophones. C'est pourquoi il est si facile de les mener à la boucherie ! L'agonisant se frappe furieusement, pour arracher la plaque et meurt. Sur quoi, le vieux major dit avec emphase : « Il est mort en vrai Hongrois, la marche de Rakoczy aux lèvres ! »

Heimkehr (Le Retour) raconte le retour au pays d'un blessé de la guerre. Johann Bogdan, qui était le coq du village, y revient défiguré. A l'hôpital on lui a refait le visage, avec des lambeaux de chair coupés et greffés. Quand il se voit dans le miroir, il s'épouvante. Au village, on ne le reconnaît plus. Seul, un bossu, qu'il méprise, l'humilie de sa familiarité. Le pays est transformé. On y a installé une fabrique de munitions. La promise de Bogdan, Marcsa, y travaille, et elle est devenue la maîtresse du patron. Bogdan voit rouge; il tue le patron d'un coup de couteau. Il est assommé aussitôt après. — On sent, dans cette nouvelle, monter la révolution : elle s'empare, malgré lui, du cœur de Bogdan qui était, de nature, foncièrement, stupidement conservateur. Vision menaçante du retour de toutes les armées, qui se vengent de ceux qui les ont envoyées à la mort en restant à l'arrière, pour jouir et spéculer.

J'ai réservé pour la fin la troisième nouvelle, qui tranche sur les autres par la sobriété de l'émotion : *Der Sieger (Le Vainqueur)*. Ailleurs, le tragique se montre à nu, et saignant. Ici, il se recouvre du voile de l'ironie. Il n'en est que plus redoutable. Sous le ton calme du

récit, la révolte frémit; l'âpre satire cloue les bourreaux au pilori.

« *Le Vainqueur* », c'est S. E. le Oberkommandant d'armée, le célèbre généralissime X, connu dans toute la presse sous le nom de : « Le vainqueur de *** ». Il est là, dans sa gloire, sur la grand'place de la ville qui est le siège de l'Oberkommando, et où il est le maître absolu : il peut tout faire et tout défaire. C'est l'heure de la musique. Une belle après-midi d'automne. S. E. est à sa table de café, en plein air, au milieu de brillants officiers et de dames élégantes. A soixante kilomètres du front. Par son ordre absolu, défense est faite aux médecins de laisser sortir les mutilés ou convalescents dont l'aspect déplaisant pourrait troubler la satisfaction des bien portants : on les consigne à l'hôpital, comme déprimants pour l'enthousiasme public. — La nouvelle décrit les heures charmantes que passe, ce jour-là, S.E. Il trouve la guerre une chose excellente : a-t-on jamais été plus gais ! Et quelle mine magnifique ont ces jeunes gens qui reviennent du front ! « Croyez-moi, le monde n'a jamais été aussi sain qu'aujourd'hui ». Toute la société abonde en ce sens et célèbre les effets bienfaisants de la guerre. S. E. digère son heureuse fortune, ses titres, ses décorations, récolte d'une seule année de guerre, après avoir croupi trente-neuf ans dans la paix et la médiocrité. Un vrai miracle ! Il est devenu le héros national : il a son auto, son château, son maître-cuisinier, une chère exquise, un train de maison seigneurial, — et le tout, sans qu'il lui en coûte un sou. Un seul point sombre : la pensée que ce conte de fées pourrait disparaître brusquement comme il est venu, et le laisser choir dans l'ignoble médiocrité. Si l'ennemi réussissait à forcer la ligne de tranchées?... Mais non ! Il se rassure. Tout va bien. La grande offensive ennemie, annoncée depuis trois mois, déclenchée

depuis vingt-quatre heures, se heurte à un mur de fer. « *Le réservoir humain* » est plein à déborder. Deux cent mille jeunes forts gaillards sont prêts à entrer dans la danse, jusqu'à ce qu'ils y restent, dans une boue de sang et d'os... S. E. est interrompue de son agréable rêverie par son aide-de-camp qui lui demande audience pour le correspondant d'un important journal étranger. L'interview est finement notée. Le général ne laisse pas parler le journaliste; il a ses développements prêts :

« *Il parla d'un ton tranchant et assuré, avec de courtes pauses. Avant tout, il rappela en les glorifiant ses braves soldats, célébra leur courage, leur mépris de la mort, leurs actes sublimes au delà de l'éloge. Alors, il exprima son regret de l'impossibilité où il était de rendre à chacun de ces héros ce qui lui était dû et réclama de la patrie — sur un ton plus élevé — une reconnaissance impérissable pour tant de fidélité et de renoncement à soi. Il déclara, en désignant du doigt l'épaisse forêt de ses décorations, que toutes les distinctions dont il avait été l'objet étaient un hommage rendu à ses soldats. Enfin, il glissa quelques mots d'éloges mesurés pour la valeur combative des soldats ennemis et l'habileté de leur commandement; et il termina par l'expression de son inébranlable confiance en la victoire finale* ».

Quand le discours est clos, le général fait place à l'homme du monde :

— Vous allez maintenant au front, *Herr Doctor?* demande-t-il, avec un sourire obligeant. Et il répond au « Oui » ravi du journaliste par un soupir profond et mélancolique :

— *Heureux homme! Je vous envie. Voyez-vous, c'est le côté tragique dans la vie du général d'aujourd'hui qu'il ne peut plus conduire lui-même ses troupes au feu! Toute sa vie, il s'est préparé à la guerre, il est soldat de corps et d'âme, et il ne connaît que par ouï-dire les excitations du combat...*

Naturellement, le reporter est enchanté de pouvoir montrer le tout-puissant guerrier dans le rôle sublime du renoncement.

Cette scène confortable est dérangée par l'intrusion d'un capitaine d'infanterie, au cerveau détraqué, qui s'est échappé de l'hôpital. S. E., furieuse, se contraint à la bonhomie, et fait reconduire l'importun en auto. Il tire de l'épisode quelques phrases touchantes sur l'impossibilité d'agir où serait un général s'il voyait toute la misère du combat. Et il esquive la dernière question du journaliste : « Pour quand croyez-vous que nous puissions espérer la paix? » en le renvoyant au Seigneur d'en face, celui qui est dans l'église, — le seul qui puisse répondre. — Après quoi, S. E. fond sur l'hôpital comme un ouragan, lave la tête au vieux médecin en chef et lui enjoint d'enfermer à clef tous ses malades. Sa colère, un peu soulagée, se rallume au reçu d'un message du front : un général de brigade lui décrit les effroyables pertes subies et l'impossibilité de tenir sans envoi de renforts. Son Excellence, dans les calculs de laquelle entrait parfaitement ce détail que la brigade fût exterminée, après avoir tenu le plus longtemps possible, s'indigne que ses victimes aient des conseils à lui donner; et il intime à la brigade la défense de se replier. — Sa journée terminée, le grand homme rentre en auto à son palais, remâchant encore avec fureur la sotte question du journaliste : « Pour quand S. E. espère-t-elle la paix? »

— *Espérer!... Quel manque de tact!... Espérer la paix! Qu'est-ce qu'un général a de bon à attendre de la paix? Un pékin ne peut-il comprendre qu'un général commandant d'armée n'est vraiment commandant et vraiment général que dans la guerre, et que dans la paix il n'est plus rien qu'un Herr Professor au collet galonné?...*

Le général grogne encore, quand l'auto s'arrêtant,

pour fermer la capote à cause de la pluie, S. E. entend au loin le crépitement des mitrailleuses. Alors, ses yeux s'éclairent :

— *Dieu merci! Il y a encore la guerre!...*

***

On a pu se rendre compte, par les extraits cités, de la puissance d'émotion et d'ironie. L'œuvre brûle. C'est une torche de souffrance et de révolte. Ses défauts comme ses qualités tiennent à cette frénésie. L'auteur est maître de son art, mais il ne l'est pas toujours de son cœur. Ses souvenirs sont des plaies encore ouvertes. Il est possédé par ses visions. Ses nerfs vibrent comme des cordes de violon. Ses analyses de sentiments sont presque toujours des monologues trépidants. L'âme ébranlée ne peut plus trouver le repos.

On lui reprochera la place prépondérante que prend dans son livre la douleur physique. Elle le remplit. Elle obsède les yeux et l'esprit. C'est après avoir lu *Menschen im Krieg* que l'on reconnaît combien Barbusse a été sobre d'effets matériels. Si Latzko y recourt avec insistance, ce n'est pas seulement qu'il soit poursuivi par cette hantise. Il *veut* la communiquer aux autres. Il a trop souffert de leur insensibilité.

C'est en effet la plus triste des expériences que nous devons à cette guerre. Nous savions l'humanité bien bête, bien médiocre, bien égoïste : nous la savions capable de bien des cruautés. Mais si dénué d'illusions que l'on fût, nous ne nous doutions pas de sa monstrueuse indifférence aux cris des millions de suppliciés. Nous ne nous doutions pas du sourire sur les lèvres de ces jeunes fanatiques et de ces vieux enragés qui, du

haut des arènes, assistent sans se lasser à l'égorgement des peuples, pour le plaisir, pour l'orgueil, pour les idées et les intérêts des spectateurs. Tout le reste, tous les crimes, nous pouvions les admettre; mais cette sécheresse de cœur, c'est le pire de tout, et l'on sent que Latzko en fut bouleversé. Comme un de ses personnages, qui passe pour malade parce qu'il ne peut oublier le spectacle des souffrances, il crie au public apathique :

— *Malade!... Non. Malades, ce sont les autres. Malades sont ceux qui rayonnent en lisant les nouvelles de victoires et de kilomètres conquis sur des montagnes de cadavres, — ceux qui entre eux et leur humanité ont tendu un paravent de drapeaux bariolés... Malade est celui qui peut encore penser, parler, discuter, dormir, sachant que d'autres, avec leurs entrailles dans les mains, rampent sur les mottes de terre, comme des vers coupés en tronçons, pour crever à mi-chemin de l'ambulance, tandis que là-bas au loin, une femme au corps brûlant rêve auprès d'un lit vide. Malades sont tous ceux qui peuvent ne pas entendre gémir, grincer, hurler, craquer, crever, se lamenter, maudire, agoniser, parce qu'autour d'eux bruit la vie quotidienne... Malades sont les sourds et aveugles, non moi. Malades sont les muets, dont l'âme ne chante pas la pitié, ne crie pas la colère* (1)...

Et c'est à les atteindre dans leur engourdissement, c'est à leur appliquer sur la peau le fer rouge de la douleur que vise sa volonté (2). Il s'est peint dans le capitaine Marschner de la deuxième nouvelle, qui, au milieu de son troupeau égorgé, ne souffre de rien tant que de l'indiffé-

(1) « *Der Kamerad* ».

(2) Mes entretiens, depuis, avec Latzko, ont confirmé mon jugement. J'ai vu un homme exaspéré par la pauvreté de cœur et d'imagination de ces millions d'êtres qui assistent à la guerre, en spectateurs intéressés. Il veut les faire souffrir, afin de les arracher à leur ignoble léthargie, et de réveiller leur humanité.

rence cruelle de son lieutenant, et qui, près de mourir, s'illumine d'un sourire de soulagement, quand il voit sur le dur visage se poser l'ombre de la douleur, — de la douleur fraternelle...

— Dieu soit loué ! pense-t-il. Maintenant, ils savent ce que c'est que souffrir !...

« *Durch Mitleid wissend...* », comme chante le chœur mystique de *Parsifal*...

Cette « *souffrance avec* » *(Mitleid)*, cette « douleur qui unit », déborde de l'œuvre d'Andreas Latzko.

15 novembre 1917.

(*Les Tablettes*, Genève, décembre 1917.)

XXI

Vox Clamantis...

« Jeremias », poème dramatique de STEFAN ZWEIG (1)

Après la stupeur glacée des premiers temps de la guerre, l'art mutilé reverdit. Le chant irrésistible de l'âme jaillit de sa souffrance. L'homme n'est pas seulement, comme il s'en vante, un animal qui raisonne (ou plutôt, déraisonne), il est un animal qui chante; il ne peut pas plus se passer de chant que de pain. L'épreuve actuelle le montre. Bien que le manque général de liberté en Europe nous prive sans doute des plus profondes musiques, des plus vraies confessions, nous entendons déjà par tous les pays de grandes voix. Les unes, venues des armées, nous disent la lugubre épopée : — tels, *Le Feu* de Henri Barbusse et les déchirantes nouvelles de Andreas Latzko : *Menschen im Krieg*. D'autres expriment la douleur et l'horreur de ceux qui, restés à l'arrière, assistent à la tuerie sans y prendre part, et qui, n'agissant pas, sont d'autant plus livrés aux tourments de la pensée : — ainsi, les poèmes passionnés de Marcel Martinet *(Les Temps maudits)* (2) et de P. J.

(1) Stefan Zweig : *Jeremias*, « eine dramatische Dichtung in 9 Bildern » — Insel-Verlag, Leipzig, 1917.

(2) Editions de la revue *Demain*, Genève, 1916.

Jouve : *Vous êtes des hommes* (1) ; *Poème contre le grand crime* (2) ; surtout son admirable *Danse des Morts* (3). Moins sensibles aux souffrances et plus préoccupés de comprendre, les romanciers anglais, H.-G. Wells *(Mr. Britling sees it through)*, et Douglas Goldring *(The Fortune)* (4), analysent avec loyauté les erreurs angoissantes qui les entourent et auxquelles ils n'échappent point. Enfin, d'autres esprits, se réfugiant dans le spectacle du passé, y retrouvent le même cercle de maux et d'espérance, — le « Retour éternel ». — Ils transposent leur douleur sur un mode d'autrefois, ils l'ennoblissent ainsi et la dépouillent de son aiguillon empoisonné. Du haut abri des siècles, l'âme délivrée par l'art contemple les peines comme dans un rêve ; et elle ne sait plus si elles sont présentes ou passées. Le *Jeremias* de Stefan Zweig est le plus bel exemple que je connaisse, en notre temps, de cette auguste mélancolie, qui voit par delà le drame sanglant d'aujourd'hui l'éternelle tragédie de l'Humanité.

Ce n'est pas sans combats qu'on arrive à ces régions sereines. Ami de Zweig avant la guerre et resté son ami, j'ai été le témoin des souffrances subies par ce libre esprit européen, que la guerre écartelait dans ce qu'il avait de plus cher, dans sa foi artistique et humaine : elle le dépouillait de toute raison de vivre. Les lettres que j'ai reçues pendant la première année de guerre, dévoilent avec une beauté tragique ses déchirements désespérés. Peu à peu cependant, l'immensité de la catastrophe, la communion avec la peine universelle, ont fait rentrer en lui le calme

---

(1) Editions de la *Nouvelle Revue Française*, Paris, 1915.

(2) Editions de la revue *Demain*, Genève, 1916.

(3) Editions des *Tablettes*, Genève, 1917. — Réédité par *l'Action Sociale*, La-Chaux-de-Fonds.

(4) *The Fortune, a romance of friendship*, — Éd. Maunsel, Dublin et Londres, 1917.

qui se résigne au destin, parce qu'il voit que le destin mène à Dieu, qui est l'union des âmes. Israélite de race, il a puisé dans la Bible son inspiration. Il ne lui était pas difficile d'y trouver des exemples de pareille démence des peuples, d'écroulement des empires, et d'héroïque patience. Une figure l'attira : celle du grand Précurseur outragé, le Prophète de la paix douloureuse qui fleurit sur les ruines : — Jérémie.

Il lui a consacré un poème dramatique, dont je vais donner l'analyse, avec de larges extraits. Neuf tableaux en une prose mêlée de vers libres ou réguliers, suivant que la passion s'exalte ou se maîtrise. La forme est ample et oratoire; les développements de la pensée, majestueusement balancés, gagneraient à des raccourcis, qui laissent à l'expression plus d'imprévu. Le peuple tient une place capitale dans l'action. Ses répliques s'entrecroisent, heurtées, contradictoires; à la fin, elles s'unissent en des chœurs aux strophes ordonnées, que gouverne la pensée du prophète, gardien d'Israël. Le poète a su éviter également l'archaïsme et l'anachronisme. Nous retrouvons nos préoccupations actuelles dans cette épopée de la ruine de Jérusalem, mais à la manière dont les croyants des siècles derniers découvraient quotidiennement dans leur Bible, la lumière qui éclairait leur route : *Sub specie aeternitatis.*

« Jérémie est notre prophète, me disait Stefan Zweig, il a parlé pour nous, pour notre Europe. Les autres prophètes sont venus à leur temps : Moïse a parlé et agi. Christ est mort et a agi. Jérémie a parlé en vain. Son peuple ne l'a pas compris. Son temps n'était pas mûr. Il n'a pu qu'annoncer et pleurer les ruines. Il n'a rien empêché. Ainsi, de nous ».

Mais il est des défaites plus fécondes que des victoires, et des douleurs plus lumineuses que des joies. Le poème de Zweig le montre avec grandeur. Au dénouement du

drame, Israël écrasé, quittant sa ville en ruines, pour les chemins de l'exil, va à travers les temps, plein d'une joie intérieure qu'il n'avait jamais connue, et fort de ses sacrifices, qui lui ont rendu conscience de sa mission.

***

La scène première montre « *L'éveil du prophète* ». — Une nuit de premier printemps. Tout est calme. Jérémie, réveillé en sursaut par une vision de Jérusalem en flammes, monte sur la terrasse qui domine sa maison et la ville. Il est « empoisonné » de rêves, possédé par la tourmente future, tandis que la paix l'entoure. Il ne comprend pas la force sauvage qui gronde en lui, il sait qu'elle vient de Dieu, et il attend son ordre, anxieux, halluciné. La voix de sa mère qui l'appelle lui semble celle de Dieu. Devant sa mère épouvantée, il prophétise la ruine de Jérusalem. Elle le supplie de se taire, elle s'irrite de ses paroles comme d'un sacrilège; et, pour lui fermer la bouche, elle le maudit d'avance s'il répand au dehors ses sinistres songes. Mais Jérémie ne s'appartient plus. Il suit le Maître invisible.

La scène II s'intitule « *L'Avertissement* ».

Sur la grande place de Jérusalem, devant le Temple et le palais du roi, le peuple acclame les envoyés égyptiens, qui sont venus marier au roi Zedekia une fille de Pharaon et contracter alliance contre les Chaldéens. Abimelek le général, Pashur le grand-prêtre, et Hananja, le prophète officiel, qui met ses faux oracles au service des passions populaires, surexcitent la foule. Un des plus violents à réclamer la guerre est le jeune Baruch. Jérémie s'oppose au courant furieux. Il condamne la guerre. Aussitôt, on l'accuse d'être acheté par l'or de Chal-

dée. Le faux prophète Hananja célèbre « la sainte guerre, la guerre de Dieu ».

— *Ne mêle pas le nom de Dieu à la guerre,* dit Jérémie. *Ce n'est pas Dieu qui conduit la guerre, ce sont les hommes. Sainte n'est aucune guerre, sainte n'est aucune mort, sainte seule est la vie.*

— *Tu mens, tu mens!* crie le jeune Baruch, *la vie nous est donnée uniquement pour nous sacrifier à Dieu...*

Le peuple est exalté par l'espoir de la victoire facile. Une femme crache sur le pacifiste Jérémie. Jérémie la maudit :

— *Malédiction sur l'homme qui court après le sang! Mais sept fois malédiction sur les femmes avides de la guerre, elle mangera le fruit de leur corps...*

Sa violence effraie. On le somme de se taire. Il refuse : car Jérusalem est en lui. Et Jérusalem ne veut pas mourir. « *Les murailles de Jérusalem se dressent en mon cœur, et elles ne veulent pas tomber... Sauvez la paix!* ».

La foule incertaine subit malgré elle le frisson de ses paroles, quand reparaît, brûlant de colère, le général Abimélek. Il sort du Conseil du Roi, qui s'est prononcé à la majorité contre l'alliance avec l'Egypte. Dans son indignation, il jette son épée. La jeunesse d'Israël, par la voix de Baruch, le salue comme un héros national. Le grand prêtre le bénit. Le prophète démagogue Hananja soulève le peuple et le lance contre le palais, afin d'arracher au roi la déclaration de guerre. Jérémie barre le passage à la foule hurlante. Il est renversé. Le jeune Baruch le frappe de son épée. La foule passe.

Mais Baruch atterré reste devant sa victime. Il essuie le sang qui coule de la blessure, il demande pardon. Jérémie, relevé par lui, ne songe qu'à rejoindre le peuple déchaîné, pour lui crier la parole de paix. Cette force inébranlable stupéfie Baruch ; il prenait pour un lâche celui qui méprise l'action et qui prêche la paix.

— *Penses-tu,* dit Jérémie, *que la paix ne soit pas une action et l'action de toutes les actions? Jour par jour, tu dois l'arracher de la gueule des menteurs et du cœur de la foule. Tu dois rester seul contre tous... Ceux qui veulent la paix sont dans un éternel combat.*

Baruch est subjugué :

— *Je crois en toi : car j'ai vu ton sang versé pour ta parole.*

En vain, Jérémie l'écarte; il se fait scrupule de l'associer à ses rêves d'épouvante. Baruch s'attache à ses pas; et sa foi brûlante, s'ajoutant à celle de Jérémie, la redouble.

JÉRÉMIE : « *Tu crois en moi, quand moi-même je crois à peine en mes rêves... Tu as fait jaillir mon sang, et versé ta volonté dans la mienne... Tu es le premier qui croie en moi, le premier-né de ma foi, le fils de mon angoisse...* ».

Avec des cris de joie, le peuple revient sur la place, il est heureux : il a la guerre! Dans un cortège de fête, le roi paraît, sombre, et l'épée nue. Hananja danse devant, comme David. Jérémie crie au roi : « Jette l'épée, sauve Jérusalem! La paix! La paix de Dieu! » Ses paroles sont couvertes par les clameurs. Il est rejeté du chemin. Le roi pourtant a entendu; il s'arrête, et cherche des yeux celui qui a crié; puis, il reprend sa marche et monte au temple, avec l'épée.

Scène III : « *La Rumeur* »

La guerre a commencé. La foule attend les nouvelles. Elle bavarde, elle happe au vol les paroles qui lui plaisent, ou bien elle les transforme au gré de ses désirs; et, voulant la victoire, elle l'imagine accomplie. Avec un art très souple, Zweig montre comment une rumeur vague se propage dans l'âme hallucinée de la multitude et devient instantanément plus certaine que la vérité. On se communique, de bouche en bouche, tous les détails, les chiffres de la fausse

victoire. Le prophète défaitiste, Jérémie, est bafoué. A l'oiseau de malheur on apprend que les Chaldéens sont écrasés et que leur roi Nabukadnézar est tué. Jérémie, d'abord muet de saisissement, remercie Dieu de ce qu'il a tourné en dérision ses lugubres prophéties. Puis, devant la stupide arrogance du peuple, qui s'enivre grossièrement de la victoire, sans que l'épreuve lui ait rien appris, il le flagelle de nouvelles menaces :

— *Votre rire durera peu... Dieu le déchirera comme un rideau... Déjà, le messager court, le messager du malheur, il court, il court ; ses pas se précipitent vers Jérusalem. Déjà, déjà, le voici proche, le messager de l'effroi, le messager de l'épouvante, déjà le messager est proche!...*

Et voici le messager hors d'haleine ! Avant qu'il ait parlé, Jérémie tremble d'effroi... « L'ennemi est victorieux. Les Egyptiens ont traité avec lui. Nabukadnézar marche sur Jérusalem »... La foule crie d'épouvante. Au nom du roi, un héraut appelle aux armes. Et Jérémie, le visionnaire trop véridique, autour de qui le peuple effrayé fait le vide, supplie Dieu vainement de le convaincre de mensonge.

Scène IV : « *La veille sur les remparts* »

La nuit, au clair de lune. Sur les murs de Jérusalem. L'ennemi assiège la ville. Au loin, Samarie brûle, Gilgal brûle. Deux sentinelles dialoguent : l'une, un soldat de métier, ne voit et ne veut pas voir plus loin que sa consigue; l'autre, qui semble un de nos frères d'aujourd'hui s'efforce de comprendre, et son cœur est accablé :

— *Pourquoi Dieu jette-t-il les peuples les uns contre les autres? N'y a-il pas assez d'espace sous le ciel? ... Qu'est-ce qui met la mort entre les peuples? Qu'est-ce qui sème la haine, quand il y a tant de place pour la vie et tant de pâture pour l'amour? Je ne comprends pas, je ne comprends pas...*

Dieu ne peut vouloir ce crime. Il nous a donné la vie pour vivre... La guerre ne vient pas de Dieu. D'où vient-elle?...

Il pense que s'il pouvait causer avec un Chaldéen, ils s'entendraient. Pourquoi ne causeraient-ils pas? Il a envie d'en appeler un, de lui tendre la main. L'autre soldat s'indigne :

— *Tu ne feras pas cela! Ils sont nos ennemis, nous devons les haïr.*

— *Pourquoi dois-je les haïr, si mon cœur ne sait pourquoi?*

— *Ils ont commencé la guerre, ils ont été les agresseurs.*

— *Oui, on dit cela à Jérusalem; mais peut-être dit-on de même à Babel. Si on causait ensemble, on l'éclaircirait peut-être... Qui servons-nous, avec leur mort?*

— *Nous servons le roi et notre Dieu.*

— *Mais Dieu a dit, et il est écrit : Tu ne tueras point.*

— *Il est aussi écrit : Œil pour œil, dent pour dent.*

— (Soupirant). *Il y a beaucoup de choses écrites. Qui peut tout comprendre?*

Il continue à se lamenter tout haut. L'autre lui enjoint de se taire.

— *Comment ne pas questionner, comment être sans inquiétude, à cette heure? Sais-je où je suis et combien de temps encore je veille?... Comment ne pas questionner sur ma vie, tandis que je suis en vie?... Peut-être la mort est déjà en moi, qui questionne, et ce n'est déjà plus la vie...*

— *Ça ne sert à rien, qu'à tourmenter.*

— *Dieu nous a donné un cœur, pour qu'il se tourmente.*

Jérémie et Baruch paraissent sur les remparts. Jérémie se penche et regarde. Tout ce qu'il voit maintenant, ces feux, ces tentes, cette première nuit de siège, il l'a déjà rêvé. Pas une étoile au ciel qu'il n'ait vue, à cette place, il ne peut plus nier que Dieu ne l'ait élu. Il faut

donc qu'il parle au roi, car il connaît le dénouement, et déjà il le voit, il le décrit en vers hallucinés.

Le roi Zedekia, qui, plein d'appréhension, fait sa ronde avec Abimélek, entend la voix de Jérémie, et il reconnaît celui qui voulut le retenir au seuil de la déclaration de guerre. Il l'écouterait à présent, si c'était à refaire. Jérémie lui dit qu'il n'est jamais trop tard pour demander la paix. Zedekia ne veut pas faire les premières démarches. Si on le repoussait ?

— *Heureux ceux qu'on repousse pour la justice!*

Et si on se rit de lui?

— *Mieux vaut avoir derrière soi le rire des sots que les pleurs des veuves.*

Zedekia refuse. Plutôt mourir que s'humilier! Jérémie le maudit et l'appelle assassin de son peuple. Les soldats veulent le jeter par-dessus les murs. Zedekia les en empêche. Son calme, sa mansuétude, troublent Jérémie, qui le laisse partir sans un nouvel effort pour le sauver. L'heure décisive est perdue. Jérémie s'accuse de faiblesse, il sent son impuissance, et il s'en désespère : il ne sait que crier et maudire; il ne sait pas faire le bien. Baruch le console et, à sa suggestion, décide de descendre des murs dans le camp des Chaldéens, pour parler à Nabukadnézar.

Scène V : « *L'épreuve du prophète* »

La mère de Jérémie se meurt. La malade ne sait rien de ce qui se passe au dehors. Depuis qu'elle a chassé son fils, elle souffre et l'attend. Tous deux sont fiers, et ni l'un ni l'autre ne veut faire le premier pas. Le vieux serviteur Achab a pris sur lui de faire chercher Jérémie. La malade s'éveille, appelle son fils. Il paraît; il n'ose s'approcher, à cause de la malédiction qui pèse sur lui. Sa mère lui tend les bras. Ils s'embrassent. Un tendre dialogue en vers dit leur amour,

leur douleur. La mère se réjouit de retrouver son fils et le croit convaincu de son erreur passée, du mensonge de ses visions. « Elle le savait bien, dit-elle, jamais, jamais l'ennemi n'assiègera Jérusalem ». Jérémie ne peut cacher son trouble. Elle s'en aperçoit, s'inquiète, s'agite, questionne, devine : « La guerre est dans Israël ! » L'épouvante la saisit, elle veut quitter son lit. Jérémie essaie de la calmer. Elle lui demande de jurer qu'il n'y a aucun ennemi, aucun danger. Les serviteurs, présents à la scène, soufflent à Jérémie : « Jure ! Jure ! » Jérémie ne peut pas mentir. La mère meurt dans l'effroi. Et à peine a-t-elle expiré, que Jérémie jure le mensonge. Mais il est trop tard. Et les témoins chassent avec indignation le fils sans pitié, qui a tué sa mère. Une foule hostile veut le lapider. Le grand-prêtre le fait jeter en prison, pour bâillonner ses prophéties. Jérémie acquiesce à la condamnation. Il a hâte d'être délivré de ce monde, d'être le frère des morts.

Scène VI : « *Voix de minuit* »

Dans la chambre du roi. — Zedekia, à sa fenêtre, regarde la ville au clair de lune. Il envie les autres rois qui peuvent s'entretenir avec leurs dieux, ou qui, par des devins, connaissent leur volonté : « C'est terrible d'être le serviteur d'un Dieu, qui se tait toujours, que personne n'a vu ». Il doit donner conseil ; mais lui, qui le conseillera ?

Entrent ses cinq conseillers intimes qu'il a fait appeler : Pashur, le prêtre ; Hananja, le prophète ; Imri, l'ancien ; Abimelech, le général ; Nachum, le publicain. Depuis onze mois, Jérusalem est assiégée. Aucun secours ne vient. Que faire ? Tous s'accordent pour tenir. Seul, Nachum est sombre : il n'y a plus de provisions que pour trois semaines. Zedekia demande ce qu'ils penseraient de l'ouverture de négociations avec Nabukadnézar. Ils s'y opposent, sauf Imri et Nachum. Le roi dit qu'un

envoyé de Nabukadnézar est déjà venu. On le fait appeler. C'est Baruch. Il énonce les propositions des Chaldéens : Nabukadnézar admire la résistance des Juifs et consent à leur laisser la vie, s'ils ouvrent leurs portes; il ne veut que l'humiliation de Zedekia, qui fut roi par sa grâce, et qui doit, par sa grâce, le redevenir, après avoir expié. Que Zedekia se courbe devant lui, aille au-devant du vainqueur, le joug au cou ! Zedekia s'indigne, et Abimélech le soutient. Les autres, qui se trouvent quittes à bon compte, lui montrent la grandeur du sacrifice. Zedekia, accablé, consent et abandonne la couronne à son fils. — Mais Nabukadnézar a d'autres exigences : il veut voir Celui qui est le Maître d'Israël; il veut entrer dans le Temple. Pashur et Hananja se révoltent contre cette prétention sacrilège. On vote; et par suite de l'abstention d'Abimélech, qui est fait, dit-il, pour agir et non pour délibérer, les voix se partagent également, pour et contre. Celle du roi doit trancher. Il demande qu'on le laisse seul, pour méditer. Il serait près de consentir aux conditions des Chaldéens, quand Baruch lui avoue que c'est sous l'inspiration de Jérémie qu'il est allé supplier Nabukadnézar d'accorder la paix. Zedekia sursaute de colère, à ce nom qu'il voulait étouffer. Jérémie a beau être emprisonné, sa pensée continue d'agir. L'orgueil exaspéré du roi se refuse à céder devant l'ascendant du prophète. Il renvoie Baruch aux Chaldéens, avec une réponse insultante. Mais à peine Baruch est-il parti, que Zedekia le regrette. En vain essaie-t-il de dormir. La voix de Jérémie remplit sa pensée et le silence de la nuit. Il le fait venir, il lui parle avec calme des propositions de Nabukadnézar, comme si elles n'étaient pas encore repoussées; il cherche à obtenir de lui son assentiment au parti qu'il a choisi; il voudrait ainsi apaiser sa conscience. Mais le prophète lit dans ses plus secrètes pensées.

Il gémit sur Jérusalem. Bientôt, la frénésie s'empare de lui, en décrivant la destruction; il prédit à Zedekia son châtiment : le roi aura les yeux crevés, après avoir vu tuer ses trois fils. Zedekia, furieux, puis atterré, se jette sur son lit, en pleurant et criant : «Pitié !» Jérémie ne s'interrompt pas, jusqu'à la malédiction finale. Alors, il s'éveille de son extase farouche, brisé comme sa victime. Zedekia, sans colère, sans révolte, reconnaît maintenant la puissance du prophète : il croit en ses prédictions :

— *Jérémie, je n'ai pas voulu la guerre. J'ai dû la déclarer, mais j'aimais la paix. Et je t'aimais, parce que tu la célébrais. Ce n'est pas d'un cœur léger que j'ai pris les armes... J'ai beaucoup souffert, sois-en témoin, quand le temps sera venu! Et sois auprès de moi, si ta parole s'accomplit!*

JÉRÉMIE : — « *Je serai auprès de toi, mon frère Zedekia* ».

Il s'en va. Le roi le rappelle :

— La mort est sur moi, et je te vois pour la dernière fois. Tu m'as maudit, Jérémie. Maintenant, bénis-moi, avant que nous nous séparions !

JÉRÉMIE : — « *Le Seigneur te bénisse et te protège sur tous tes chemins! Qu'Il fasse luire sur toi son visage et te donne la paix!* »

ZEDEKIA : (comme en un rêve) : — « *Et qu'Il nous donne la paix!* »

Scène VII : « *La détresse suprême* »

Le matin suivant, sur la place du Temple. La foule affamée réclame du pain, assiège le palais, menace Nachum l'accapareur. Abimélech, pour le dégager, lance ses soldats contre le peuple. Au milieu de l'émeute, une voix crie que les ennemis ont forcé une des portes. Le peuple pousse des cris d'épouvante, maudit le roi, les prêtres, les prophètes. Il se souvient de Jérémie, qui seul a prédit la vérité; il n'espère plus qu'en lui; il le

délivre de sa prison, il le porte en triomphe, en l'appelant : « Saint ! Maître ! Samuel ! Élie !... Sauve-nous ! » — Jérémie ne comprend pas, d'abord. Quand il entend accuser le roi d'avoir vendu son peuple, il dit : « Ce n'est pas vrai ! »

— *Ils nous ont sacrifiés,* dit la foule. *Nous voulons la paix.*

— *Trop tard !... Pourquoi rejetez-vous votre faute sur le roi ! Vous avez voulu la guerre.*

— *Non,* crie la foule. *Pas moi !... Pas moi !... C'est le roi... Pas moi !... Aucun de nous !*

— *Vous l'avez tous voulue, tous ! Vos cœurs sont changeants... Ceux qui crient maintenant : la paix ! je les ai entendus hurler : la guerre !... Malheur à toi, peuple ! Tu flottes à tous les vents. Vous avez forniqué avec la guerre. Maintenant, portez son fruit ! Vous avez joué avec l'épée. Maintenant, goûtez-en le tranchant !*

La foule, épeurée, réclame du prophète un miracle. Jérémie refuse : « *Courbez-vous !... Tombe Jérusalem, si Dieu le veut ! Tombe le Temple ! Que soit exterminé Israël et son nom éteint !... Courbez-vous !* »

Le peuple l'appelle traître. Jérémie est pris d'une extase nouvelle. Dans un transport d'amour et de foi qui appelle la souffrance infligée par la main aimée, il bénit l'épreuve, la mort, l'opprobre, l'ennemi. Le peuple crie : « Crucifiez-le ! » — Jérémie étend les bras en croix; affamé de martyre, il prophétise le Crucifié; il veut l'être. Il le serait, si des fuyards ne se ruaient sur la place, criant : « Les murailles sont tombées, l'ennemi est dans la ville ! » — La foule se précipite au Temple.

Scène VIII : « *Le tournant* » *(Die Umkehr)*

Dans l'ombre d'une vaste crypte, une foule est prostrée. Çà et là, des groupes se pressent autour d'un vieillard

qui lit l'Écriture. A l'écart, Jérémie. — C'est la nuit qui a suivi la prise de Jérusalem. Tout est mort et détruit; les tombeaux sont violés, le Temple profané; tous les nobles sont tués, le roi a été supplicié. Jérémie crie d'effroi, que ses prédictions se soient réalisées. On s'écarte de lui, comme d'un maudit qui porte avec lui le malheur. En vain se défend-il du mal qu'on lui attribue :

— *Je ne l'ai pas voulu! Vous ne pouvez pas m'accuser, le mot est sorti de moi, comme le feu de la pierre; ma parole n'est pas ma volonté; la Force est au-dessus de moi, Lui, Lui, le Terrible, l'Impitoyable! Je ne suis que son instrument, son souffle, le valet de sa méchanceté... Oh! qu'il m'affranchisse! Je ne veux plus porter ses paroles, je ne veux plus, je ne veux plus...*

Des sonneries de trompes, au dehors, annoncent la volonté de Nabukadnézar : la ville doit disparaître; une nuit est donnée aux survivants pour enterrer les morts, puis ils seront traînés en captivité. Le peuple refuse de partir. Seul, un blessé qui souffre veut vivre, vivre! Une jeune femme lui fait écho : elle ne veut pas aller dans le froid, dans la mort. Tout supporter, tout souffrir, mais vivre! — Des disputes s'élèvent dans la foule. Les uns disent qu'on ne peut quitter la terre où est Dieu. Les autres, que Dieu est parti. Jérémie, désespéré, crie :

— *Il n'est nulle part! Ni au ciel, ni sur la terre, ni dans les âmes des hommes!*

Ses paroles sacrilèges soulèvent l'horreur. Il continue :

— *Qui a péché contre Lui, sinon Lui-même? Il a rompu son Alliance... Il se renie Lui-même...*

Jérémie rappelle les sacrifices qu'il a faits pour Dieu : sa maison, sa mère, ses amis, il a tout laissé; il a été entièrement sien; il a servi, dans l'espoir qu'il détournerait le malheur; il a maudit, dans l'espoir que la

malédiction se tournerait en bénédiction; il a prophétisé, dans l'espoir qu'il mentait et que Jérusalem serait sauvée. Mais il a prophétisé la vérité, et c'est Dieu qui a menti. Il a servi fidèlement l'Infidèle. Maintenant, il se refuse à servir davantage. Il se sépare de Dieu, qui hait, pour se joindre à ses frères qui souffrent. « *Car je te hais, Dieu, et je n'aime qu'eux.* »

La foule le frappe, veut lui fermer la bouche, elle le croit dangereux. Il se jette à genoux, en demandant pardon de son orgueil, de ses imprécations, il ne veut plus être que le plus humble serviteur de son peuple. Mais il est repoussé par tous.

A ce moment, on heurte violemment à la porte. Trois envoyés de Nabukadnézar se prosternent devant Jérémie. Nabukadnézar, qui l'admire, veut faire de lui le chef de ses mages. Jérémie refuse, en termes hautains. Et s'animant peu à peu, avec une jubilation sauvage, il prophétise la chute de Nabukadnézar : l'heure est proche.

— *Il est réveillé, le vengeur, il vient; terribles sont ses poings... Nous sommes ses enfants, ses premiers-nés. Il nous a châtiés, mais Il aura pitié de nous. Il nous a renversés, mais Il nous relèvera...*

Les envoyés Chaldéens s'enfuient terrifiés. Le peuple acclame Jérémie. Ils boivent ses paroles enivrées. Il déroule devant leurs yeux la vision de la Jérusalem nouvelle, vers qui accourent les dispersés, de tous les points de la terre. La paix resplendit sur elle. Paix du Seigneur, paix d'Israël. Le peuple se voit déjà aux jours du retour; avec des cris de transport, il embrasse les pieds et les genoux de Jérémie. Le prophète s'éveille de son extase. Il ne sait plus ce qu'il a dit. Il se sent pénétré de l'amour de ceux qui l'entourent; il se défend contre leur enthousiasme, que surexcite encore une guérison miraculeuse. Le vrai miracle, dit-il, c'est qu'il a maudit Dieu et que Dieu l'a béni; Dieu lui a arraché son cœur dur et a

mis, à la place, un cœur compatissant pour partager toute souffrance et en saisir le sens. Qu'il a été long à le trouver, à vous trouver, mes frères ! Plus de malédictions ! « *Sombre est notre destin ; mais ayons confiance, car merveilleuse est la vie... Je veux embrasser dans mon amour ceux que j'ai attaqués dans ma colère* ». Il fait une prière d'actions de grâces, il bénit la mort et la vie. Baruch le supplie de porter le bienfait de sa parole au peuple assemblé sur la place. Jérémie s'y dispose. « *J'ai été le consolé de Dieu ; maintenant, je serai le consolateur* ». Il veut bâtir dans les cœurs la Jérusalem éternelle. — Le peuple le suit, en l'appelant « le constructeur de Dieu ».

Scène IX : « *La route éternelle* »

La grande place de Jérusalem, comme au second tableau, mais après la destruction. Clair-obscur d'une nuit de lune à demi-voilée. Dans l'ombre, on voit des chariots, des groupes prêts à partir. Des voix s'appellent et se comptent. Le peuple est sans guide. Zedekia, aveugle, maudit de tous, est laissé à l'écart. On entend venir des chants. C'est le cortège de Jérémie. Le prophète parle au peuple incrédule et hostile; il le console, il lui révèle sa mission divine : son héritage est la douleur; il est le peuple de souffrance *(Leidensvolk)*, mais le peuple de Dieu *(Gottesvolk)*. Heureux les vaincus, heureux ceux qui ont tout perdu, pour trouver Dieu ! Gloire à l'épreuve ! — Du sein du peuple exalté s'élèvent des chœurs, célébrant les épreuves anciennes : Mizraïm, Moïse... Ils se divisent en groupes de voix, graves, claires, jubilantes. L'épopée d'Israël défile dans ces chants, que Jérémie dirige. Le peuple veut souffrir, partir pour l'exil, et demande au prophète de le conduire. Jérémie se prosterne devant le misérable Zedekia, repoussé par la foule. Zedekia croit qu'il le tourne en dérision.

— *Tu es devenu le roi de la souffrance, et jamais tu n'as été plus royal,* dit Jérémie... *Oint de l'épreuve, conduis-nous ! Toi qui ne vois plus que Dieu, toi qui ne vois plus la terre, guide ton peuple !*

Et s'adressant au peuple, il lui montre le guide envoyé par Dieu, le « *couronné de douleur* » *(Schmerzengekrönte).* Le peuple s'incline devant le roi abattu.

Le jour paraît. La trompette sonne. Jérémie, du haut des marches du Temple, appelle Israël au départ... Que, pour la dernière fois, il remplisse ses yeux de la patrie ! « Buvez les murs, buvez les tours, buvez Jérusalem ! » — Ils baisent la terre, dont ils prennent une poignée. S'adressant au « *peuple errant* » *(Wandervolk)*, Jérémie lui dit de se relever, de laisser les morts, et de ne plus regarder derrière lui, mais devant, les chemins du monde. Ils sont à lui. Un dialogue passionné se croise entre le prophète et son peuple : — « Reverrons-nous Jérusalem? » — Qui croit, il voit toujours Jérusalem. » — « Qui la rebâtira? » — « L'ardeur du désir, la nuit de la prison, et la souffrance qui éclaire. » — « Et sera-t-elle durable? » — « Oui; les pierres tombent, mais ce que l'âme bâtit dans la souffrance dure l'éternité ».

La trompette sonne, pour la seconde fois. Le peuple maintenant brûle de partir. Le cortège s'organise, en silence. En tête, le roi, porté dans une litière. Puis, les tribus. Elles chantent en marchant, avec la joie sérieuse du sacrifice. Ni hâte ni lenteur. Un infini qui marche. Les Chaldéens les regardent passer avec étonnement. L'étrange peuple, que nul ne comprend, dans ses abattements ni dans ses espoirs !

Chœur des Juifs : « *Nous cheminons à travers les peuples, nous cheminons à travers les temps, par les routes sans fin de la souffrance. Eternellement. Nous sommes éternellement vaincus... Mais les villes tombent, les peuples disparaissent,*

les oppresseurs s'écroulent. Nous cheminons, par les éternités, vers la patrie, vers Dieu... »

Les Chaldéens : « *Leur Dieu? Ne l'avons-nous pas vaincu?... On ne peut pas vaincre l'invisible. On peut tuer les hommes, mais non le Dieu qui vit en eux. On peut faire violence à un peuple, jamais à son esprit* ».

La trompette sonne, pour la troisième fois. Le soleil illumine le défilé du peuple de Dieu, qui commence « sa marche à travers les siècles ».

***

C'est ainsi qu'un artiste au grand cœur donne l'exemple de la liberté suprême de l'esprit. D'autres attaquent de front les crimes d'aujourd'hui; aux prises avec la Force qui les meurtrit, leur parole de révolte s'ensanglante aux obstacles et cherche à les briser. Ici, l'âme pacifiée voit passer devant elle le flot tragique du présent; et elle ne s'en irrite, ni ne s'en tourmente, car elle domine le cours entier du fleuve; elle s'assimile ses forces séculaires et le calme destin qui l'achemine à l'éternel.

Novembre 1917.

(Ecrit pour la revue : *Cœnobium*, de Lugano, dirigée par Enrico Bignami).

XXII

Le Calvaire d'un Poète Prolétaire : Alfons Petzold

Dans un article de mon volume : *Au-dessus de la mêlée*, intitulé : *Littérature de guerre*, j'avais, en avril 1915, constaté la frénésie meurtrière des poètes allemands qui, jusqu'en 1914, s'étaient montrés les apôtres de la pitié et de la paix. A la suite de Dehmel et de Gerhart Hauptmann, j'avais nommé le poète ouvrier de Vienne, Alfons Petzold. « Petzold, disais-je, voudrait être dans toutes les balles qui entrent dans le cœur de l'ennemi ».

Peu après la publication de cet article par le *Journal de Genève*, une lettre me vint d'un socialiste allemand, malade à Leysin, M. V. Silberroth :

« ...J'ai hâte, m'écrivait-il, d'entreprendre la réhabilitation d'un cher ami. Réhabilitation non pas devant le grand public, — non ! — devant Romain Rolland, dont le jugement tient à cœur au jeune poète... Au début de mars, j'ai passé avec Petzold les heures les plus tristes de notre vie, et je puis vous révéler à vous, qui cherchez des documents d'humanité, que Petzold regrette profondément son malheureux poème » (celui auquel je faisais allusion dans mon article). « Lisez, je vous prie, les brochures que je vous envoie ».

Et Silberroth m'adressait, avec quelques beaux poèmes, d'un caractère tout différent de ceux que je connaissais, un article consacré à la jeune femme de Petzold, qui venait de mourir. Petzold et Johanna avaient fait connaissance dans un sanatorium où ils étaient tous les deux atteints gravement de phtisie. Ils étaient venus au secours l'un de l'autre, et ils s'étaient donné le bonheur. Johanna avait reconnu le talent de Petzold, bien avant le public; elle l'avait soutenu, conseillé; quand il était trop malade, elle écrivait sous sa dictée. Elle avait un jugement sûr; comme d'autres amis de Petzold, elle s'était affligée de ses poésies de guerre : mais elle savait que c'était une ivresse passagère, un phénomène de suggestion collective qui se dissiperait. L'ivresse s'était effacée. Mais aussi, la vie de Johanna. Elle venait de disparaître, laissant Petzold seul, avec son deuil et ses remords. (1)

Touché de cette histoire, je demandai à Silberroth d'autres détails sur son ami. Il m'envoya un petit livre, qui raconte l'enfance et la jeunesse de Petzold : « *Aus dem Leben und der Werkstätte eines werdenden* », par Alfons Petzold (Vienne, Anzengruber, 1913).

C'est une autobiographie, qui mériterait d'être traduite dans toutes les langues, car elle dépeint, avec une sérénité émouvante, les souffrances cruelles d'une jeunesse d'artiste prolétaire. Cet admirable récit doit être connu chez nous. Je veux, par l'exemple de cet homme qui a tant souffert, — cette âme la plus humaine, qui pourtant devint la proie du délire de la guerre, chanta les combats et le meurtre, et puis, en porta le remords épouvanté — je veux montrer notre faiblesse *à tous*, et nous enseigner *à tous*, l'humilité. Qui de nous oserait jeter la pierre à cet infortuné? Sans doute, ces durs intellectuels qui condamnent sans rémis-

(1) Petzold est mort, depuis que cet article a été écrit. *(Note de 1923)*

sion, qui damneraient, s'ils pouvaient, un homme, et tous les siens, et son peuple tout entier, parce qu'il a péché. Pour moi, je le dis hautement : j'aimerais encore mieux pécher comme lui, qu'être sans pitié comme eux pour le péché des autres.

***

Il était de santé faible et de corps rachitique, rongé de douleurs à la tête et de rêves fiévreux. Il n'avait pas de camarades. Il lisait beaucoup et sans choix. Mais son père, voyageur de commerce, un bon géant, plein de mépris pour les rêveurs, gaiement libre penseur, n'appréciant que les marchands, les ouvriers, les ingénieurs, lui arrachait des mains les livres de poésie et raillait ses connaissances religieuses. La mère, douce femme, aux mains toujours actives et au regard soucieux, lui contait des légendes, lui apprenait à voir les beautés de la forêt voisine, dont le souffle entourait la maison, et des landes brûlées de la Hongrie du Sud.

Il avait douze ans, quand le père commença à ressentir les premières atteintes du mal implacable qui le détruisit en sept ans. L'enfant fut retiré de l'école et, livré à lui-même, vagabonda dans Vienne. La mère s'épuisait à trouver du travail pour nourrir la maison. En ces tristes temps, la lecture des *Brigands*, de Schiller, la nuit, dans son lit, le bouleversa ; il s'identifiait avec les héros du drame ; il dévora tout Schiller, Gœthe, Shakespeare et Kleist...

« ...Peu après ma sortie de l'école, raconte-t-il, mon père dut entrer à l'hôpital ; ma mère n'avait plus les moyens de l'entretenir. Elle s'était fait une fracture au bras ; elle était âgée ; sa force de travail et de résistance était diminuée ; la misère s'accrut. Il fallut vivre dans une chambre unique. Je dus chercher une occupation. Je débutai

comme aide-maçon, au salaire d'une couronne soixante hellers par jour. Cela ne dura pas longtemps. Quand je commençai à sentir que les forces de mon corps rachitique ne suffisaient pas au dur travail de douze heures, je fus très malheureux. Je voyais la peine que se donnait ma mère, avec son bras brisé et mal soigné, et combien elle avait besoin de l'argent que je rapportais le samedi. Je ramassai toute mon énergie d'enfant, pour tenir bon, jusqu'à ce que le corps tombât. Le maître-maçon me rapporta chez ma mère (je m'étais écroulé d'épuisement), et lui dit qu'il regrettait de devoir congédier un si brave petit gars : je serais certainement devenu un bon maçon, mais j'étais trop faible pour cet état. Après avoir gardé le lit huit jours, je cherchai un nouveau travail. Ma faiblesse et le rachitisme trop visible de mon corps me firent sentir, dès le début de mon existence de prolétaire, combien il est difficile à l'homme qui veut travailler de trouver du travail dans une grande ville, et comme ses faibles chances sont anéanties s'il est affligé d'un défaut corporel apparent !... »

Il essaya de toutes les places : fondeur, polisseur, tourneur, menuisier, chapelier, potier, boulanger...

« Partout, j'étais renvoyé à ma mère désespérée, après une semaine au plus d'essais, avec ces mots : « *Der Bub ist zu schwach* » (le gosse est trop faible).

Il tenta la carrière de commerçant. Il essuya d'innombrables rebuffades. Sa mère, pour lui permettre d'apprendre un métier, se fit journalière, laveuse. Mais malgré ses efforts désespérés, elle n'arrivait pas, malade, à gagner le plus nécessaire.

« ...Souvent, elle revenait le soir, fatiguée à mourir, d'avoir lavé, frotté dans des maisons étrangères, et elle se couchait avec la faim, pour ne pas diminuer le maigre repas, sur lequel son fils se jetait comme un loup affamé... »

Il ne pouvait plus continuer à rester sans gagner. Il dut abandonner sa place d'apprenti, qui lui plaisait, pour se faire garçon-livreur dans une fabrique de fleurs artificielles, à cinq couronnes par mois. Il y resta deux mois, et ne toucha même pas ce qu'on lui devait. Sa guigne le conduisit à une autre fabrique qui fit faillite, après deux nouveaux mois, sans l'avoir payé. Enfin, il trouva une maison plus solide, où il put respirer un peu, avec la haute paie de dix couronnes par semaine. Il continuait d'avaler au hasard les livres d'aventures et les romans qu'il empruntait aux bibliothèques populaires. Eugène Sue lui paraissait aussi grand que Gœthe.

Il fit ses premiers essais d'écrivain. Sa pensée était alors si cléricale que, dans son premier poème, il célébrait le docteur Lueger, comme un héros populaire. Juste à ce moment, son père, libre penseur, fut forcé, à l'hôpital, d'abjurer le protestantisme pour se faire catholique; il s'y résigna, malgré son dégoût, sous peine d'être mis dans la rue. La mort le délivra de ses souffrances et des bénédictions de la charité cléricale, un an après son entrée dans la maison, au-dessus de la porte de laquelle était écrit en lettres d'or : « *Aime ton prochain comme toi-même !* »

L'enfant avait seize ans; le jour de l'enterrement de son père, il était couché, avec la fièvre et un point pleurétique; il ne put l'accompagner au cimetière, où le corps fut déposé dans la fosse commune.

Dans les quatre ans qui suivirent, il fut successivement garçon-livreur dans une maison d'articles de blanc, ouvrier dans une fabrique d'instruments de métal, garçon dans une blanchisserie, employé dans une teinturerie, balayeur de neige, ouvrier chez un maître couvreur en tuiles, domestique chez un photographe, etc. Quatorze à seize heures de travail par jour, plus les heures de supplément non payées les dimanches matin, quand il était

garçon-livreur. « Mon salaire était trop pour mourir, trop peu pour vivre... »

Cependant, il avait rejeté son cléricalisme pour devenir un furieux anti clérical *(Los von Rom!)* et un braillard *deutsch national* qui ne reconnaissait pas d'autre héros que Bismarck. Cette « ère » de chauvinisme ne dura pas longtemps. Surtout grâce à son manque d'argent, qui ne lui permettait point de fréquenter les cafés où les *Vereine deutsch nationale* tenaient leurs assises. De cette période lui restent quelques cahiers de « chants héroïques » *(Heldengesänge)*, de chants bachiques *(Trinklieder)*, avec de nombreux *Hoch Germania! Schwertgesang und Klang* (Chant et bruit de l'épée).

Peu après, il apprit à connaître le socialisme. Un compagnon le mena à la réunion d'un jeune groupe de travailleurs.

« Avec étonnement, je remarquai la sobriété et le sérieux viril qui régnaient là. Quelle différence avec les soirées des *Vereine deutsch nationale!* Au lieu de commencer, comme ceux-ci, par des beuveries de bière et des beuglements de *lieder*, un élève d'école supérieure *(Hoch Schule)* fit une conférence intéressante et instructive d'une heure, qui fut écoutée avec la plus grande attention; puis, on parla avec calme et précision de la situation des apprentis et des jeunes compagnons; un membre du parti, plus âgé, donna aux jeunes gens des conseils pour la vie journalière; et, à la fin, on échangea les livres prêtés. Cela dura deux heures, sans qu'on bût de bière ou de sodas; et défense de fumer. Tout cela me plut beaucoup; après la troisième visite, je me fis inscrire comme membre du groupe, et j'y restai trois ans. »

Il commença à y réciter ses propres poésies, des œuvres de caractère social et tendancieux, inspirées par ses lectures nouvelles, de Heine, de Freiligrath et de Herwegh.

Il y usait des plus fortes couleurs pour flétrir la tyrannie, le capitalisme, le cléricalisme.

« Comme des milliers d'autres avant moi, je prenais le socialisme pour une pure question de ventre et de poings. Sa force intime et spirituelle ne me vint à la conscience que bien des années après. »

A cette époque, il perdit sa mère. Cette mort lui a inspiré la page la plus émouvante de son récit :

« Deux mois après mon dix-neuvième anniversaire de naissance, mourut ma mère... La dureté de cœur et les chinoiseries administratives d'une direction d'hôpital causèrent sa mort. Elle avait été renversée par un char d'équarrisseur, et transportée par la Société de secours dans un hôpital d'Ottakring (faubourg de Vienne). On l'en renvoya, malgré son extrême faiblesse, sous prétexte qu'elle n'était pas du pays, et qu'on ne savait pas si la commune paierait les frais. J'étais laveur de fenêtres; je devais laisser la maison, de 4 h. ½ du matin jusqu'au crépuscule; et je savais ma pauvre mère gravement malade, au logis, sans aucun soin. Tout au plus, la concierge lui préparait-elle un peu de soupe à midi.

« C'était novembre. Dans la petite chambre, que j'habitais avec ma mère, il faisait très froid; et ma mère ne pouvait s'en préserver. Ainsi, elle resta dans son lit, patiente, transie, solitaire, et accablée de douleur, jusqu'à ce que je revinsse le soir, que je fisse du feu, et que je lui préparasse quelque chose de chaud. La nuit, je couchais sur un grand coffre, car j'avais abandonné à ma mère tout le lit. Les hallucinations fièvreuses qui la tourmentaient, ainsi que la dureté de ma couche, ne me laissèrent pas dormir; le matin, j'étais brisé. Dans ma détresse, j'allai à la police et je demandai comment je devais m'y prendre pour faire entrer ma mère dans un hôpital. On haussa les épaules,

sans pouvoir me conseiller. Seul, un agent de police me dit : « Ecoutez ! voici le mieux : vous emmenez votre mère dans la rue, vous la faites tomber, on la remporte à l'hôpital, et vous avez de nouveau pour une couple de jours de tranquillité. »

« Mais je n'eus pas besoin de suivre ce conseil d'humanité. La mort fut plus pitoyable que l'administration d'hôpital, plus sage que la police.

« La nuit suivante, j'entendis, dans mon demi-sommeil, comme un claquement de fouet, je courus au lit de ma mère, et je la trouvai délivrée de ses tourments... Dans mes livres, vous verrez toujours et toujours le portrait de ma mère, cette femme dont la vie n'a été qu'une souffrance perpétuelle, et qui ne proféra pourtant jamais une plainte sur son misérable lot de femme, que lui transfigura seulement son amour infini et la fidélité des siens... »

Maintenant, l'orphelin est employé dans une grande imprimerie; il vit seul et sans joie. Ses meilleures heures sont à la maison du peuple, dans les lectures et les entretiens. Il prend conscience de la solidarité humaine, et écrit ses premières belles poésies. (Il en cite une dans son récit : *Morgen bei der Fabrik* « Le matin à la Fabrique »). — Il continue de faire tous les métiers. Le voici tailleur de marbre, puis porteur de lourdes caisses de cent kilos. Son poumon s'enflamme et l'oblige à six ou huit semaines de lit par an, — quand le médecin le permet. « Car quelquefois, j'allais à lui avec une fièvre si violente que je pouvais à peine voir, j'avais un terrible point pleurétique. Le médecin, négligemment, me comptait le pouls, et disait : « Tout va bien, et la flemme aussi. Retournez au travail ! » Si j'ai été violemment atteint de la tuberculose plus tard, je l'ai dû, pour beaucoup, à cet homme sans scrupules... »

A Kattovitz, où il travaille comme maçon. il se lie avec

des révolutionnaires russes enfuis de Lodz. A Vienne, en 1905-1906, il fait partie, comme domestique, de l'équipe d'un journal éphémère *Der Weg*, — la seule place, dit-il, « où je n'aie pas été regardé comme une machine, mais comme un homme ». Cela dura quelques mois à peine. Ensuite, il fallut recommencer la chasse aux emplois. Il se présenta à une parfumerie. Il avait de bons certificats, et le patron était bien disposé en sa faveur, mais il soumit son acceptation à l'examen d'un médecin. Celui-ci l'ausculte et lui dit, en riant, que cela va tout à fait bien. « Je fus terrassé, le lendemain, quand je reçus de la parfumerie une lettre, me disant que le médecin m'avait trouvé de la tuberculose et qu'à cause de cela on ne pouvait m'accepter. C'est dans ce désespoir de corps et d'âme que j'écrivis ma *Ballade de la Révolution* ...»

Ainsi, le douloureux récit monte d'épreuve en épreuve, jusqu'au seuil de la révolte désespérée. Il semble qu'un pas de plus y va jeter Petzold...

Soudain, il s'arrête. Que s'est-il passé dans sa vie? Quelle rencontre subite? Quelle révélation?... La maladie, semble-t-il, l'approche de la mort. Elle l'affranchit des rancœurs de la vie. Mais il n'insiste pas, il jette un voile sur ce secret du cœur. Et le récit tourne court, par ces simples paroles d'un calme inattendu :

« ...Deux ans plus tard, après m'être épuisé de toutes les façons, je tombai tout à fait malade, pour ressusciter d'âme et d'art. Dans ma longue maladie, je perdis, comme par miracle, toute amertume, un voile se déchira devant mes yeux, la bonté prit possession de moi et me fit don de la vue, de la compréhension joyeuse de l'univers. C'est dans cet état d'esprit que j'écrivis les vers suivants, par lesquels je veux clore ce petit livre... »

Et le récit se termine par une limpide poésie à ses « compagnons de route » *(Weggenossen)*, les arbres et

les fleurs, à l'heureuse nature, à la lumière. Ce chant de joie si pure, qui fleurit d'une vie de misère, n'en est pas le moins émouvant.

***

Et voilà celui qui, un an plus tard, se laissait entraîner à combattre furieusement pour cette société qui l'avait martyrisé, et à célébrer le meurtre de ses frères !...

Pauvre raison humaine !

Travaille, travailleur !
Fondeur du Creusot, devant toi
Il y a un fondeur d'Essen,
Tue-le !
Mineur de Saxe, devant toi
Il y a un mineur de Lens,
Tue-le !
Docker du Havre, devant toi
Il y a un docker de Brême,
Tue et tue, tue-le, tuez-vous !
Travaille, travailleur.
Oh ! regarde tes mains !... (1)

Petzold les a regardées, et il a eu horreur du mal qu'elles avaient fait dans une heure de délire. Car il est des paroles écrites qui commettent le meurtre aussi sûrement que des couteaux. Un mois après l'article où je condamnais ses poésies frénétiques, il me faisait remercier de mon jugement sévère.

---

(1) Marcel Martinet : *Les Temps Maudits* (« Tu vas te battre... »). — J'engage mes lecteurs à lire ce poème vengeur. *Les Châtiments* de Hugo, n'ont rien de plus puissant.

Vous tous, peuples d'Europe, regardez aussi vos mains ! Elles aussi sont sanglantes, et elles sont innocentes. Unissez-les ! Vous êtes frères, frères par le mal subi, frères par le mal commis. O bourreaux de vous-mêmes !

Romain ROLLAND.

Mai 1919.

(*La Vie Ouvrière*, 21 mai 1919.)

XXIII

Un Grand Européen: G.-F. Nicolaï [1]

I

La guerre a fait plier les genoux à l'art et à la science. L'un s'est fait son flagorneur, et l'autre sa servante. Bien peu d'esprits ont résisté. Dans l'art, quelques sombres œuvres, françaises et allemandes, ont fleuri du sol sanglant. Dans la science, l'œuvre la plus marquante qui ait émergé de ces trois criminelles années est celle d'un libre esprit allemand, G.-F. Nicolaï. Je vais en donner un aperçu.

Elle est comme le symbole de l'invincible Liberté, que toutes les tyrannies de cet âge de violence veulent en vain bâillonner : car elle a été écrite dans une prison ; mais les murailles n'ont pu être assez épaisses pour empêcher de

---

(1) Dr-med. G.-F. Nicolai, privat-dozent der Physiologie an der Universität in Berlin : *Die Biologie des Krieges, Betrachtungen eines deutschen Naturforschers* (La Biologie de la Guerre, considérations d'un naturaliste allemand). 1 vol. Art. Institut Orell-Füssli, Zurich, 1917.

Cette première édition, que n'avait pu surveiller l'auteur, était incomplète et fautive. Une seconde édition, revue par G.-F. Nicolaï, a paru, comme « *erste Original Ausgabe* », en 1919, à Zurich, — en deux volumes, avec une Introduction par Romain Rolland.

passer cette voix qui juge les oppresseurs, et qui leur survivra.

Le docteur Nicolaï, professeur de physiologie à l'Université de Berlin et médecin de la maison impériale, se trouvait, quand la guerre éclata, en plein foyer de la folie qui s'empara de l'élite de son peuple. Il n'y céda point. Il osa plus : il y tint tête. Au manifeste des 93 intellectuels, paru au commencement d'octobre 1914, il opposa, dès le milieu d'octobre, un contre-manifeste, un *Appel aux Européens*, que contresignèrent deux autres célèbres professeurs de l'Université de Berlin, le génial physicien Albert Einstein et le président du Bureau international des poids et mesures, Wilhelm Fœrster (le père du prof. Fr. W. Fœrster). N'ayant pu faire paraître cet appel, faute de réunir les adhésions espérées, Nicolaï le reprit, pour son compte personnel, en une série de cours qu'il voulut faire sur la guerre, dans le semestre d'été 1915. Il risquait ainsi, en conscience réfléchie, sa position sociale, ses honneurs, ses dignités académiques, son bien-être, ses amitiés, pour accomplir son devoir de penseur véridique. Il fut arrêté, emprisonné à la forteresse de Graudenz; et c'est là qu'il rédigea, sans aides, presque sans livres, *La Biologie de la Guerre*, dont le manuscrit réussit à passer en Suisse, où l'éditeur Orell-Füssli, de Zurich, en publia la première édition allemande. Les circonstances où cet ouvrage a pris naissance ont un caractère mystérieux et héroïque, qui rappelle les temps où l'Inquisition de l'Eglise romaine opprimait la pensée de Galilée. L'Inquisition des Etats d'Europe et d'Amérique n'est pas moins écrasante, aujourd'hui; mais plus ferme que Galilée, Nicolaï n'a rien rétracté. Le mois dernier (1), les journaux de Suisse allemande annonçaient sa condamnation nouvelle par le tribu-

(1) Septembre 1917.

nal militaire de Dantzig à cinq mois de prison. Ridicule faiblesse de la force, dont les arrêts injustes posent le piédestal de la statue de l'homme qu'elle veut frapper !

***

Le premier caractère par lequel cette œuvre et cet homme s'imposent, c'est leur universalité. « L'auteur, nous dit la préface de l'éditeur, est un savant renommé en médecine, particulièrement pour la thérapeutique du cœur, — un penseur d'une ample culture, très au courant du néo-kantisme, aussi bien à son aise dans le domaine de la littérature que des problèmes sociaux, — un voyageur que ses recherches ont conduit jusqu'en Chine, en Malaisie, en Laponie ». Rien d'humain ne lui est étranger. Les chapitres d'histoire générale, d'histoire religieuse, de critique philosophique, se lient étroitement, dans son livre, à ceux d'ethnologie et de biologie. Qu'il y a loin de cette pensée encyclopédique, qui rappelle notre XVIII^e^ siècle français, au type caricatural (et trop souvent exact) du savant allemand, cantonné dans sa spécialité !

Ce vaste savoir est vivifié par une personnalité brillante et savoureuse, qui déborde de passion et d'humour. Il ne la cache point sous le masque d'une fausse objectivité. Dès son Introduction, il arrache ce masque dont se couvre la pensée de notre époque sans franchise. Il traite avec dédain « l'éternel *Einerseits-Andererseits* », comme il dit, *(« D'une part, d'autre part »)*, ce compromis perpétuel qui, sous le prétexte hypocrite de « justice », marie les contradictoires, la guerre et l'humanité, la Cité du monde *(Weltbürgertum)* et la Nation jalouse. Seules, les méthodes doivent être objectives; mais les conclusions gardent toujours un caractère subjectif; et il est bien qu'il en soit ainsi ». Aussi

longtemps que nous ne renoncerons pas au droit d'être une personnalité, nous devons user de ce droit et juger les actions humaines, du point de vue de notre personnalité. « La guerre est une action humaine : comme telle, elle réclame un jugement catégorique; tout compromis serait un manque de clarté, presque un manque d'honnêteté. On doit éclairer la guerre, comme tout autre sujet, de tous les côtés, avant de la juger; mais seuls, des cerveaux médiocres pourraient avoir l'idée de la juger de tous les côtés à la fois, ou même de deux côtés opposés ».

Telle est la sorte d'objectivité qu'il faut attendre de ce livre : non l'objectivité flasque, indifférente, contradictoire, du savant dilettante, du grand Eunuque, — mais l'objectivité fougueuse, qui convient à une époque de combats, celle qui s'efforce de tout voir et de tout connaître, loyalement, mais qui organise ensuite les matériaux de ses recherches d'après une hypothèse passionnée.

Un tel système vaut ce que vaut l'hypothèse, — c'est-à-dire l'homme. Car, chez un grand savant, l'hypothèse, c'est l'homme : l'essence de son énergie, de son observation, de sa pensée, de sa force d'imagination et de ses passions même s'y concentre. Elle est, chez Nicolaï, puissante et hasardeuse L'idée centrale de son livre pourrait se résumer ainsi :

« *Il existe un* genus humanum, *et il n'en existe qu'un. Cette espèce humaine, — l'humanité entière, — est un seul organisme, et possède une conscience commune* ».

Qui dit organisme vivant dit transformation et mouvement incessant. Ce *perpetuum mobile* donne sa couleur spéciale aux « *Betrachtungen* » (Méditations) de Nicolaï. Nous autres, partisans ou adversaires de la guerre, nous la jugeons presque tous *in abstracto*. Nous jugeons l'immobile et l'absolu. On dirait que dès qu'un penseur s'attache à un sujet pour l'étudier, il commence par le tuer. Pour un

biologiste, tout est en mouvement, et le mouvement est la matière même de son étude. La question sociale ou morale n'est plus de savoir si la guerre est bonne ou mauvaise, en soi, mais si elle l'est pour nous, dans le moment où nous sommes. Or, pour Nicolaï, elle est une étape de l'évolution humaine, depuis longtemps dépassée. Et nous voyons, dans son livre, couler cette évolution des instincts et des idées, comme un flot, qui ne revient jamais en arrière.

***

L'ouvrage est partagé en deux grandes divisions, d'inégale étendue. La première, qui tient plus des trois quarts du livre, s'attaque aux maîtres de l'heure, à la guerre, à la patrie, à la race, aux sophismes régnants. Elle a pour titre : « *De l'évolution de la guerre* » *(Von der Entwicklung des Krieges)*. La seconde est, après la critique du présent, la construction de l'avenir; elle se nomme : « *La guerre vaincue* » (ou « *dépassée* » : *Von der Ueberwindung des Krieges*) ; elle esquisse le tableau de la société, de la morale, de la foi nouvelles. Dans l'abondance des documents et des idées, il est difficile de choisir. Le livre peut être envisagé, soit du point de vue spécialement allemand, soit du point de vue universellement humain. Avec probité, Nicolaï établit, dès le début, que bien que tous les peuples aient, d'après sa conviction, leur responsabilité dans la faute actuelle, il n'entend s'occuper que de celle de l'Allemagne; aux penseurs des autres pays de faire, comme lui, maison nette, chacun chez soi ! « Il ne s'agit pas, dit-il, de savoir si on a péché *extra muros*, mais d'empêcher qu'on ne pèche *intra muros* ». S'il prend surtout ses exemples en Allemagne, ce n'est pas qu'ils manquent ailleurs, c'est qu'il écrit pour les Allemands. Toute une partie de sa critique

historique et philosophique a pour objet l'Allemagne ancienne et moderne. Elle mériterait une analyse spéciale; et qui voudra désormais parler de l'esprit allemand, fera bien de lire les chapitres pénétrants où Nicolaï, cherchant à définir l'individualité des peuples, analyse les caractéristiques de la *Kultur* allemande, ses vertus et ses vices, sa faculté excessive d'adaptation, la lutte que le vieil idéalisme germanique a eu à soutenir contre le militarisme, et comment il a sombré dans le combat. Le rôle fâcheux de Kant, que pourtant Nicolaï admire, est souligné dans cette crise de l'âme d'un peuple. Le dualisme des Raisons de Kant : Raison pure et Raison pratique, que, malgré ses efforts à la fin de sa vie, le philosophe n'a jamais réussi à relier d'une manière satisfaisante, est un symbole génial du dualisme contradictoire, dont l'Allemagne moderne s'est trop bien accommodée : elle garde toute liberté dans le monde de sa pensée, et elle la foule aux pieds, ou s'en passe, dans celui de l'action (chap. X).

Ces analyses de l'âme germanique ont un haut intérêt pour le psychologue et pour l'historien. Mais forcé de me restreindre, je fais choix, dans le livre, de ce qui s'adresse à tous, de ce qui est vraiment universel, — le problème général de la guerre et de la paix dans l'évolution humaine. Je me résoudrai même à d'autres sacrifices : laissant de côté les chapitres historiques et littéraires qui traitent de ce sujet (1), je me bornerai aux études biologiques : là s'affirme, de la façon la plus originale, la personnalité de l'auteur.

---

(1) Voir notamment chapitre VI : un intéressant exposé du développement des armées, depuis les temps antiques jusqu'aux actuelles nations en armes; et chapitre XIV : les reflets de la guerre et de la paix dans les écrits des poètes et des philosophes anciens et modernes.

N. B. Mes citations sont prises d'après la première édition allemande, en un seul volume.

***

Aux prises avec le chancre de la guerre, Nicolaï attaque le mal aux racines. Il débute par une vigoureuse analyse de l'Instinct en général. Car il se garde bien de nier le caractère inné de la guerre.

La guerre, dit-il, est un instinct qui vient du plus profond de l'humanité et qui parle même chez ceux qui la condamnent. C'est une ivresse qui couve en temps de paix et qu'on entretient avec soin; quand elle éclate, elle possède également tous les peuples. Mais de ce qu'elle est un instinct, il ne s'ensuit pas que cet instinct soit sacré. Rousseau a popularisé l'idée fausse que l'instinct est toujours bon et sûr. Il n'en est rien. L'instinct peut se tromper. Quand il se trompe, la race meurt; et il est compréhensible que, par suite, chez les races survivantes, l'instinct soit viable. Et pourtant, un animal doté d'instincts justes peut, sorti de son milieu primitif, être abusé par eux. Telle la mouche qui va se brûler à la flamme de la lampe : l'instinct était juste, au temps où le soleil était la seule lumière; mais il n'a pas évolué depuis l'invention des lampes. Admettons que tout instinct ait été utile, à l'époque où il s'est formé : ainsi, de l'instinct guerrier, peut-être; cela ne veut pas dire qu'il le soit encore à présent. Les instincts sont extrêmement conservateurs et survivent aux circonstances qui les ont motivés. Exemple : les loups qui cachent leurs excréments pour dissimuler leurs traces; et les chiens domestiques qui grattent stupidement l'asphalte des trottoirs. Ici, l'instinct est devenu absurde et sans but.

L'homme a conservé beaucoup de ses instincts rudimentaires et désuets. Pourtant, il a les moyens de les modi-

fier; mais la tâche est, pour lui, plus complexe que pour les autres êtres; il se distingue des animaux en ce qu'à un degré infiniment supérieur il a la faculté de transformer son milieu; et, par suite, il lui faut y adapter ses instincts. Ils sont tenaces, et la lutte est dure: elle n'en est que plus nécessaire. Des races animales ont été anéanties, parce qu'elle n'ont pu changer assez vite leurs instincts, tandis que les milieux changeaient. « L'homme se laissera-t-il anéantir, parce qu'il ne *veut* pas changer les siens? Car il le *peut*, ou il le pourrait. L'homme seul peut *choisir* et par suite *se tromper;* mais cette malédiction de l'erreur est la conséquence nécessaire de la liberté et donne naissance au pouvoir béni qui lui est accordé d'apprendre et de se modifier ». Mais l'homme n'use guère de ce pouvoir. Il est encore encombré d'instincts archaïques; il s'y complaît; il surestime ce qui est ancien, justement parce qu'il y reconnaît des instincts obscurs et héréditaires. Mauvaise recommandation!

Dans le royaume des borgnes, l'aveugle ne doit pas être roi. Le fait que nous avons encore des instincts guerriers ne signifie pas que nous devions leur laisser la bride sur le cou; il serait temps de les refréner, aujourd'hui que nous sentons les avantages de l'organisation mondiale. Et Nicolaï, quand il voit ses contemporains se livrer à leur enthousiasme pour la guerre, pense aux chiens ridicules qui persistent à égratigner l'asphalte, après avoir pissé.

Qu'est-ce au juste que les instincts belliqueux? Sont-ils des attributs essentiels de l'espèce humaine? Nullement, d'après Nicolaï; il en sont bien plutôt une déviation : car l'homme est, à son origine, un animal pacifique et social. Cela résulte de son anatomie. Il est un des êtres les plus démunis d'armes : sans griffes, ni cornes, ni sabots, ni cuirasse. Ses ancêtres, les singes, n'avaient d'autres ressources que de chercher un refuge sur les branches d'arbres. Quand l'homme descendit à terre et se mit à marcher, sa

main fut libre. Cette main à cinq doigts qui, chez les autres animaux, est devenue le plus souvent une arme (griffe ou sabot), est restée chez les seuls singes un organe préhensif. Essentiellement pacifique, mal faite pour frapper ou pour déchirer, sa fonction naturelle était de saisir et de prendre (1). « Restée libre dans sa marche, elle empoigna l'instrument, l'outil; ainsi, elle devint le moyen et le symbole de toute la grandeur future de l'humanité ». — Mais elle n'eût pas suffi à défendre l'homme. Si l'homme avait été un animal solitaire, il eût été anéanti par ses ennemis plus forts et mieux armés. Sa force fut qu'il était un être social. L'état social a devancé de beaucoup chez nous l'état familial : ce n'est pas l'homme qui s'est créé volontairement une communauté — d'abord une famille, puis une race, un Etat; — c'est la communauté primitive qui a rendu possible la formation de l'homme individuel (2). L'homme est, de nature, comme disait Aristote, un animal sociable. Et le rapprochement entre hommes est plus ancien et plus originel que le combat.

Voyez d'ailleurs les animaux. La guerre est très rare entre bêtes d'une même espèce. Les espèces où elle existe (comme les cerfs, les fourmis, les abeilles, et quelques oiseaux), sont toutes arrivées à un degré de développement où les bêtes attachent à quelque objet (une proie ou une femelle) un droit de possession. La possession et la guerre

---

(1) « *Erfassen* ». Nicolaï fait remarquer le sens intellectuel du mot « *erfassen* », comme de « *apprendre* », ou « *comprendre* », qui dérivent de la « préhension» primitive avec la main.

(2) Je laisse de côté les abondantes preuves que Nicolaï puise dans l'histoire des espèces animales et dans l'ethnologie. Il montre notamment que les peuples les plus primitifs : Boshimans, Fuégiens, Esquimaux, etc,. vivent en hordes, même quand ils n'ont pas de dispositions pour la vie familiale. Tous les sauvages sont extrêmement sociables; la solitude les détruit physiquement et psychiquement. Les civilisés eux-mêmes ont peine à la supporter.

vont ensemble. La guerre n'est qu'une des innombrables conséquences qu'a entraînées avec elle, à un certain stade de l'évolution, l'établissement de la propriété. Quel que soit le but avoué de la guerre, il s'agit toujours de dépouiller l'homme de son travail ou du fruit de son travail. Toute guerre qui n'est pas totalement inutile a pour conséquence nécessaire l'esclavage d'une partie de l'humanité. Seuls, les noms changent, pudiquement. N'en soyons pas dupes ! Une contribution de guerre n'est autre chose qu'une part du travail de l'ennemi vaincu. La guerre moderne prétend hypocritement protéger la propriété individuelle; mais en atteignant l'ensemble du peuple vaincu, on porte indirectement atteinte aux droits de chaque individu. Il faut être franc et, quand on défend la guerre, oser reconnaître et proclamer qu'on défend l'esclavage.

Au reste, il n'est pas contestable que l'une et l'autre n'aient été non seulement utiles, mais nécessaires, pour une période de l'évolution humaine. L'homme primitif, comme la bête, est absorbé par le souci de la nourriture. Quand les besoins spirituels se sont faits exigeants, il a fallu que la masse travaillât au delà du nécessaire, afin qu'un petit nombre pût vivre dans l'oisiveté studieuse. L'admirable civilisation antique eût été inexplicable sans l'esclavage. Mais à présent, l'organisation du monde a rendu superflu l'esclavage. Une société nationale d'aujourd'hui renonce volontairement (et devra renoncer toujours plus) à une partie de ses revenus, pour les employer à des œuvres sociales. Les machines fournissent dix fois autant de travail que la main d'homme; si on les utilisait intelligemment, le problème social serait fort allégé. Mais un sophisme de l'économie politique prétend que le bien-être national s'accroît avec la force de consommation. Le principe est faux; il conduit à inoculer aux peuples des besoins factices; mais il permet aux classes intéressées

de maintenir l'esclavage, sous la forme de rapine et de guerre. La propriété a créé la guerre, et elle la maintient; elle n'est une source de vertus que pour les faibles, qui ont besoin de ce stimulant : elle les excite à l'effort. Dans tous les temps, le combat a eu pour objet la possession. Nicolaï ne croit pas qu'on se soit jamais battu pour une idée pure, dégagée de toute pensée de domination matérielle. On peut bien lutter pour l'idée pure de patrie, quand on cherche à exprimer le mieux possible le génie de son peuple; mais on ne peut rendre aucun service à cette idée, avec les canons : de tels arguments matériels n'ont de raison d'être que si l'idée pure s'apparente avec des convoitises impures de puissance et de possession. Ainsi, combat, propriété et esclavage sont intimement associés. Gœthe l'a dit :

Krieg, Handel und Piraterie
Dreieinig sind sie, nicht zu trennen.

(Second Faust, V)

(Guerre, trafic et piraterie sont trois en un, et on ne peut les séparer.)

***

Nicolaï soumet ensuite à la critique les notions pseudo-scientifiques, sur lesquelles les intellectuels modernes prétendent fonder la légitimité de la guerre. Il fait surtout justice du faux darwinisme et de l'idée mal comprise de la Lutte pour la vie, qui, spécieusement interprétée, sanctionne la guerre comme une sélection et, par suite, comme un droit naturel. Il y oppose la science vraie, la *loi fondamentale de la croissance des*

êtres (1), et *celle des limites naturelles à la croissance* (2). Ces limites obligent évidemment au combat les êtres et les espèces, puisqu'il n'y a sur terre d'énergie, c'est-à-dire de nourriture, que pour un nombre restreint d'organismes. Mais Nicolaï montre que la forme la plus pauvre, la plus stupide, on pourrait dire la plus ruineuse de ce combat, est la guerre entre les êtres. La science moderne, qui permet d'évaluer la quantité d'énergie solaire, dont le torrent baigne notre planète, nous apprend que tous les êtres vivants n'utilisent aujourd'hui qu'un vingt-millième de cette richesse disponible. Il est clair que, dans ces conditions, la guerre, c'est-à-dire le meurtre accompagné du vol de la portion d'énergie possédée par autrui, est un crime sans excuse. C'est, dit Nicolaï, comme si mille pains étaient étalés devant nous, et que nous allions tuer un pauvre mendiant, pour lui voler une croûte. L'humanité a devant elle un champ presque illimité, et le vrai combat qu'elle doit livrer est avec la nature. Tout autre l'appauvrit, en la détournant de l'effort principal. La méthode féconde est de capter des sources toujours nouvelles d'énergie. Le point de départ a été, dans la préhistoire, la découverte du feu, jailli de la plante : cette découverte a marqué une nouvelle orientation pour l'homme et l'avènement de sa suprématie sur la nature. Ce principe a été exploité d'une façon si intensive, dans les cent dernières années, que l'évolution humaine en est entièrement transformée. Actuellement, les problèmes principaux sont à peu près résolus et n'attendent que la réalisation pratique. La thermoélectricité permet l'utilisation directe et rationnelle de l'énergie

(1) « Tout être vivant a tendance à persévérer dans la croissance indéfinie. »

(2) Limite par osmose, pour les cellules isolées; limite mécanique, pour les individus polycellulaires: limite énergétique, pour les groupements supérieurs des individus en des êtres collectifs, des communautés sociales.

solaire. Les recherches des chimistes modernes conduisent aux possibilités de créer artificiellement les aliments... etc. Si l'humanité appliquait sa volonté de lutte à l'exploitation de toute l'énergie disponible dans la nature, non seulement elle pourrait vivre à l'aise, mais il y aurait place sur terre pour des milliards d'êtres humains de plus. En présence de cet admirable combat avec les éléments, que la guerre actuelle est pauvre ! C'est une dégénérescence. La guerre est juste, oui; mais non la guerre entre les hommes : — la guerre féconde pour la souveraineté des hommes sur les forces de la terre, cette jeune guerre dont nous avons à peine combattu la millionième partie; et notre temps est armé pour la mener d'une façon inouïe.

Nicclaï, opposant ce combat créateur au combat destructeur, les symbolise en deux types de savants allemands : d'un côté, le professeur Haber, qui a utilisé sa science à fabriquer les bombes asphyxiantes; — et le génial chimiste Emil Fischer, qui a réalisé la synthèse du sucre et réalisera peut-être celle du blanc d'œuf, — l'avant-coureur de la nouvelle période de l'humanité. Celui-ci sera vénéré dans l'avenir comme un des grands vainqueurs dans le combat pour conquérir les sources de la vie. Il aura exercé en vérité « l'art divin », dont parlait Archimède.

***

Mais aux raisonnements de Nicolaï, prouvant que la guerre va à l'encontre du progrès humain, s'oppose un fait indiscutable, qu'il s'agit d'expliquer : la présence de la guerre et son épanouissement monstrueux. Jamais elle n'a été plus forte, plus brutale, plus générale. Et jamais elle n'a été plus exaltée. Un intéres-

sant chapitre montre que les apologistes de la guerre sont rares, dans le passé (1) : même chez les poètes d'épopées guerrières, qui chantent l'héroïsme, la guerre inspire des paroles de crainte et de réprobation. Le plaisir de la guerre *(Krieglust)*, de la guerre en soi, est, en littérature, une invention moderne. Il faut arriver jusqu'aux de Moltke, aux Steinmetz, aux Lasson, aux Bernhardi, et aux Roosevelt, pour entendre célébrer la guerre, sur des accents de jubilation quasi religieuse. Et il faut aussi arriver jusqu'à la mêlée actuelle, pour voir les armées qui, dans l'antiquité grecque, ne dépassaient pas 20.000 hommes, 100 à 200.000 dans l'antiquité romaine, 150.000 au XVIII^e siècle, 750.000 sous Napoléon, 2 millions et demi en 1870, atteindre dix millions dans chaque camp (2). La crue est prodigieuse. Même en admettant un choc prochain entre Européens et Mongols, cette progression ne peut matériellement continuer, au delà de deux générations : le nombre de la population du globe n'y suffirait pas.

Nicolaï ne s'émeut pas de l'énormité du monstre qu'il combat. Bien plus ! Il y voit une raison de confiance en la victoire de sa propre cause. Car la biologie lui a révélé la mystérieuse *loi de giganthanasie*. Un des plus importants principes de la paléontologie établit que tous les animaux (à l'exception des insectes, qui justement pour cela sont, avec les brachiopodes, la race la plus ancienne de la terre), toutes les espèces au cours des siècles, ne cessent de croître, et qu'à l'instant où elles semblent les plus grandes, elles disparaissent d'un coup. Dans la nature, ne meurt jamais que ce qui est grand. *(« In der Natur stirbt immer nur das Grosse »)*. Mais tout ce qui est grand doit mourir et mour-

(1) Chapitre XIV. — Il prête d'ailleurs à discussion.
(2) Chapitres V et VI.

ra, parce que, conformément à la loi impérieuse de croissance, un jour vient où il dépasse les limites du possible qui lui était assigné. Il en est ainsi de la guerre, écrit Nicolaï : au-dessus des fronts illimités des armées gris ou bleu-horizon, plane le frisson annonciateur de la *Götterdämmerung*. Tout ce qui était beau et caractéristique, des anciennes guerres a disparu : la vie de camp, les uniformes variés, les combats singuliers, bref le spectacle. Le champ de bataille est presque devenu un accessoire. Autrefois, le problème était de chercher et de bien choisir le lieu de la bataille : c'était la guerre de position. Aujourd'hui, on s'installe n'importe où et partout. Le travail essentiel est ailleurs : finances, munitions, approvisionnements, voies ferrées, etc. Au général unique s'est substituée la machinerie impersonnelle du *Generalstab*. La vieille joyeuse guerre est morte. — Il est possible que la guerre croisse encore. Dans celle d'aujourd'hui, il y a encore des neutres; et on peut admettre, avec Freiligrath, qu'il se livrera une bataille du monde entier. Mais alors, ce sera définitif. La dernière guerre sera la plus vaste et la plus terrible, comme le dernier des grands Sauriens fut le plus gigantesque. Notre technique a fait croître la guerre jusqu'aux ultimes limites. Et puis, elle coulera (1).

***

Au fond, sous ses dehors terrifiants, le monstre de la guerre n'est pas sûr de sa force; il se sent menacé. A aucune époque, il n'a fait appel, comme aujourd'hui, à tant d'arguments mystico-scientifico-politiques pour justifier son existence. Il n'y songerait pas, s'il ne

(1) Pages 154-156.

savait que ses jours sont comptés et que le doute s'est glissé chez les plus fidèles de ses servants. Mais Nicolaï le suit dans ses retranchements, et une partie de son livre est l'impitoyable satire de tous les sophismes dont notre niaiserie étaye pieusement notre instrument de supplice : — sophisme de la prétendue sélection par la guerre (1) ; — sophisme de la guerre défensive (2) ; sophisme de l'humanisation de la guerre (3) ; — sophisme de la soi-disant solidarité créée par la guerre, de la fameuse « unité sacrée » (4) ; — sophisme de la patrie, restreinte à la conception étroite et factice d'Etat politique (5) ; — sophisme de la race... (6), etc...

On aimerait à citer quelques extraits de ces critiques sévères, — particulièrement celle qui fustige le plus florissant des sophismes du jour, le sophisme de la race, pour lequel s'entretuent des milliers de pauvres imbéciles de toutes les nations.

« Le problème des races est, dit Nicolaï, une des plus tristes pages de la science, car en aucune autre on n'a, avec un tel manque de scrupules, mis la science au service des prétentions politiques; on pourrait presque dire que les différentes théories de races n'ont pas d'autre objet que d'élever ou de fonder ces prétentions, comme les livres de l'Anglo-Allemand Houston-Stewart Chamberlain en sont peut-être le plus abominable exemple. Cet auteur a revendiqué pour la race germanique tous les hommes importants de l'histoire du monde, y compris le Christ et

(1) Chapitre III.
(2) Chapitre V, pages 156 et suivantes.
(3) Pages 160 et suivantes.
(4) Pages 180 et suivantes.
(5) Chapitres VII et VIII.
(6) Chapitre VIII, p. 234 et suivantes.

Dante. Cet essai d'annexionnisme démagogique n'a pas manqué d'être imité, depuis la guerre; et un chroniqueur du *Temps* (7 août 1915) a prétendu montrer que tous les hommes marquants d'Allemagne étaient de race celtique, — tandis que Sombart *(Händler und Helden)* proclame que tous les Anglais de valeur sont des Irlandais, c'est-à-dire des anti-Anglais ».

A ces fantaisies de la passion chauvine, Nicolaï répond par des exemples précis :

1° Qu'il n'est pas prouvé qu'une race pure soit meilleure qu'une race mêlée : (exemples tirés aussi bien des espèces animales que de l'histoire humaine);

2° Qu'il est impossible de définir ce qu'est une race d'hommes (car on ne possède pour cela aucun critérium sûr), et que toutes les classifications tentées, par l'histoire, par la linguistique, par l'anthropologie, s'accordent très mal entre elles, et ont presque totalement échoué;

3° Qu'il n'y a pas de races pures en Europe et que, moins qu'aucune autre nation, l'Allemagne pourrait prétendre à la pureté de race (1). Si l'on voulait aujourd'hui chercher de purs Germains, on n'en trouverait peut-être plus qu'en Suède, en Hollande et en Angleterre;

4° Que si l'on entend par race quelque chose de fixe et de défini, à la façon zoologique, il n'y a même pas de race européenne.

Un patriotisme basé sur la race est impossible, et le plus souvent grotesque. Une communauté ethnologique n'existe dans aucune des nations d'aujourd'hui; leur cohésion n'est pas un héritage qu'il leur soit permis d'exploiter; il leur faut, chaque jour, acquérir à nouveau leur communauté de pensées. Et cela est bon, ainsi; cela

(1) On trouvera, page 243 (p. 278 de la seconde édition), une carte ironique des races en Allemagne.

est juste. Comme l'a dit Renan, « *l'existence d'une nation doit être un plébiscite de tous les jours* ». — Ce qui unit, ce n'est pas la force de l'histoire, c'est le désir d'être ensemble et le besoin mutuel qu'on a les uns des autres; ce ne sont pas les vœux que d'autres ont faits pour nous, c'est notre volonté libre, que guident notre raison et notre cœur.

En est-il ainsi, maintenant? Quelle place tient la volonté libre dans les patries d'aujourd'hui? — Le patriotisme a pris un caractère oppressif; jamais il n'a été aussi tyrannique et aussi exclusif; il dévore tout. La patrie l'emporte, à cette heure, sur la religion, l'art, la science, la pensée, la civilisation. Cette hypertrophie monstrueuse ne s'explique pas par les sources naturelles d'où jaillit l'instinct de patrie : amour de la famille, ou du sol natal, besoin social de se grouper en grandes communautés. Ses effets colossaux dérivent d'un phénomène pathologique, la « *suggestion de masse* ». Nicolaï en fait une analyse serrée. Il est remarquable, dit-il, que si plusieurs animaux ou hommes exécutent un acte en commun, le seul fait d'agir ensemble modifie l'action individuelle. Nous savons, d'une façon scientifiquement précise, que deux hommes peuvent porter beaucoup plus du double d'un seul. Et de même, une masse d'êtres réagit tout autrement que ces êtres isolés. Tout cavalier sait que son cheval accomplit, en colonne de cavalerie, de plus longues courses et qu'il est plus résistant. Forel observe qu'une fourmi qui se ferait tuer dix fois au milieu de ses compagnes, a peur et fuit devant une fourmi beaucoup plus faible, si elle est seule à vingt pas de sa fourmilière. Dans une foule humaine, les réactions de chacun sont prodigieusement intensifiées. L'écho des paroles d'un orateur peut décupler ou centupler sa propre émotion. Il communique d'abord à chaque auditeur une faible partie de ce qu'il ressent lui-même,

soit 1 p. 100. Si l'assemblée se compose de 1.000 individus, l'ensemble de la foule ressentira le décuple de l'orateur. Leurs impressions réagiront à leur tour sur l'orateur, qui sera entraîné par ses auditeurs. Et ainsi de suite.

Or, à notre époque, l'assemblée d'auditeurs a pris des proportions énormes, que cette guerre mondiale a rendues gigantesques. Les vastes Etats alliés sont devenus, grâce aux moyens puissants de communications rapides, par le télégraphe et la presse, un seul public de millions d'êtres. Qu'on imagine, dans cette masse vibrante, la répercussion du moindre cri, du moindre frémissement ! Ils prennent l'aspect de convulsions cosmiques. La masse entière de l'humanité est comme secouée d'un tremblement de terre. Dans ces conditions, que deviendra un sentiment naturel et sain à l'origine, comme l'amour de la patrie? — En temps normal, dit Nicolaï, un honnête homme aime sa patrie, comme il doit aimer sa femme, tout en sachant qu'il y a peut-être d'autres femmes plus belles, plus intelligentes, ou meilleures. Mais la patrie d'aujourd'hui est une femme jalouse jusqu'à l'hystérie : elle déchire quiconque reconnaît les qualités d'une autre. En temps normal, le vrai patriote est l'homme qui dans sa patrie aime le bien et combat le mal. Mais qui agit ainsi, de notre temps, est traité en ennemi de la patrie. Le patriote, au sens où on l'entend aujourd'hui, aime dans sa patrie le bien et le mal; il est prêt à faire le mal pour sa patrie; et dans le courant de masse qui l'emporte, il le fait avec enivrement. Plus l'individu est débile, plus son patriotisme est exalté. Il est incapable de résister à la suggestion collective, il en éprouve même l'attrait passionné : car tout homme faible cherche un appui, il se croit plus fort s'il agit avec d'autres. Or, tous ces faibles n'ont entre eux nulle attache profonde, ils ont besoin, pour

les unir, d'un lien extérieur et aucun n'est plus à leur portée que le nationalisme. « C'est, dit Nicolaï, un sentiment exaltant pour un sot, de pouvoir former une majorité avec une douzaine de millions de son espèce. Moins un peuple possède de caractères et d'individualités, plus violent est son patriotisme. »

Cette attraction de la masse, qui opère comme un aimant, est le côté positif du chauvinisme. Le côté négatif est la haine de l'étranger, Et le milieu d'élection, le bouillon de culture, c'est la guerre. La guerre jette sur le monde des montagnes de souffrances; elle l'écrase de privations matérielles et spirituelles. Pour que les peuples puissent les supporter, il faut surexalter le sentiment de masse, afin de soutenir les faibles, en les serrant dans le troupeau. C'est ce que l'on produit artificiellement par la presse. — Le résultat est effarant. Le patriotisme concentre toute la force de l'âme humaine dans l'amour pour son peuple et la haine pour l'ennemi. La haine religion. La haine sans raison. Il ne reste plus aucune place pour une autre faculté. L'intelligence, la morale ont abdiqué. Nicolaï en cite, dans l'Allemagne de 1914-15, des exemples délirants. Chacun des autres peuples en aurait autant à offrir. Nulle résistance. Dans l'aberration collective, toutes les différences de classes, d'éducation, de valeur intellectuelle ou morale, s'aplanissent. L'humanité entière, de la base à la cime, est livrée aux Furies. S'il se manifeste encore une étincelle de volonté libre, elle est foulée aux pieds, et l'indépendant isolé est déchiré par les Bacchantes.

Mais cette frénésie n'intimide point le regard du penseur. Nicolaï voit dans ce paroxysme la dernière flambée de la torche près de s'éteindre. De même que, dit-il, le sport hippique et nautique s'est développé, de nos jours, lorsque les chevaux et la navigation à voiles de-

venaient superflus, de même le patriotisme est devenu fanatisme, au moment où il cessait d'être un facteur de culture. Destin des Epigones. Aux temps lointains, il était nécessaire que l'égoïsme individuel fût brisé par le groupement des hommes en clans et en tribus. Le patriotisme des villes fut justifié, quand il rompit l'égoïsme des chevaliers pillards. Le patriotisme d'Etat fut justifié, quand il embrassa toutes les énergies d'une nation. Les combats nationaux, au XIX^e^ siècle, ont eu leur prix. Mais aujourd'hui, les Etats nationaux ont accompli leur tâche. De nouveaux travaux nous appellent : le patriotisme n'est plus un but pour l'humanité; il veut nous ramener en arrière. Effort vain ! On n'arrête pas l'évolution, on se suicide en se jetant sous les roues du chariot de fer. Le sage ne s'émeut point de la résistance frénétique des forces du passé : car il la sait désespérée. Il laisse les morts enterrer les morts, et, devançant le cours du temps, il vit déjà dans l'unité palpitante de l'humanité à venir. Parmi les calamités du présent, il réalise en lui la sereine harmonie de ce « grand corps » dont tous les hommes sont les membres, selon le mot profond de Sénèque : *Membra sumus corporis magni.*

Dans l'article qui suit, nous dirrons comment Nicolaï décrit ce *corpus magnum* et la *mens magna* qui l'anime : le *Weltorganismus* — l'organisme de l'univers humain, qui s'annonce.

1^er^ octobre 1917.

(Revue : *Demain*, Genève, octobre 1917.)

II

Nous venons de voir avec quelle énergie G.-F. Nicolaï condamne le non-sens de la guerre et les sophismes qui lui servent d'étais. — Cependant, la sinistre folie a triomphé. Ce fut, en 1914, la faillite de la raison. Et, d'une nation à l'autre, elle s'est étendue, depuis, à tous les peuples de la terre. Il ne manquait pourtant pas de morales et de religions constituées, qui auraient dû opposer leur barrière à cette contagion de meurtre et d'imbécillité. Mais toutes les morales, toutes les religions existantes se sont révélées tristement insuffisantes. Nous l'avons constaté pour le christianisme, et Nicolaï montre, après Tolstoï, que le bouddhisme n'a pas mieux résisté.

Pour le christianisme, son abdication ne date pas d'hier. Depuis la grande compromission du temps de Constantin, au quatrième siècle, qui fit de l'Eglise du Christ une Eglise d'Etat, la pensée essentielle du Christ a été trahie par ses représentants officiels et livrée à César. Ce n'est que chez les libres personnalités religieuses (la plupart taxées d'hérésie), qu'elle se conserva (relativement) jusqu'à nous. Mais ses derniers défenseurs viennent de la renier. Les sectes chrétiennes qui toujours refusèrent le service militaire, comme les Mennonites en Allemagne, les Doukhobors en Russie, les Pauliciens, les Nazarénens, etc., participent à la guerre actuelle (1). « Le fondateur des Mennonites, Menno Simonis, au seizième siècle, avait interdit la guerre et la vengeance. Encore en

(1) Voir la note à la fin du volume.

1813, la force morale de la secte était si grande que York, par rescrit du 18 février, la dispensa de la landwehr. Mais en 1915, le prédicateur mennonite de Dantzig, H.-H. Mannhardt, prononça un discours pour glorifier les actes de guerre. »

Il fut un temps, écrit Nicolaï, où l'on croyait que l'islam était inférieur au christianisme. Alors, les armes turques pesaient sur l'Europe. Aujourd'hui, le Turc est presque chassé d'Europe; mais moralement il l'a conquise; invisible, l'étendard vert du Prophète flotte sur toute maison, où l'on parle de la *guerre sainte.* »

Des poésies religieuses allemandes représentent le combat dans les tranchées « comme une épreuve de piété, instituée par Dieu ». Personne ne s'étonne plus de l'absurde contradiction, dans les termes, d'une « guerre chrétienne ». Très peu de théologiens ou d'ecclésiastiques ont osé réagir. L'admirable livre de Gustave Dupin: *la Guerre infernale* (1), nous a fait connaître, en les stigmatisant, d'affreux échantillons de christianisme militarisé. Nicolaï nous en présente d'autres spécimens, qu'il serait dommage de laisser dans l'ombre. En 1915, un théologien de Kiel, le professeur Baumgarten, constate l'opposition entre la morale nationaliste-guerrière et le Sermon sur la Montagne; mais cela ne le trouble point : il déclare qu'en notre temps les textes du Vieux Testament doivent avoir plus d'autorité, et il met le christianisme au panier. Un autre

(1) Ed. Jeheber, Genève, 1915. — Nouvelle édition, revue et augmentée, Paris, 1920 (Société mutuelle d'édition).

Ce livre d'un grand chrétien avait eu un précurseur dans l'œuvre érudite et puissante de Grillot de Givry : *Le Christ et la Patrie,* publiée dès 1911, à Paris (éd. Chacornac), mais soigneusement étouffée par la presse.

Voir aussi la brochure toute récente de Ermenonville (Gustave Dupin) : *La complicité du clergé,* 1923, Paris (éd. de la revue *Vers la Vérité*).

théologien, Arthur Brausewetter, fait une découverte singulière : la guerre lui fait trouver le Saint-Esprit. « Pour la première fois, écrit-il, l'année de guerre 1914 nous a appris ce qu'était le Saint-Esprit... »

Tandis que le christianisme était publiquement renié par ses prêtres et ses pasteurs, les religions d'Asie n'étaient pas moins prestes à trahir la pensée gênante de leurs fondateurs. Tolstoï avait déjà signalé le fait. « Les Bouddhistes d'aujourd'hui ne tolèrent pas seulement le meurtre, ils le justifient. Pendant la guerre du Japon avec la Russie, Soyen Shaku, un des principaux dignitaires bouddhistes au Japon, écrivit une apologie de la guerre (1). Bouddha avait dit cette belle parole de douloureux amour : « Toutes choses sont mes enfants, toutes sont l'image de mon Moi, toutes découlent d'une seule source et sont des parties de mon corps. C'est pourquoi je ne puis trouver de repos, aussi longtemps que la plus petite partie de ce qui est n'a pas atteint sa destination. » Dans ce soupir d'amour mystique, qui aspire à la fusion de tous les êtres, le bouddhiste contemporain a savamment découvert l'appel à une guerre d'extermination. Car, dit-il, le monde n'ayant pas atteint sa destination, par le fait de la perversité de beaucoup d'hommes, il faut leur livrer la guerre et les anéantir : ainsi, l'on « extirpera les racines de tout malheur. » — Ce bouddhisme sanguinaire rappelle, à s'y méprendre, l'idéalisme à couperet de nos Jacobins de 93, dont je résumais la foi monstrueuse en cette réplique de Saint-Just, qui termine mon drame, *Danton :*

« *Les peuples s'entretuent* (2), *pour que Dieu vive.* »

Quand les religions se montrent si débiles, il n'est pas

---

(1) *Buddhist views of war*, the Open court, mai 1904.

(2) Le texte exact est : « *Les peuples meurent, pour que Dieu vive* ».

surprenant que les simples morales s'effondrent. On verra chez Nicolaï le travestissement que les disciples de Kant ont imposé à leur maître. Bon gré mal gré, l'auteur de la *Critique de la raison pure* a dû revêtir l'uniforme *feldgrau*. Ses commentateurs allemands n'affirment-ils pas que la plus parfaite réalisation de la pensée de Kant est... l'armée prussienne ! Car, disent-ils, en elle le sentiment du devoir kantien est devenu réalité vivante...

Inutile de nous attarder à ces insanités, qui ne diffèrent que par des nuances de celles qui servent, en tous pays, aux gardes nationaux de l'intelligence, pour exalter leur cause et la guerre. Il suffit de constater, avec Nicolaï, que l'idéalisme européen s'est écroulé en 1914. Et la conclusion de Nicolaï est que « la preuve a été faite de l'absolue inutilité de la morale idéaliste ordinaire (kantienne, chrétienne, etc.), puisqu'elle n'a pu déterminer aucun de ses tenants à agir moralement. » Devant cette impossibilité manifeste de fonder l'action morale sur une base uniquement idéaliste, Nicolaï considère que la première besogne est de chercher une autre base. Il souhaite que l'Allemagne, instruite par son profond abaissement, son « *Iéna moral* », travaille à cette tâche urgente pour l'humanité, — urgente pour elle-même, plus que pour toute autre nation : car elle en a plus besoin. — « Cherchons donc s'il n'est pas possible de trouver dans la nature, scientifiquement observée, les conditions d'une morale objective, qui soit indépendante de nos sentiments personnels, bons ou mauvais, toujours chancelants. »

***

La guerre étant un phénomène de transition dans l'évolution humaine, comme le montre la première partie du volume, quel est le principe durable de l'humanité?

Et d'abord, y en a-t-il un? Y a-t-il un impératif supérieur, et valable pour tous les hommes?

Oui, répond Nicolaï : c'est la loi même de vie qui régit « *l'organisme total de l'humanité* ». En fait, le droit naturel a deux seuls fondements, qui seuls restent inébranlables : *l'individu*, pris à part, et *l'universalité humaine*. Tous les intermédiaires, comme la famille et l'Etat, sont des groupements organisés (1), qui peuvent changer — qui changent — suivant les mœurs : ils ne sont pas des organismes naturels. Les deux sentiments puissants, qui vivifient notre monde moral, comme une double électricité, positive et négative — l'égoïsme et l'altruisme — sont la voix de ces deux forces essentielles. L'égoïsme a sa source dans notre personnalité, qui est l'expression d'un organisme individuel. L'altruisme doit son existence à l'obscure conscience que nous avons de faire partie d'un organisme total : *l'Humanité*.

Cette conscience obscure, Nicolaï entreprend (dans la seconde partie de son livre) de l'éclairer et de la fonder sur une base scientifique. Il entend prouver que « *l'Humanité n'est pas seulement un concept de la raison : elle est une réalité vivante, un organisme scientifiquement observable* ».

Ici, l'esprit d'intuition poétique des philosophes antiques s'unit curieusement à l'esprit d'expérimentation et d'exacte analyse de la science moderne. Les plus récentes théories de l'histoire naturelle et de l'embryologie viennent commenter l'Hylozoïsme des Sept Sages et la mystique des premiers chrétiens. Janicki et H. de Vries donnent la main à Héraclite et à saint Paul. Il en résulte une étrange vision de panthéisme matérialiste

(1) Nicolaï dit même : « des produits de hasard » *(sind nur zufallige Produkte)*.

et dynamiste : l'Humanité, considérée comme un corps et une âme en perpétuel mouvement.

Nicolaï commence par rappeler que cette conception, si extraordinaire qu'elle puisse paraître, a existé de tous temps. Et il en fait brièvement l'histoire. C'est le Feu d'Héraclite, qui représentait aux yeux du sage Ephésien la raison du monde. C'est le *pneuma* des stoïciens, le *pneuma agion* des chrétiens primitifs, la Force sainte, vivifiante, qui concentre en soi toutes les âmes. C'est le *universum mundum velut animal quoddam immensum* d'Origène. Ce sont les chimères fécondes de Cardanus, de Giordano Bruno, de Paracelse, de Campanella. C'est l'animisme qui se mêle encore à la science de Newton et qui pénètre son hypothèse de l'attraction universelle : (ses disciples directs n'appellent-ils pas cette force : « *amitié* » (1) ou « *Sehnsucht* » des astres !...) (2). — Bref, à travers tous les développements de la pensée humaine, c'est la croyance que le monde terrestre est un seul organisme, possédant une conscience commune. Nicolaï indique l'intérêt qu'il y aurait à écrire l'histoire de cette idée, et il l'esquisse en un chapitre savoureux (3).

Puis, il passe à la démonstration scientifique. — Existe-t-il un lien matériel, corporel, vivant et persistant, entre tous les hommes de tous les pays et de tous les temps (4) ? Il

---

(1) Muschenbrœk.

(2) Lichtenberg.

(3) On est surpris de rencontrer trop rarement dans le livre de Nicolaï le nom d'Auguste Comte, dont le « Grand-Etre Humain » a quelque parenté avec l' « Humanité » du biologiste allemand.

(4) Nicolaï s'excuse d'avoir recours à ces démonstrations matérielles. Pour son compte, il lui suffirait, comme à Aristote, d'observer l'action des forces existantes entre les hommes, pour démontrer que l'humanité doit être considérée comme un organisme. « Mais les modernes sont tous (bien qu'ils le nient souvent) infectés de matérialisme... Quoiqu'il ne soit pas absolument nécessaire de trouver entre les hommes les ponts de substance

croit en trouver la preuve dans les recherches de Weissmann et la théorie, à présent classique, du plasma germinatif *(Keimplasma)* (1). Les cellules germinatives continuent, en chaque être, la vie des parents, dont elles sont, au sens le plus réel, des morceaux vivants. La mort ne les atteint pas. Elles passent, immuables, dans nos enfants et dans les enfants de nos enfants. Ainsi persiste réellement à travers tout l'arbre héréditaire une partie de la même substance vivante. Un morceau de cette unité organique vit en chacun, et par lui nous sommes rattachés corporellement à la communauté universelle. Nicolaï indique en passant des rapports surprenants entre ces hypothèses scientifiques des trente dernières années et certaines intuitions mystérieuses des Grecs et des premiers Chrétiens, — le « *pneuma êôopoïoun* » de l'Ecriture, « le *pneuma* qui engendre » (Saint Jean, VI, 63), l'Esprit générateur, qui se distingue non seulement de la chair, comme dit Saint Jean, mais de l'âme, comme il ressort d'un passage de Saint Paul *(Corinth.* 15, 43) sur le « *sôma pneumatikon* », « le corps pneumatique », qu'il oppose au « *sôma psuchikon* », ou « corps psychique » et intellectuel, et qui, plus essentiel que celui-ci, pénètre réellement, matériellement, le corps de tous les hommes.

Ce n'est pas tout : les études des naturalistes contemporains, et notamment de Janicki, sur la reproduc-

---

réelle *(die Brücke realer Substanz)*, puisque les liens dynamiques suffisent, il faut pourtant sacrifier au besoin matérialiste du temps, et montrer qu'il existe en fait entre tous les hommes de tous les siècles et de tous les pays une liaison effective, une, continue, éternelle. » (P. 367-8.)

(1) D'après cette théorie, dont l'initiateur fut Jäger (1878), il y aurait transmission éternelle d'un protoplasma *germinatif* héréditaire, emmagasiné à l'intérieur d'un autre plasma dit *somatique*, celui-ci périssable. Cette hypothèse, d'ailleurs hasardeuse, du plasma immortel a suscité de vives controverses qui sont loin d'être closes.

tion sexuelle (1), ont expliqué comment à la fois elle sauvegarde l'homogénéité du plasma germinatif dans une espèce animale, et renouvelle constamment les apports mutuels dans l'organisme total d'une race. « Le monde, dit Janicki, n'est pas brisé en millions de fragments indépendants, isolés pour toujours les uns des autres. Par la génération sexuelle, périodiquement mais inépuisablement, l'image du macroscome se reflète en chaque partie, comme un microcosme; le macrocosme se résout en millions de microcosmes. Ainsi, les individus, tout en étant indépendants, forment entre eux une continuité matérielle. Tels les plants de fraisiers, reliés par des rejetons, chaque individu se développe par un système invisible de rhizomes (racines souterraines), qui unissent les substances germinatives d'innombrables individualités ». — Or, on calcule qu'à la vingt-et unième génération, soit en cinq cents ans (à trois enfants par couple), la postérité d'un homme embrasse un nombre d'hommes égal à l'humanité entière. On peut donc dire que chacun est fait de la substance vivante de tous les hommes qui ont vécu il y a cinq cents ans.

D'où l'absurdité de vouloir enfermer un individu dans une catégorie de nation ou de race.

Ajoutez que la pensée se propage, elle aussi, à travers les hommes, à la façon du plasma germinatif. Toute pensée, une fois exprimée, mène dans la communauté des hommes une existence indépendante de son créateur, évolue avec les générations et, comme le plasma germinatif, vit éternellement. En sorte qu'il n'y a dans l'humanité ni vraie naissance, ni vraie mort matérielle ou spirituelle : ce que la sagesse d'Empédocle sut voir et exprimer ainsi :

---

(1) *Ueber Ursprung und Bedeutung der Amphimixis*, 1906.

« *Mais je te veux révéler autre chose. Il n'y a pas de naissance chez les êtres mortels, et il n'y a pas de mort. Seul, existe mélange et dissolution des substances mêlées. Naissance n'est que le nom dont l'appellent les hommes.* (1) »

L'humanité est donc, matériellement et spirituellement, un organisme unique, étroitement lié, dont toutes les parties se développent en commun.

Sur ces idées viennent maintenant se greffer le concept de *mutation* et les observations de Hugo de Vries. — Si cette substance vivante qui est commune à toute l'humanité acquiert, à quelque moment et sous quelque influence, la propriété de se modifier, après un certain temps, soit un millier d'années, tous ceux qui ont en eux une partie de cette substance peuvent subir soudain un égal changement. On sait que Hugo de Vries a observé ces variations subites chez les plantes (2). Après des siècles de stabilité pour tous les caractères d'une espèce, brusquement, une année, se produit une modification dans un grand nombre d'individus de cette espèce (les feuilles sont ou plus longues, ou plus courtes, etc.). Dès lors, cette modification se propage d'une façon constante; et, l'année suivante, l'espèce nouvelle est établie. — Il en est de même chez les hommes, et spécialement dans les cerveaux humains. On voit des individus dotés de variations cérébrales, qui ne sont pas normales : on les traite de fous ou de génies; ils annoncent la variation future de l'espèce, ils en sont les avant-coureurs : quand le temps est venu, leurs particularités apparaissent soudain dans toute l'espèce. Et l'expérience historique constate que des transformations ou des découvertes, morales ou sociales, surgissent, au même moment, dans les contrées les plus éloignées. J'ai

(1) Empédocle, fragment 8. Cf. fr. 11 et 19.
(2) *Arten und Varietæten, und ihre Entstehung durch Mutation*, 1906.

été souvent frappé de ce fait, en étudiant le passé, ou en observant mon temps. Des sociétés contemporaines, mais séparées et n'ayant aucun moyen de communiquer entre elles, passent, à la même heure, par les mêmes phénomènes moraux ou sociaux. Et presque jamais une découverte ne naît dans le cerveau d'un seul inventeur : à cette minute même, d'autres inventeurs tombent en arrêt, devant, ou sont sur la piste. Le langage populaire dit que « les idées sont dans l'air ». Quand il en est ainsi, une mutation est à la veille de se produire dans le cerveau de l'humanité. Il en est ainsi aujourd'hui. Nous sommes, dit Nicolaï, à la veille de la « *mutation de la guerre* » *(die nahende Mutation des Krieges.)* Moltke et Tolstoï représentent deux grandes variations opposées de la pensée. L'un célèbre la valeur morale de la guerre, l'autre la condamne. Lequel des deux est la variation géniale? Lequel, la variation folle qui s'égare? A voir les faits actuels, il semblerait que Moltke l'emportât. Mais dans un organisme où va se produire une mutation, préludent à l'avance de fréquentes et fortes variations. Et de ces variations diverses, seules subsistent celles qui sont le plus utilisables pour la vie. Il en résulte pour l'optimiste Nicolaï que les idées de Moltke sont un présage favorable de la mutation proche.

***

Quoi qu'il en soit de cet espoir d'une mutation qui ferait bientôt surgir une humanité anti-guerrière, il suffit d'observer le développement biologique du monde pour augurer l'imminence d'une organisation nouvelle, plus vaste et plus pacifique. A mesure que l'humanité évolue, les communications entre les hommes se multiplient. Le

siècle dernier a brusquement porté au plus haut degré les moyens techniques d'échange entre les pensées. Pour n'en donner qu'un exemple, naguère ne circulaient pas plus de 100.000 lettres par an, dans le monde entier; aujourd'hui, il y en a un milliard en Allemagne (c'est-à-dire quinze par homme, alors qu'autrefois c'était une pour mille). Il y a quarante ans, on faisait 3 milliards d'envois postaux par an. En 1906, leur nombre était monté à 35 milliards. En 1914, à 50 milliards: (soit un par homme tous les dix jours en Allemagne, — tous les trois jours en Angleterre). Ajoutez la progression de vitesse. Pour le télégraphe, la distance n'existe plus : « le monde civilisé tout entier n'est plus qu'une chambre, où chacun peut s'entretenir avec tous ».

Il serait impossible que de tels événements n'eussent pas leur contre-coup social. Autrefois, toute pensée d'union ou de fédération entre les divers États d'Europe était condamnée à rester dans le domaine de l'utopie, par le seul fait de la difficulté ou de la lenteur des relations. Comme le dit Nicolaï, un État ne peut s'étendre à l'infini; il doit pouvoir agir promptement sur les diverses parties de l'organisme. Sa grandeur est donc, jusqu'à un certain point, une fonction de la rapidité des communications. Or, un voyageur, aux temps préhistoriques, ne pouvait franchir que 20 kilomètres par jour; les voitures de poste en parcouraient 100; l'extra-poste, 200; le chemin de fer, en 1850, 600; un train moderne, 2.000; et un rapide pourrait (techniquement) dévorer quatre ou cinq fois plus d'espace. Pour des barbares, la patrie était contenue dans une vallée de montagnes. Aux temps des voitures de poste convenaient les États de la fin du Moyen Age, qui n'ont pas sensiblement varié jusqu'à nos jours. Mais, de nos jours, ces États miniatures sont beaucoup trop étroits; l'homme moderne n'y tient plus enfermé; à tout

instant, il en franchit les limites; il faudrait, à la mesure de sa taille, des États aussi vastes que ceux d'Amérique, d'Australie, de Russie ou d'Afrique du Sud. Et l'on voit venir le temps où ces seules raisons matérielles feront du monde entier un seul État. Rien à faire contre cette évolution; qu'on l'aime, ou qu'on ne l'aime pas, elle s'accomplira. On comprend maintenant que tous les essais tentés depuis le Moyen Age jusqu'au XIX^e siècle, pour unir les nations d'Europe, se soient heurtés à une impossibilité de fait : car les conditions d'une telle réalisation n'étaient pas encore données. Ces conditions existent aujourd'hui, et l'on peut affirmer que l'organisation de l'Europe actuelle ne correspond plus à son développement biologique. Bon gré, mal gré, il faudra donc qu'elle s'y adapte. Les temps de l'unité européenne sont venus. Et ceux de l'unité mondiale sont proches (1).

A ce corps nouveau de l'humanité, — *corpus magnum*, dont parle Sénèque, — il faut une âme, une foi nouvelle. Une foi qui, sans perdre le caractère absolu des anciennes religions, soit plus large et plus souple, qui tienne compte non seulement des besoins actuels de l'âme humaine, mais de son développement futur. Car toutes les autres religions, ayant leurs racines dans la tradition et voulant lier l'homme au passé, se sont figées dans le dogmatisme; elles sont devenues, avec le temps, un obstacle à l'évolution naturelle. Où trouver une base de croyance et de morale, à la fois absolue et susceptible de changement, au-dessus de l'homme et pourtant réelle? — C'est, répond Nicolaï, dans l'Humanité même. L'Humanité est une réalité qui se développe au cours des siècles, mais qui à tout instant représente pour nous un absolu. Elle évolue dans une direction

(1) Fin du chapitre XIII.

qui, fortuite ou non, ne peut être changée, une fois qu'elle est donnée. Elle embrasse à la fois le passé, le présent et l'avenir. C'est une unité reliée par le temps, un vaste ensemble dont nous ne sommes qu'un fragment. Être humain, signifie comprendre ce développement, l'aimer, espérer en lui, et chercher à y participer. Il y a là une morale incluse, que Nicolaï résume ainsi :

1. La communauté des hommes est le divin sur terre, et le fondement de la morale;

2. Être un homme, c'est sentir en soi la réalité de l'humanité totale. C'est sentir, comme une loi vivante, qu'on est une partie de cet organisme supérieur ou (selon l'intuition admirable de saint Paul), que « *nous sommes tous un seul corps et que nous sommes, chacun, les membres les uns des autres* ».

3. L'amour du prochain est un sentiment de bonne santé organique. L'amour général de l'humanité est le sentiment de santé organique de l'humanité entière, qui se reflète dans un de ses membres. Aimez donc et honorez la communauté humaine et tout ce qui la fortifie, le travail, la vérité, les instincts bons et sains.

4. Combattez tout ce qui lui nuit, et notamment les traditions mauvaises, les instincts devenus inutiles et malfaisants.

***

« *Scio et volo me esse hominem* », écrit Nicolaï, à la dernière page de son livre. « Je sais que je suis homme, et je veux l'être ».

Homme, — il entend par là un être conscient des liens qui l'attachent à la grande famille humaine et de l'évolution qui l'entraîne avec elle, — un esprit qui comprend et qui aime ces liens et ces lois, qui s'y soumet avec joie,

et qui se fait, ainsi, libre et créateur (1). Homme, il l'est également, au sens du personnage de Térence, à qui rien d'humain n'est étranger. C'est ce qui fait le prix de son livre, et par moments ses défauts : car dans son avidité de tout embrasser, il ne peut tout étreindre. Il parle quelque part avec un dédain bien injuste et surtout bien inattendu chez lui, des « *Vielwisser* » (2), de ceux qui savent trop de choses. Mais lui-même est un « *Vielwisser* », et un des plus beaux types de ce genre, trop rare à notre époque. Dans tous les domaines : art, science, histoire, religion, politique, il jette un regard pénétrant, mais rapide et tranchant; et partout ses vues sont vives, souvent originales, très souvent discutables. La profusion de ses aperçus *de omni re scibili*, la richesse de ses intuitions et de leurs développements, ont un caractère aventureux. Les chapitres historiques ne sont pas impeccables; et, sans doute, le manque de livres dans une prison explique certaines insuffisances; mais l'esprit de l'auteur en est aussi responsable. Il est primesautier et passionné : d'où son attrait, mais son danger. Ce qu'il aime, il le voit à merveille. Mais gare à ce qu'il n'aime pas ! Témoin les pages méprisantes et sommaires, où il juge en bloc les artistes contemporains d'Allemagne (3).

---

(1) Il faudrait faire place, dans cet exposé, à la solution que Nicolaï donne du problème de la liberté. C'est un des chapitres capitaux. — Comment un biologiste, aussi pénétré du sentiment de la nécessité universelle, peut-il y faire rentrer la liberté humaine? La caractéristique même de cette large intelligence est d'associer en elle ces deux forces rivales et complémentaires. Nicolaï fait une suggestive étude, à la fois philosophique et physiologique, de l'anatomie du cerveau et des possibilités d'avenir presque infinies, des milliers de chemins qui y sont inscrits, bien des siècles avant que l'humanité songe à les utiliser. — Mais il faudrait suivre l'auteur en des développements qui dépassent le cadre de notre étude. Nous renvoyons au chapitre II, p. 58 et suivantes. C'est un modèle d'intuition scientifique.

(2) Chapitre X, page 290.

(3) Chapitre XIV.

Chose curieuse que ce biologiste allemand ne ressemble à rien tant qu'à un de nos Encyclopédistes français du dix-huitième siècle ! Je ne vois personne aujourd'hui en France qui, plus que lui, soit de leur lignée. Diderot et Dalembert eussent fait place avec joie parmi eux à ce savant qui humanise la science, — qui brosse hardiment un tableau plein de vie, une brillante synthèse de l'histoire de l'esprit humain, — qui ouvre toutes grandes les portes de son laboratoire aux gens du monde intelligents — et qui, délibérément, veut faire de la science une arme d'émancipation, dans la lutte des peuples pour la liberté. Comme Dalembert et Diderot, il est « dans la mêlée »; il marche à l'avant-garde de la pensée moderne, mais il ne la devance que de l'espace qui sépare un chef de sa troupe; jamais il n'est isolé, comme ces grands précurseurs qui restent murés, toute leur vie, dans leurs visions prophétiques, à des siècles de distance de la réalisation : ses idéals ne dépassent que d'un jour ceux d'à présent. Républicain allemand, il ne vise pas plus haut, pour l'instant, que l'idéal politique de la jeune Amérique — de l'Amérique de 1917 — qui (d'après lui) « ne montre pas seulement le sens du nouveau patriotisme presque cosmopolite, mais aussi ses bornes nécessaires aujourd'hui. Le temps n'est pas encore venu pour l'universelle fraternité des hommes (c'est Nicolaï qui parle), et il ne faudrait pas qu'il fût déjà venu. Il existe encore de trop profonds fossés qui séparent les blancs des jaunes et des noirs. C'est en Amérique que s'est éveillé le patriotisme européen, qui sera sans doute le patriotisme du prochain avenir, et dont nous voudrions être l'avant-coureur... La nouvelle Europe est née, mais ce n'est pas en Europe...» (1).

On voit ici ses limites, qu'un *Weltbürger* du dix-huitième

(1) Chapitre XIV.

siècle eût dépassées. Nicolaï est, dans le domaine pratique, uniquement, mais absolument, un *Européen*. Et c'est «*aux Européens*» que s'adressent son *Appel* d'octobre 1914 et son livre de 1915 :

« Le moment est venu, écrit-il, où l'Europe doit devenir une unité organique, et où doivent s'unir tous ceux que Gœthe a nommés « *bons Européens* », en comprenant sous le nom de *culture européenne* tous les efforts humains qui ont pris leur source en Europe. »

Il y aurait beaucoup à dire, à propos de cette limitation; et, pour notre part, nous ne croyons pas qu'il soit juste et utile pour l'humanité de tracer une ligne de démarcation entre la culture issue d'Europe et les hautes civilisations d'Asie : nous ne voyons la réalisation harmonieuse de l'humanité que dans l'union de ces grandes forces complémentaires; nous croyons que, réduite à elle seule, l'âme d'Europe, appauvrie et brûlée par des siècles d'une dépense forcenée, risquerait de s'éteindre, si l'apport d'autres races de pensée ne venait l'alimenter. — Mais à chaque jour suffit sa tâche. Et le penseur homme d'action qu'est Nicolaï va au plus pressé. En appliquant toute ses forces au but unique, il accélère le moment d'y atteindre. — « De même que nos ancêtres, qui de leur temps étaient des précurseurs, s'enthousiasmaient pour l'unité de l'Allemagne, dit-il, nous voulons combattre pour l'unité de l'Europe; et c'est dans l'espérance de cette unité que notre livre est écrit » (1). — Il n'espère pas seulement en la victoire de cette cause. Il en jouit, par avance. Enfermé à la forteresse de Graudenz, près de la chambre où le patriote Fritz Reuter fut jadis incarcéré parce qu'il croyait en l'Allemagne, il remarque que la prison de Reuter est devenue un sanctuaire; et, faisant

(1) Introduction.

un retour sur lui-même, il proclame qu' « il en sera ainsi plus tard pour ceux qu'on emprisonne aujourd'hui, parce qu'ils professent la conception de l'Européen selon Gœthe. »

Cette force de confiance rayonne à travers son livre. C'est par là qu'il agit, plus encore que par ses idées. Il vaut comme stimulant et comme tonique moral. Il éveille et il délivre. Les âmes se grouperont autour de lui, parce qu'en ces ténèbres du monde où elles errent incertaines et glacées, il est un foyer de chaud optimisme. Ce prisonnier sourit au spectacle de la force qui croit l'avoir vaincu, de la réaction déchaînée, de la déraison qui foule aux pieds ce qu'il sait juste et vrai. Précisément parce que sa foi est insultée, il veut la proclamer. « Précisément parce que c'est la guerre, il veut écrire un livre de paix. » Et, pensant à ses frères de croyance, plus faibles et plus brisés, il leur dédie cette œuvre, « afin de les convaincre que cette guerre qui les épouvante n'est qu'un phénomène passager sur la terre et que cela ne mérite pas qu'on le prenne trop au sérieux. » Il parle, afin de « communiquer aux hommes bons et justes sa *triomphante sécurité* » *(um den guten und gerechten Menschen meine triumphierende Sicherheit zu geben).* (1).

Qu'il nous soit un modèle ! Que la petite troupe persécutée de ceux qui refusent de s'associer à la haine, et que poursuit la haine, soit réchauffée par cette joie intérieure ! Rien ne peut la leur enlever. Rien ne peut les atteindre. Car ils sont, dans l'horreur et les hontes du présent, les contemporains de l'avenir.

15 octobre 1917.

(Revue : *Demain*, Genève, novembre 1917.)

---

(1) Introduction, p. 12.

XXIV

Un appel aux Européens

Dans l'effondrement de l'Allemagne impériale, surgissent quelques grands noms de libres esprits allemands, qui ont, depuis quatre ans, fermement défendu les droits de la raison contre les abus de la force. Georg-Fr. Nicolaï est un des plus illustres. Nous avons tâché de faire connaître son admirable livre : *La Biologie de la Guerre*, et rappelé dans quelles conditions il fut écrit. Le savant professeur de physiologie à l'Université de Berlin, médecin renommé, qui, au début de la guerre, avait été mis à la tête d'un service médical d'armée, fut cassé de son poste, pour avoir exprimé sa réprobation des crimes de la politique allemande, et, de disgrâce en disgrâce, dégradé, ramené au rang de simple soldat, condamné à cinq mois de prison par le conseil de guerre de Dantzig, contraint enfin de s'enfuir d'Allemagne, pour échapper à des sanctions plus rigoureuses. Il y a quelques mois, les journaux nous ont appris son évasion aventureuse en aéroplane. A présent, il est réfugié en Danemark, et il vient d'y publier le premier numéro d'une revue, dont je veux signaler le haut intérêt historique et humain.

***

Elle s'intitule : *Das werdende Europa — Blætter für zukunftsfrohe Menschen, — neutral gegenüber den kriegführenden Lændern, leidenschaftlich Partei ergreifend für das Recht gegen die Macht.* (« L'Europe qui sera, — revue pour les hommes qui ont joyeuse confiance en l'avenir, — neutre à l'égard des pays belligérants, — mais prenant passionnément parti pour le droit contre la force. ») (1)

Zukunftsfroh... : C'est un des traits qui chez Nicolaï frappent, dès le premier regard; je l'avais signalé à la fin de mon étude sur sa *Biologie de la Guerre.* Que d'hommes, à sa place, eussent été déprimés par tout ce qu'il a dû voir, entendre et endurer de la méchanceté humaine, de la lâcheté qui est pire, et de la sottise, qui dépasse l'une et l'autre, — la sottise, reine du monde ! Mais Nicolaï est doué d'une élasticité extraordinaire... « *Nicht weinen!* » comme lui dit sa petite fille de deux ans et demi, quand il va se séparer d'elle et de tout ce qu'il aime... « Pas pleurer ! » *Zukunftsfroh...* — Il a, pour le soutenir, son admirable vitalité, la force inébranlable de ses convictions, sa « triomphante sécurité », et une flamme d'apôtre inattendue dans cette nature d'observateur scientifique, qui par élans se mue en un voyant idéaliste, aux accents religieux. Avec l'apport nouveau de la science moderne, il est un phénomène singulier de « revivance ». La vieille Allemagne de Gœthe, de Herder et de Kant, nous parle par sa voix. Elle revendique ses droits, comme il l'écrit lui-même, contre celle des Ludendorff et autres usurpateurs, à la « politique de Tartares ».

(1) Copenhague, Steen Hasselbach's Verlag, premier numéro, 1er octobre 1918.

« *Das werdende Europa* » a pour objet « d'éveiller l'amour pour notre nouvelle, notre plus grande patrie, l'Europe... Nous voulons que tous les peuples européens deviennent les membres utiles et heureux de cette nouvelle organisation. » — Or, l'avenir de l'Europe dépend essentiellement de l'état de l'Allemagne, qui, par sa méconnaissance brutale des principes européens, maintient la vieille politique de l'isolement armé. Il faut donc, d'abord, libérer l'Allemagne.

Le premier numéro de la revue comprend un article de présentation par le prof. Kristoffer Nyrop, membre de la royale Académie danoise, des pages intéressantes du Dr Alfred H. Fried et du bourgmestre de Stockolm, Carl Lindhagen. Mais le morceau de résistance est un long article de Nicolaï, qui remplit les trois quarts du numéro : « *Warum ich aus Deutschland ging. Offener Brief an denjenigen Unbekannten, der die Macht hat in Deutschland.* » (« Pourquoi je suis sorti d'Allemagne, — lettre ouverte à cet Inconnu, qui a le pouvoir en Allemagne. ») Ce sont les Confessions d'une libre conscience, que l'on veut asservir, et qui brise ses chaînes.

Nicolaï commence par expliquer comment il en est venu à cet acte qui lui a tant coûté : l'abandon de sa patrie en danger. Il exprime, en termes émus, son amour pour le *Mutterland*, (qu'il oppose au *Vaterland*, l'Europe), pour la terre maternelle. Il ne s'est arraché à elle que parce que c'était l'unique moyen de travailler à son affranchissement. En Allemagne même, on ne peut rien : quatre ans d'épreuves l'ont prouvé à Nicolaï. Le droit est ligotté; l'Allemagne n'est plus un *Rechtsstaat*; l'oppression y est universelle, et, le pire, anonyme; le sabre irresponsable règne. Le Parlement n'existe plus, la presse n'existe plus; même le chancelier, et jusqu'à l'Empereur, sont soumis à ce mystérieux « Inconnu, *der die Macht hat in Deut-*

schland. » Nicolaï a longtemps attendu que d'autres, plus qualifiés que lui, protestassent. En vain. La peur, la corruption, le manque de caractère étouffent les révoltes. L'esprit de Allemagne se tait. — Et lui aussi, Nicolaï peut-être, se serait tu, dit-il, par ce sentiment de loyalisme chevaleresque, auquel on se croit obligé, en temps de guerre, si « le pouvoir inconnu » ne l'avait poussé à bout. Après lui avoir tout pris, après l'avoir dépouillé de ses honneurs, de sa situation, de tout l'agrément de la vie, et même du nécessaire, on a voulu lui arracher la seule chose qui lui restât et qu'il ne pouvait pas donner : sa conscience. C'était trop. Il partit. « J'ai dû laisser l'empire allemand, parce que je crois être un bon Allemand. »

Pour que nous comprenions sa détermination, il nous met sous les yeux le tableau des quatre ans de luttes journalières qu'il lui a fallu livrer en Allemagne. — Quoi qu'il pensât de la guerre, lorsqu'elle éclata, il se mit à la disposition de l'autorité militaire, mais à titre de médecin civil. On le nomma médecin en chef au nouvel hôpital de Tempelhof ; ce poste lui laissait la faculté de continuer ses cours publics à l'Université de Berlin. Mais, en octobre 1914, il se fit, avec le prof. Wilhelm Foerster, le prof. A. Einstein et le Dr Buek, le promoteur d'une protestation contre le fameux manifeste des 93. La sanction ne se fit pas attendre. Il fut aussitôt déplacé, nommé simple médecin assistant à l'hôpital de contagieux de la petite forteresse de Graudenz. Il prit son parti de cette mesure arbitraire et absurde, et il occupa ses loisirs à rédiger son livre sur « *La Biologie de la guerre* ». Survint le torpillage du *Lusitania*. Nicolaï en éprouva, dit-il, comme une douleur physique. A table, parmi quelques camarades, il déclara que « la violation de la neutralité belge, l'emploi de gaz vénéneux, le torpillage de vaisseaux de commerce, étaient non seulement un forfait moral, mais une stupidité sans nom, qui ruine-

rait tôt ou tard l'empire allemand. » L'un des convives, son collègue, le Dr Knoll, n'eut rien de plus pressé que de le dénoncer. De nouveau déplacé, Nicolaï fut envoyé en disgrâce dans un des coins les plus perdus d'Allemagne. Il protesta, au nom du droit. Il en appela à l'Empereur. L'Empereur, lui assura-t-on, écrivit en marge du dossier : « *Der Mann ist ein Idealist, man soll ihn gewæhren lassen!* » (« L'homme est un idéaliste : qu'on le laisse tranquille ! »)

On le renvoya à Berlin, dans l'hiver de 1915-1916, avec avis d'être sage. Sans en tenir compte, il commença, à l'Université, son cours sur « *la guerre, comme facteur d'évolution dans l'histoire de l'humanité* ». On ferma le cours, à peine ouvert, et on expédia Nicolaï à Dantzig. Interdiction formelle de parler et d'écrire sur les sujets politiques. Nicolaï excipe de sa qualité de médecin civil. On prétend l'obliger au serment de fidélité et d'obéissance. Il refuse. On le convoque devant le conseil de guerre, on l'avertit des conséquences de son acte : il ne veut pas céder. On le dégrade, il devient simple soldat. Pendant deux ans et demi, il est employé sanitaire, occupé à un ridicule travail de bureau. Il n'en a pas moins terminé son livre, qui s'imprime en Allemagne. Les deux cents premières pages étaient tirées, quand l'ouvrage est dénoncé par le fondé de pouvoir d'un grand chantier de construction des sous-marins : « Nous gagnons péniblement notre argent dans la guerre, s'écrie-t-il, indigné, et cet homme écrit pour la paix ! » Nicolaï est arrêté, et son manuscrit confisqué. Après un long procès, il est condamné à cinq mois de prison. Défense aux journaux de publier son nom. La *Danziger Zeitung* est suspendue, pour avoir relaté sa condamnation. Au sortir de la prison, les vexations reprennent. Le commandant de place d'Eilenburg veut astreindre Nicolaï au service armé. Nicolaï déclare qu'il ne se soumettra pas. L'ordre

est pour le lendemain. Nicolaï délibère. Il pense à Socrate, qui se soumit aux lois, même mauvaises, de sa patrie. Mais il pense aussi à Luther, qui s'est enfui à la Wartburg, pour achever son œuvre. Et il part, dans la nuit. Il ne quitte pourtant pas l'Allemagne. Il veut tenter, avant, un dernier appel à la justice de son pays. Il écrit au ministre, pour lui exposer les violations du droit, et demande protection contre l'arbitraire de la soldatesque. En attendant la la réponse, il trouve un refuge chez des amis à Munich, puis à Grunewald, près Berlin. Aucune réponse ne vient. Il faut donc s'expatrier. On sait comment il réussit à passer la frontière (1) : en aéroplane, « à trois mille mètres au-dessus de la terre, parmi quelques nuages blancs de schrapnels ». A l'aube de la nuit de la St Jean, il voyait luire au loin la mer libératrice. Il arriva à Copenhague. Pour la dernière fois, il s'adressa au gouvernement allemand : il offrit de revenir, si on lui garantissait le respect de ses droits et si on le réhabilitait. Après huit semaines d'attente, Nicolaï se vit désigné comme déserteur; on perquisitionna dans sa maison de Berlin et dans celles de ses amis; on mit ses biens sous séquestre; enfin, on essaya d'obtenir son extradition, sous l'inculpation de vol d'aéroplane. — C'est alors que, reprenant sa liberté de parole, Nicolaï écrit sa « Lettre ouverte » au despote « inconnu ».

***

Ce qui me frappe dans ce récit, c'est d'abord l'invincible ténacité de cet homme appuyé sur son droit, comme sur

(1) Nicolaï évite de donner des détails sur sa fuite. Trop de personnes y ont été mêlées, qui auraient à souffrir; déjà, dit-il, on a mis en prison une des plus innocentes, la fiancée d'un de ses compagnons. — Il nous promet pour plus tard des Mémoires de sa vie de soldat.

une forteresse... « *Eine feste Burg* »... Mais c'est aussi l'aide secrète qu'il a trouvée chez un très grand nombre de ses compatriotes.

On s'étonne à présent de l'écroulement subit du colosse germanique. On en recherche cent raisons diverses: l'armée décimée par les épidémies, le peuple travaillé par le bolchevisme..., etc. Elles ont leur part. Mais on oublie une autre cause : c'est que l'édifice entier, si imposant qu'il fût, était miné. Derrière sa façade d'obéissance passive se cachait un immense désenchantement. Rien de plus étonnant dans le récit de Nicolaï, (malgré les précautions qu'il prend pour ne livrer aucun nom aux vengeances du pouvoir) que la quantité de complicités tacites qui le soutiennent et l'encouragent. « Savants, travailleurs, soldats, officiers, écrit-il, me priaient de dire ce qu'ils n'osaient pas dire. » Alors qu'on l'arrête et qu'on saisit son livre, le manuscrit est sauvé et emporté en Suisse par qui? Par un courrier officiel allemand ! — Quand, ayant fui son poste, il veut sortir d'Allemagne, à pied, il est arrêté, à cent pas de la frontière, et conduit devant un bon vieux capitaine, qui, entendant son nom, a un haut-le-corps de surprise, le regarde longuement, puis lui donne le conseil amical de ne pas poursuivre sa route, la nuit : car la frontière est gardée par des patrouilles avec des chiens. Et il le laisse aller. — Ne voyant d'autre issue que par les airs, Nicolaï s'adresse... à qui? à un officier aviateur; il le prie de lui prêter un aéroplane, pour passer en Hollande ou en Suisse. L'autre, sans s'étonner, répond que la chose est faisable, et que si Nicolaï veut se rendre plutôt en Danemark, ce qui serait bien plus facile, il se ferait fort d'emmener avec lui toute une escadrille. A défaut de l'escadrille, deux aéroplanes et plusieurs officiers prirent part à l'évasion aérienne, de Neuruppin à Copenhague. — Bien d'autres traits analogues attestent l'affaiblissement des liens qui

retenaient les citoyens à l'État. La publication, en Suisse, du livre de Nicolaï et la diffusion clandestine en Allemagne d'une centaine d'exemplaires mirent l'auteur en relations avec des hommes de tous les partis allemands et lui permirent de mesurer la puissance de haine qui était dans les consciences. « Je suis convaincu, affirme-t-il, que l'Allemagne et le monde seraient délivrés demain, si aujourd'hui tous les Allemands disaient sans réserve ce qu'ils veulent et souhaitent, au fond du cœur. »

C'est là ce qui fait la force de sa protestation : elle n'est pas celle d'un individu, elle est celle d'un peuple; Nicolaï n'en est que le héraut.

Aussi, après avoir fini son récit, se tourne-t-il vers ce peuple, qui vient de l'inspirer. Par une transformation soudaine, «l'Inconnu» à qui s'adresse cette «lettre ouverte» — *derjenige Unbekannte, der die Macht hat* — n'est plus le pouvoir militaire; la force souveraine lui semble avoir passé déjà dans les mains du véritable maître : le peuple allemand. Et il l'invite à l'union avec les autres peuples. Sur un ton d'évangéliste illuminé, il lui rappelle sa vraie destinée, sa mission spirituelle, mille fois plus importante que toutes les vaines conquêtes. A tous les peuples d'Europe, il montre le devoir actuel et la tâche pressante : l'unité de l'Europe et l'organisation du monde:...

« Et maintenant, mes compagnons, venez !... Je suis libre de tout, un homme sans État *(staatenlos), ein deutscher Weltbürger...* J'ai la paix ! *(Ich habe Frieden !)...* Venez ! Et proclamez ce que déjà vous savez et sentez !... Nous ne voulons pas *faire la paix*, nous voulons simplement reconnaître que *nous l'avons...* »

Et, réitérant son cri d'octobre 1914, cet *Aufruf an die Europæer* (1), qu'avec lui ses amis A. Einstein, Wilhelm

(1) Cet *Aufruf an die Europæer*, est reproduit, dans le premier numéro de

Foerster, et l'écrivain Otto Buek, opposèrent aux paroles de démence des 93, il reprend cet acte de foi en la conscience de l'Europe, une et fraternelle, et il lance son appel à tous les esprits libres, à ceux que Gœthe nommait : « *Ihr, gute Europæer...* »

20 octobre 1918.

(*Wissen und Leben*, Zurich, novembre 1918.)

Das werdende Europa, à la suite de l'article que j'analyse; et Nicolaï fait appel à ses lecteurs, pour qu'ils y envoient leur adhésion.

XXV

En fraternel hommage à Ernst Toller [1]

Il semble que l'Allemagne s'acharne à achever, dans la paix, l'œuvre de destruction accomplie par la guerre. Elle n'a pas eu de pire ennemi qu'elle-même. Le monde ligué contre elle avait brisé ses forces militaires, mais laissé intactes ses forces spirituelles; et même, la rude épreuve les avait épurées, exaltées. Une pléiade d'idéalistes d'action, sincères et vigoureux, se levaient pour renouveler sa vie sociale. Parmi eux, de géniales intelligences : une Rosa Luxemburg, un Gustav Landauer-un Walther Rathenau. De ses mains, l'Allemagne les a, fauchés. En moins de quatre ans de paix — de paix menteuse — l'Allemagne a plus tué de ses chefs intellectuels que la guerre en quatre ans. Et ce que n'avait pas osé le despotisme impérial, l'indigne faiblesse de la République bourgeoise l'a laissé accomplir, fermant complaisamment les yeux sur les crimes, et s'en rendant ainsi complice.

Une brochure documentaire, *Zwei Jahre Mord* (Deux ans de meurtres) par E. G. Gumbel, préface du prof. G.-F.

---

(1) Préface aux *Gedichte der Gefangenen* [Poèmes de la Prison] par Ernst Toller, traduction d'Alzir Hella et O. Bournac, — éditions de la revue *Les Humbles*, 1922, Paris.

Nicolaï (1), fait le relevé des assassinats commis, depuis le 9 novembre 1918 jusqu'en 1921. A cette date, ils s'élevaient au chiffre de 329, dont 15 par les communistes, 314 par la réaction. Et depuis, la série sanglante s'est enrichie de bien d'autres, entre lesquels les meurtres de Erzberger et de Rathenau. De ces crimes de la réaction, pas un n'a été puni. Le plus ignoble peut-être, celui de Landauer (un des penseurs les plus purs, les plus dignes de vénération), sauvagement assommé, piétiné, par une bande de soudards et de junkers, le 2 mai 1919, devant la porte de la prison de Stadelheim, ce lâche assassinat qui restera dans l'histoire de l'Allemagne un souvenir déshonorant, a eu la sanction scandaleuse que voici : le Kriegsgericht de Fribourg acquitta l'assassin pour le meurtre et le condamna à cinq semaines de prison pour avoir volé la montre de sa victime.

Ernst Toller était aux côtés de Landauer pendant la révolution bavaroise : et il n'échappa à la mort que par miracle. Après son arrestation, sa vie resta longtemps en danger, et il fallut l'intervention de l'opinion européenne pour détourner la menace suspendue sur sa tête. Mais après un procès dérisoire (2), il fut condamné à une détention de plusieurs années dans la forteresse de Niederschœnenfeld. Nature délicate, tendre, poétique, frémissante d'espoirs généreux et d'amour juvénile, il a cruellement souffert et sa santé est atteinte.

Mais c'est le propre des nobles cœurs de puiser dans les souffrances mêmes qui accablent les autres une source de grandeur. On dirait que leur âme se fait un marchepied de

---

(1) Verlag « *Neues Vaterland* » — Une cinquième édition de cette brochure vient de paraître sous le titre : *Vier Jahre politischen Mord* (Quatre années de meurtres politiques), 1922, Berlin-Fichtenau.

(2) Stefan Grossmann : *Der Hochverraeter Ernst Toller; die Geschichte eines Prozesses.*

leur corps abattu, pour atteindre plus haut. L'esprit de Ernst Toller s'est élevé jusqu'aux cimes en certaines pages écrites dans sa prison.

Il a beaucoup produit pendant ces années : des poèmes et de vastes drames, qui semblent d'un jeune Schiller dans la mêlée moderne : *Die Wandlung*, *Masse Mensch*, *Tag des Proletariats*, et, tout récemment, *Die Maschinenstürmer*, qui met en scène les mouvements ouvriers en Angleterre, vers 1815. Si vibrantes d'émotions passionnées que soient ces œuvres, je leur préfère le petit livre de sonnets, que présente au public français la fidèle traduction d'Alzir Hella et de O. Bournac : *Gedichte der Gefangenen* (Poèmes des Prisonniers) (1).

***

Ce semble un paradoxe de dire qu'en notre temps de confusion frénétique et de despotisme universel, il n'y aura bientôt plus de refuge pour la liberté de l'âme qu'à l'intérieur des prisons.

Elles ne tarderont pas à remplacer les « *déserts* » du XVII^e^ siècle, où les esprits, lassés des agitations du siècle, allaient de loin en loin faire une cure de renoncement et reprendre contact avec le plus profond d'eux-mêmes. Certes, ces grands solitaires n'eussent pas désavoué les beaux poèmes de Toller. Le jeune condamné, muré vivant dans une forteresse, est comme le rossignol aux yeux crevés qui chante dans sa cage. Au lieu de s'abandonner à l'amertume désespérée qui dessèche ou convulse l'âme, il a vu fleurir dans sa nuit le chant libérateur de

(1) Kurt Wolff, éditeur, Munich.

l'Être sans limites, dont les rumeurs du monde étouffent la voix profonde.

Ce n'est pas du premier coup que l'âme du prisonnier parvient à cette concentration souveraine et à cette suprême liberté. La première impression, en pénétrant à la suite de Toller dans ces sonnets de la prison, c'est l'étouffement des nuits sépulcrales, et de « cette vie qui coule sans forme et sans couleurs » *(November, Schlaflose Nacht, Nœchte)*. Mais l'excès même de la compression amasse d'énormes énergies, centuple les forces psychiques et les fait déborder. La sensibilité avivée réagit jusqu'au spasme, au moindre contact du dehors. Dans le silence, les sons hallucinés prennent une amplitude de vibrations formidable *(Verweilen um Mitternacht)* : les ombres et les lueurs du crépuscule remplissent la cellule de danses enivrées *(Dœmmerung)* : tout s'anime et se peuple : et c'est l'univers entier qui se rue dans l'étroit espace où, sous l'œil indifférent des moroses geôliers, le prisonnier est parqué. Les murs de la forteresse s'ouvrent. L'esprit s'est évadé.

Mais il ne jouit pas seulement de la liberté, qui plane dans les espaces illimités. Il a reçu le don magique de se transmuer en tout ce qui l'entoure. Les mystiques visiteurs, la Douleur et l'Amour, lui ont appris l'essence des êtres. Il se sent fraternel avec ces petites prisonnières *(Gefangene Mædchen)*, avec cette fille qui passe dans le préau, couvant une maternité prochaine *(Schwangeres Mædchen auf dem Gefængnishof)*, avec ses geôliers mêmes. Bien plus, car tout est vivant : avec la pluie, les cailloux, la fleur fanée, la verdure du printemps qui s'annonce sur le tas d'ordures dans la cour de la prison *(Pfade zur Welt, Spaziergang der Stræflinge)*, avec les objets familiers, qui le rencontrent et le saluent, dans son voyage autour de sa cellule *(Begegnung in der Zelle)*. De partout retentit dans sa poitrine le battement de cœur de la vie *(Ver-*

weilen um Mitternacht). Et alors, il entonne le cantique de la solitude *(Lied der Einsamkeit). O beata solitudo!...* « Vous me refusez le monde, o hommes ! Il est en moi. Et je vous le donne. Je vous le donne plus beau, plus riche, de tout ce que j'ai souffert, de mon amour saignant et de ma paix conquise !... »

***

Mais le généreux poète, dont l'esprit s'est libéré de la captivité, gît toujours enfermé. Il ne doit sortir de sa prison que dans deux ans. En sortira-t-il vivant?

Nous adressons un appel à la conscience de l'Allemagne. Nous lui disons :

« Laisserez-vous s'éteindre dans une geôle un de ceux qui vous honorent, de ceux qui font, à cette heure sombre pour vous, aimer encore en Europe le génie poétique et l'idéalisme allemand? Ouvrez la cage, avant qu'il ne soit trop tard ! Et laissez le libre oiseau chanter, dans la libre forêt germanique l'hymne fraternel de l'avenir ! »

1er octobre 1922.

XXVI

En lisant Auguste Forel

Le nom d'Auguste Forel est célèbre dans la science européenne; mais il n'est pas aussi populaire en son pays qu'il y a droit. On connaît surtout l'activité sociale de ce grand homme de bien, dont l'âge et la maladie n'ont pu refroidir l'inlassable énergie et l'ardente conviction. Mais la Suisse romande, qui admire justement les œuvres du naturaliste J.-H. Fabre, ne se doute pas qu'elle a le bonheur de posséder un observateur de la nature, qui n'est pas moins pénétrant et dont la science est plus complète et plus sûre. J'ai lu quelques-unes des études de Forel sur les fourmis, et j'ai été émerveillé de la richesse de ses expériences, poursuivies pendant soixante-six ans (1). Tandis

(1) Les plus importantes de ces études se trouvent réunies dans le grand ouvrage : *Les fourmis de la Suisse. (Nouveaux mémoires de la Société helvétique des Sciences naturelles*, t. XXVI, 1874, Zurich; 2e édition revue, 1920, La Chaux-de-Fonds) et dans les admirables séries d'*Expériences et remarques pratiques sur les sensations des insectes*, publiées, en cinq parties, dans la *Rivista di Scienze biologiche*, Côme, 1900-1901.

Mais elles ne forment encore qu'une partie des recherches de l'auteur sur ce sujet. Le Dr A. Forel me disait récemment qu'il n'a pas écrit moins de 226 articles sur les fourmis, depuis l'ouvrage, devenu classique, de 1874.

En ce moment, paraît à Genève (1923, édit. Kundig), *Le Monde Social des fourmis du globe, comparé à celui de l'homme*, 5 vol. avec figures et planches coloriées, — ouvrage capital, où l'auteur a résumé les expériences de toute sa vie.

que, patiemment, il décrit la vie de ces insectes, jour par jour, heure par heure, et durant des années, son regard va bien loin au fond de la nature et soulève un pan du voile de mystère qui couvre nos propres instincts.

Chose curieuse : J.-H. Fabre croyait à la Providence et au bon Dieu; le Dr A. Forel est moniste psychophysiologiste. Or, des observations de Forel se dégage une impression de la nature beaucoup moins écrasante que de celles de Fabre. Celui-ci, la conscience en repos pour l'âme humaine, ne voyait en ses bestioles que de miraculeuses machines. Forel y aperçoit, çà et là, l'étincelle de la conscience réfléchie, de la volonté individuelle. Ce ne sont que des points lumineux, qui trouent, de loin en loin, les ténèbres. Mais cette apparition n'en est que plus pathétique. Je me suis plu à grouper, dans la masse de ces observations, un ensemble de faits où l'on voit l'instinct millénaire, *l'Anagkê* de l'espèce, combattu, ébranlé, abattu. Et pourquoi un tel conflit serait-il moins dramatique chez ces pauvres fourmis que chez les Atrides de *l'Orestie?* Ce sont partout les mêmes ondes de forces aveugles ou conscientes, le même entrechoquement d'ombres et de lumières. Et l'analogie de certains phénomènes sociaux, observés chez ces myriades de petits êtres, avec ce qui se passe chez nous, peut nous aider à nous comprendre et — peut-être — à nous dominer.

Je me contenterai de relever, à titre d'exemple, dans le vaste répertoire d'expériences de A. Forel, celles qui concernent quelques états collectifs, psycho-pathologiques, et le problème redoutable qui nous étreint aujourd'hui : la guerre.

***

Les fourmis, dit A. Forel, sont aux autres insectes ce que

l'homme est aux autres mammifères. Leur cerveau surpasse celui de tous les insectes par son volume proportionnel et la complication de sa structure. Si elles n'atteignent pas à la grande intelligence individuelle des mammifères supérieurs, elles priment *tous les animaux* par l'instinct social. Il n'est donc pas étonnant que leur vie sociale se rapproche sur bien des points des sociétés humaines. Comme les plus avancées de celles-ci, ce sont des démocraties — et des démocraties guerrières. Voyons-les à l'œuvre.

L'Etat-Fourmi n'est point borné à la fourmilière : il a son territoire, son domaine, ses colonies, et, tout comme les puissances coloniales, ses escales et ses stations de ravitaillement. Le territoire : un pré, plusieurs arbres, une haie. Le domaine d'exploitation : le sol et le sous-sol, les arbres à pucerons, ce bétail qu'elles soignent et qu'elles protègent. Les colonies : d'autres nids habités en même temps par les mêmes fourmis, plus ou moins rapprochés de la métropole et plus ou moins nombreux (parfois plus de deux cents), qui communiquent entre eux, par des chemins à ciel ouvert ou par des canaux souterrains. Les entrepôts : de petits nids ou des cases de terre, pour les fourmis qui vont au loin, sont lasses, ou se laissent surprendre par le mauvais temps.

Naturellement, ces Etats cherchent à s'agrandir. Ils entrent donc en conflit. « Les disputes de territoire, à la frontière de deux grandes fourmilières, sont la cause ordinaire des guerres les plus acharnées. Les arbres à pucerons sont le plus disputés. Pour certaines espèces, les domaines souterrains (les racines de plantes) ne le sont pas moins. » D'autres espèces vivent exclusivement de la guerre et du butin. Le *polyergus rufescens* (« l'Amazone » de Huber) ne daigne pas travailler et n'en est plus capable; il pratique l'esclavage et se fait servir, soigner, nourrir par ses troupeaux d'esclaves, que des armées d'expé-

ditions vont râfler (en nymphes et en cocons) dans les fourmilières voisines.

La guerre est donc endémique; et tous les citoyens de ces démocraties, les fourmis ouvrières, sont appelés à y prendre part. Dans certaines espèces *(Pheidole pallidula)*, la classe militaire est distincte de la classe ouvrière; le soldat ne se mêle pas aux travaux domestiques, vit une vie de garnison oisive, sans rien faire, sauf aux heures où il doit défendre les portes avec sa tête (1). Nulle part on ne voit de chefs (du moins, de chefs permanents) : ni rois, ni généraux. Les armées expéditionnaires du *Polyergus rufescens*, qui varient, dans leur nombre, de cent à deux mille fourmis, obéissent à des courants, qui paraissent venir de petits groupes, épars ici ou là, tantôt en tête, tantôt en queue. On voit, au milieu d'une marche, le gros de la colonne s'arrêter brusquement, indécise, immobile, comme paralysée; puis, soudain, l'initiative jaillit d'un petit noyau de fourmis qui se jettent au milieu des autres, les frappent du front, s'élancent dans une direction et les entraînent.

La *Formica sanguinea* pratique habilement une tactique de combat, que Forel a décrite après Huber. Ce n'est pas l'ordre compact, à la Hindenburg, mais des pelotons espacés, que relient constamment des courriers. Elles n'attaquent pas de front, mais cherchent à surprendre de côté, épient les mouvements de l'ennemi, visent, comme Napoléon, à être, par la rapidité de leur concentration, les plus fortes sur un point et à une minute donnés, savent aussi, comme lui, agir sur le moral de l'adversaire, saisissent l'instant psychologique où cède le courage de l'ennemi, et, à cette seconde, se pré-

(1) On l'utilise aussi à l'office de boucher : il découpe les proies en petits morceaux.

cipitent sur lui avec une furie irrésistible, sans plus se soucier du nombre : car elles savent qu'à présent une d'entre elles en vaut cent des autres que balaye la panique. Au reste, en bons soldats, elles ne cherchent pas à tuer, mais à vaincre et à récolter les fruits de la victoire. Quand le combat est gagné, elles installent à chaque porte de la fourmilière vaincue une douane, qui laisse fuir les ennemies, mais à condition que celles-ci n'emportent rien; elles pillent le plus possible, et tuent le moins possible.

Entre espèces d'égale force, qui luttent pour leurs frontières, la guerre ne dure pas toujours. Après des jours de batailles et de glorieuses hécatombes, il semble que les deux Etats reconnaissent l'impossibilité d'atteindre au but de leurs ambitions. Les armées se replient alors, d'un commun accord, des deux côtés d'une limite-frontière, acceptée des deux camps, avec ou sans traité, en tous cas observée avec plus de rigueur que, chez nous, ne le sont les simples « chiffons de papier ». Car les fourmis des deux Etats s'y arrêtent strictement et ne la dépassent point.

***

Mais ce qui peut nous intéresser davantage, c'est de voir comment chez nos frères, les insectes, apparaît l'instinct de la guerre, comment il se développe, et s'il est ou non irrévocable ou susceptible de changer. Ici, les expériences de Forel conduisent à des observations tout à fait remarquables.

J.-H. Fabre, dans un passage célèbre de sa *Vie des insectes*, écrit que « le brigandage fait loi dans la mêlée des vivants... Dans la nature, le meurtre est partout, tout rencontre un crochet, un poignard, un dard, une dent, des pinces, des tenailles, une scie, atroces machines

qui happent..., etc. » Mais il exagère. Il voit merveilleusement les faits d'entre-tuerie et d'entre-mangerie; il ne voit pas ceux d'entr'aide et d'association. Un beau livre de Kropotkine a relevé ceux-ci, dans l'ensemble de la nature. Et les observations très précises de Forel montrent que, chez les fourmis, l'instinct de guerre et de rapine trouve sur son chemin des instincts contraires, qui peuvent victorieusement l'arrêter ou le modifier.

En premier lieu, Forel établit que l'instinct de guerre n'est pas fondamental; on ne le trouve pas, à l'éveil de la vie des fourmis. En mettant ensemble des fourmis fraîchement écloses de trois espèces différentes, Forel obtient une fourmilière mixte, vivant en parfaite intelligence. Le seul instinct primordial des nouvelles écloses est le travail domestique et le soin des larves. « Ce n'est que plus tard que les fourmis apprennent à distinguer un ami d'un ennemi, à savoir qu'elles sont membres d'une fourmilière et à combattre pour elle (1). »

La seconde remarque, encore plus surprenante, est que l'intensité de l'instinct guerrier est en proportion directe du nombre de la collectivité. Deux fourmis d'espèces ennemies qui se rencontrent isolément sur un chemin, à grande distance de leur nid et de leur peuple, s'évitent et filent, chacune d'un côté différent. Si même vous les prenez en plein combat, dans la mêlée générale, et si vous les mettez toutes deux seules dans une boîte très petite, elles ne se feront aucun mal. Si, au lieu de deux ennemies, vous en enfermez un nombre restreint dans un espace étroit, elles ébaucheront un commencement de combat sans vigueur et sans suite, puis cesseront, et très souvent finiront par s'allier. Et, ajoute Forel, l'alliance une fois faite ne peut plus se défaire. Mais

(1) Auguste Forel : *Les Fourmis de la Suisse* (1874, Zurich; p. 261-263).

replacez les mêmes fourmis dans l'ensemble de leur peuple, séparez bien les deux peuples, mettez entre eux une distance raisonnable, qui leur permettraitde vivre en paix, chacun à part du voisin : ils se rueront l'un sur l'autre, et les individus qui s'évitaient tout à l'heure, avec répugnance ou peur, s'entre-tuent furieusement (1). L'instinct de guerre est donc une contagion collective.

Cette épidémie prend parfois (2) un caractère nettement pathologique. A mesure qu'elle s'étend et que la mêlée se prolonge, la fureur combative devient une frénésie. La même fourmi qui se montrait timide au début tombe dans une crise de folie enragée. Elle ne reconnaît plus rien. Elle se jette sur ses compagnes, elle tue ses esclaves qui tâchent de la calmer, elle mord tout ce qu'elle touche, elle mord des morceaux de bois, elle ne peut plus retrouver son chemin. Il faut que ses esclaves se mettent à deux ou trois autour d'elle, lui prennent les pattes, la caressent avec leurs antennes, jusqu'à ce qu'elle ait retrouvé... dirai-je : « sa raison »? Pourquoi pas? Ne l'avait-elle pas perdue?

Jusqu'à présent, nous n'avons encore eu affaire qu'à des phénomènes généraux, obéissant à des lois assez fixes. Mais voici maintenant apparaître des phénomènes individuels, dont l'initiative va se heurter à l'instinct de l'espèce, et — curieusement — le faire dévier de sa route ou l'annuler.

Forel met dans un bocal des fourmis d'espèces ennemies : *sanguinea* et *pratensis*. Après quelques jours de guerre, suivis d'un armistice farouche et méfiant, il introduit parmi elles une petite nouvelle-née *pratensis*, affamée. Elle court demander à manger à celles de

(1) *Id.*, p. 249.
(2) Chez le *Polyergus rufescens*.

son espèce. Les *pratenses* la repoussent. Alors, l'innocente se tourne vers les ennemies de sa race, les *sanguineae* et, selon l'usage des fourmis, elle lèche la bouche à deux d'entre elles. Les deux *sanguineae* sont si saisies de ce geste, qui bouleverse leur instinct, qu'elles dégorgent la miellée à la petite ennemie. Dès lors, tout est dit, et pour toujours. Une alliance offensive et défensive est conclue entre la petite *pratensis* et les *sanguineae* contre celles de sa race. Et cette alliance est irrévocable.

Autre exemple : le danger commun. Forel met dans un sac une fourmilière de *sanguineae* et une fourmilière de *pratenses;* il les secoue ensemble, puis les laisse enfermées dans le sac pendant une heure; après quoi, il ouvre le sac, en le mettant en communication directe avec un nid artificiel. Aux premiers instants, c'est un égarement général, une terreur délirante : les fourmis ne se reconnaissent plus entre elles, se montrent les mandibules, et se fuient en faisant des écarts affolés. Puis, le calme se rétablit graduellement. Les premières, les *sanguineae* déménagent les cocons, *tous* les cocons des deux espèces. Quelques *pratenses* les imitent. Quelques combats encore se livrent de temps en temps, mais ils sont isolés et vont s'affaiblissant. Dès le lendemain, toutes travaillent d'accord. Quatre jours après, l'alliance est complète; les *pratenses* dégorgent la nourriture aux *sanguineae.* Au bout de la semaine, Forel les porte près d'une fourmilière abandonnée. Elles s'y établissent, s'entr'aident pour le déménagement, se portent les unes les autres. Seuls, quelques individus isolés des deux espèces, sans doute de vieux nationalistes irréductibles, gardent leur haine sacrée, et finissent par se faire tuer. Une quinzaine après, la fourmilière mixte est florissante, l'intelligence parfaite; le dôme, qui à l'ordinaire est surtout couvert de *pratenses*, devient rouge de

martiales *sanguineae*, dès qu'un danger menace l'Etat commun. Continuant l'expérience, Forel, le mois suivant, va chercher une nouvelle poignée de *pratenses* dans l'ancienne fourmilière, et la pose devant la fourmilière mixte. Les nouvelles venues se jettent sur les *sanguineae*. Mais celles-ci ripostent sans violence; elles se contentent de rouler par terre les agresseurs et les relâchent ensuite. Les *pratenses* n'y comprennent rien. Quant aux autres *pratenses* de la fourmilière mixte, elles évitent leurs anciennes sœurs, ne les combattent pas, mais transportent leurs cocons chez elles. Ce sont les nouvelles venues qui sont violentes à leur égard. Le lendemain, une partie d'entre elles ont été admises dans la fourmilière mixte; et la paix ne tarde pas à s'établir pour toujours. En aucun cas, on ne voit les *pratenses* de la fourmilière mixte s'allier à leurs sœurs nouvellement arrivées contre les *sanguineae*. L'alliance amicale est plus forte que la fraternité de race; entre les deux espèces ennemies, la haine est désormais vaincue (1).

***

De tels exemples suffisent à montrer l'erreur funeste de ceux qui croient à l'immuabilité sacrée des instincts, et qui, après y avoir inscrit l'instinct de guerre, y voient une fatalité imposée, du bas au haut de la chaîne des êtres. En premier lieu, l'instinct comporte tous les degrés d'impératif, inflexible ou flexible, absolu ou relatif, durable ou passager, non seulement d'un genre à l'autre, mais, dans un même genre, d'une espèce à

(1) A. Forel : *Les Fourmis*, p. 266-273.

l'autre (1), et, dans la même espèce, de tel groupe à tel autre. L'instinct n'est pas un point de départ, mais un produit, déjà, de l'évolution ; et il est toujours en marche. L'instinct le plus fixé est simplement le plus ancien. Il faut donc admettre, d'après les exemples précédents, que l'instinct de la guerre n'est pas aussi profondément enraciné, aussi primitif qu'on le dit, puisqu'il peut être combattu, modifié, refréné, chez des espèces de fourmis cependant guerrières. Et si ces pauvres insectes sont capables de réagir contre lui, de transformer leur nature, de faire succéder aux guerres de conquête la coopération pacifique, au stade des Etats ennemis celui des Etats alliés, bien plus, d'Etats mixtes et unis, l'homme s'avouera-t-il plus lié par ses pires instincts et moins libre de les maîtriser ? On a dit quelquefois que la guerre nous rabaisse au niveau de la bête. La guerre nous rabaisse au-dessous, si nous nous montrons moins capables de nous en dégager que certaines sociétés animales. Il serait un peu humiliant d'admettre leur supériorité. *Chi lo sa?...* Pour ma part, je ne suis pas très sûr que l'homme soit, comme on dit, le roi de la nature : il en est, bien plutôt, le tyran dévastateur. Je crois qu'en beaucoup de choses il aurait à apprendre de ces sociétés animales, plus vieilles que la sienne et infiniment variées (2).

Au reste, il ne s'agit pas de prophétiser si l'humanité réussira (pas plus que le monde des fourmis) à domi-

---

(1) Une des causes d'erreurs. quand on prétend juger des insectes, est qu'on généralise l'observation d'une ou de quelques espèces au genre tout entier. Or, ces espèces sont excessivement nombreuses. Parmi les seules fourmis, on connaît actuellement, m'écrit le Dr Forel, plus de 7.500 espèces. Et elles offrent toutes les nuances, tous les degrés de l'instinct.

(2) Depuis que cet article a paru, le Dr A. Forel a publié une très intéressante brochure intitulée : *Homme et Fourmi : comparaison de la société des fourmis à celle de l'homme*, 1923, Lausanne, Imprimerie populaire.

ner ses aveugles instincts. Mais ce qui me frappe, en lisant A. Forel, c'est qu'il n'y aurait à cette victoire, chez les fourmis comme chez les hommes, aucune impossibilité radicale. Et qu'un progrès ne soit pas impossible, — même si on ne le réalise pas, — m'est une pensée moins étouffante que de savoir que, quoi qu'on fasse, on se brise à un mur. C'est la fenêtre fermée (et bien encrassée), derrière laquelle est l'air lumineux. Elle ne s'ouvrira peut-être jamais. Mais ce n'est qu'une vitre à briser. Il suffit d'un geste libre (1).

1er juin 1918.

(*Revue mensuelle*, Genève, août 1918.)

---

(1) Je n'ignore pas que cette dernière affirmation paraît en complet désaccord avec la pensée de A. Forel, qui nie la liberté de notre arbitre. Mais je ne prétends pas rouvrir ici l'éternel débat du Libre Arbitre et du Déterminisme, qui me semble, pour beaucoup, une question de mots. Nous y reviendrons ailleurs.

XXVII

Pour l'Internationale de l'Esprit [1]

Le généreux appel de M. Gerhard Gran ne peut rester sans écho. Je l'ai lu avec une vive sympathie. Il a une vertu bien rare, à notre époque : sa modestie. En un temps où toutes les nations affichent orgueilleusement une mission supérieure d'ordre ou de justice, d'organisation ou de liberté, qui les autorise à imposer aux autres leur personnalité sacrée — (chacune se croit le peuple élu !) — on soupire de soulagement, à entendre l'une d'elles, par la voix de M. Gerhard Gran, parler non pas de ses droits, mais de ses « dettes ». Et quel noble accent de gratitude et de franchise !

« ...*Nous sommes parmi toutes les nations peut-être celle qui a le plus grand devoir, puisque c'est nous qui avons le plus de dettes envers les autres. Ce que nous avons reçu de la science internationale est incalculable... Nos dettes surgissent de toutes parts... Notre bilan scientifique*

(1) A propos d'un Institut des Nations, dont l'idée avait été émise dans un article de la *Revue Politique Internationale*, de Lausanne, par M. Gerhard Gran, professeur de l'Université de Christiania. Ma réponse a paru d'abord sous le titre : « *Pour une culture universelle* ».

vis-à-vis du monde ne vaut pas grand'chose ; sous ce rapport, on peut surtout parler de notre passif, et notre modestie nous interdit de rappeler notre actif... »

Que cette modestie fait donc de bien ! Qu'elle est rafraîchissante, en cette crise mondiale de vanité délirante des nations ! — Pourtant, le peuple d'Ibsen a le droit de tenir la tête haute parmi ses frères d'Europe; et plus qu'aucun autre écrivain, le grand solitaire norvégien a marqué de son sceau le théâtre et la pensée moderne. Vers lui se tournaient les regards de la jeunesse de France; et celui qui écrit ces lignes lui demanda conseil.

Nous sommes tous, — tous les peuples, — débiteurs les uns des autres. Mettons donc en commun nos dettes et notre avoir.

S'il est des hommes aujourd'hui à qui siérait la modestie, ce sont les intellectuels. Leur rôle dans cette guerre a été affreux; on ne saurait le pardonner. Non seulement ils n'ont rien fait pour diminuer l'incompréhension mutuelle, pour limiter la haine; mais, à bien peu d'exceptions près, ils ont tout fait pour l'étendre et pour l'envenimer. Cette guerre a été, pour une part, leur guerre. Ils ont empoisonné de leurs idéologies meurtrières des milliers de cerveaux. Sûrs de *leur* vérité, orgueilleux, implacables, ils ont sacrifié au triomphe des fantômes de leur esprit des millions de jeunes vies. L'histoire ne l'oubliera point. M. Gerhard Gran exprime la crainte qu'une coopération personnelle ne soit impossible avant bien des années, entre intellectuels des pays belligérants. S'il s'agit de la génération qui a passé la cinquantaine, de celle qui est à l'arrière et fait la guerre, en paroles, dans les Académies, les Universités et les salles de rédaction, je crois que M. Gerhard Gran ne se trompe pas. Il y a peu de chances que ces intellectuels se rapprochent jamais. Je dirais

qu'il n'y en a aucune, si je ne connaissais l'étonnante faculté d'oubli du cerveau humain, cette faiblesse pitoyable et salutaire, dont l'esprit n'est pas dupe, et dont il a besoin pour continuer sa vie. Mais dans le cas présent, l'oubli sera difficile : les intellectuels ont brûlé leurs vaisseaux. Au début de la guerre, on pouvait encore espérer qu'une partie de ceux qu'avaient emportés les aveugles passions des premiers jours, au bout de quelques mois reconnaîtraient loyalement leur erreur. Ils ne l'ont pas voulu. Ni de l'un, ni de l'autre camp, aucun n'y a consenti. On peut même observer qu'à mesure que se déroulent les conséquences désastreuses de la guerre pour la civilisation européenne, ceux qui avaient la garde de cette civilisation et qui sentent peser sur eux une part de la responsabilité, plutôt que de se reconnaître en faute, s'enfoncent dans leur aveuglement. Comment donc espérer, quand, la guerre finie, la preuve sera faite des désastres auxquels il a conduit, que l'orgueil intellectuel se résoudra à dire : « Je me suis trompé »? — Ce serait trop demander. Cette génération est condamnée à traîner, jusqu'à sa fin, sa maladie d'esprit. Attendons qu'elle finisse !

Ceux qui rêvent de renouer les relations entre les peuples doivent tourner leur espoir vers l'autre génération, qui saigne dans les armées. Elle a été terriblement éclaircie par les coupes que la guerre y a faites. Elle risque d'être anéantie, si la guerre se prolonge et s'étend, comme il est possible : — tout est possible ! L'humanité se trouve, tel Hercule, au carrefour : *Ercole in bivio ;* et l'une des routes au seuil de laquelle elle hésite, conduit (si l'Asie entre en jeu, et si s'accentue le caractère de destruction atroce, dont l'Allemagne a donné l'exemple, suivi par les autres) au harakiri européen. — Mais à l'heure qu'il est, nous avons encore le droit d'espérer que la jeunesse d'Europe qui est aux armées survivra assez nombreuse pour accomplir

sa mission d'après-guerre : réconcilier les pensées des nations ennemies. Je connais, dans les deux camps, beaucoup d'esprits indépendants, qui veulent réaliser, après la paix conclue, cette communion intellectuelle. Ils n'en exceptent d'avance que ceux qui, soit de leur pays, soit de l'ennemi, ont prostitué la pensée à des œuvres de haine. Quand je songe à ces jeunes hommes, j'ai la ferme conviction (et en ceci je diffère de M. Gerhard Gran) que les esprits de toutes les nations se pénétreront mutuellement après la guerre, bien plus qu'auparavant. Les peuples qui s'ignoraient, ou qui ne se voyaient qu'au travers de caricatures, ont appris depuis quatre ans, dans la boue des tranchées, qu'ils sont la même chair qui souffre. L'épreuve est égale pour tous; ils fraternisent en elle. Et ce sentiment n'a pas fini d'évoluer. Car lorsqu'on cherche à prévoir quels seront, après la guerre, les changements dans les rapports entre nations, on ne pense pas assez qu'après la guerre viendront d'autres bouleversements, qui pourraient bien modifier l'essence même des nations. L'exemple de la Russie nouvelle, quel qu'en soit le résultat immédiat, ne sera pas perdu pour les autres peuples. Une unité profonde se crée dans l'âme des peuples : ce sont des racines gigantesques qui s'étendent sous le sol, sans souci des frontières. — Quant aux intellectuels, qui, séparés du peuple, ne sont pas directement touchés par ce courant social, ils le subissent pourtant, par intuition. Malgré les efforts qui ont été faits, depuis quatre ans, pour briser tout contact entre les écrivains des deux camps, je sais que, dans les deux camps, dès le lendemain de la paix, se fonderont des revues et des publications internationales (1). J'ai eu connaissance de tels de ces projets,

(1) Cette prévision s'est réalisée, et au delà; dans les années qui ont suivi la paix de Versailles, ç'a été, entre les éditeurs parisiens, une suren-

dont les initiateurs (et les plus pénétrés de l'esprit européen) sont de jeunes écrivains, soldats au front (1). De ma génération, nous sommes quelques-uns qui donneront à leurs cadets leur concours absolu. Nous estimons servir ainsi non seulement la cause de l'humanité, mais celle de notre pays, plus efficacement que les mauvais conseillers qui prêchent l'isolement armé. Tout pays qui s'enferme aujourd'hui est condamné à mourir. Le temps est passé où les jeunes forces tumultueuses des peuples européens avaient besoin, pour se clarifier, de s'entourer de cloisons. — Qu'on me permette de rappeler quelques paroles de Jean-Christophe vieillissant :

Je ne crains pas le nationalisme de l'heure présente. Il s'écoule avec l'heure ; il passe, il est passé. Il est un degré de l'échelle. Monte au faîte !... Chaque peuple d'Europe sentait (avant la guerre) l'impérieux besoin de rassembler ses forces et d'en dresser le bilan. Car tous, depuis un siècle, ont été transformés par leur pénétration mutuelle et par l'immense apport de toutes les intelligences de l'univers, bâtissant la morale, la science, la foi nouvelles. Il fallait que chacun fît son examen de conscience et sût exactement qui il est et quel est son bien, avant d'entrer, avec les autres, dans un nouveau siècle... L'humanité va signer un nouveau bail avec la vie. Sur de nouvelles lois, la société va revivre. C'est dimanche, demain. Chacun fait ses comptes de la semaine, chacun lave son logis et veut sa maison nette, avant de s'unir aux autres devant le Dieu commun, et de conclure avec lui le nouveau pacte d'alliance.

---

chère de collections d'auteurs étrangers, de revues « européennes », ou « mondiales », ou « universelles », ou « internationales ». Les plus nationalistes se sont hâtés de s'en instituer les patrons, afin de les faire servir à leurs fins. Le courant a été irrésistible. (*Note de* 1923.)

(1) L'un de ceux à qui je faisais alors allusion était Raymond Lefebvre, mort depuis, dans les circonstances tragiques que l'on sait, en revenant de Russie. Il fut un des premiers fondateurs de *Clarté*. (*Note de* 1923).

La guerre aura été (contre notre volonté) la dure enclume où se forge l'unité de l'âme européenne.

Je souhaite que cette communion intellectuelle ne reste pas limitée à la péninsule d'Europe, mais s'étende à l'Asie, aux deux Amériques et aux grands îlots de civilisation, disséminés sur le reste du globe. Il est ridicule que les nations de l'Occident européen s'évertuent à trouver entre elles des différences irréductibles, à l'heure où elles n'ont jamais été plus semblables les unes aux autres par leurs qualités et leurs défauts : — car jamais leur pensée et leur littérature n'ont offert moins de caractères distinctifs; partout se fait sentir une égalisation monotone des intelligences; partout, des personnalités molles, élimées, fatiguées. J'ose dire que toutes, mises ensemble, ne suffiraient pas encore à nous donner l'espoir du renouveau d'esprit, auquel la terre a droit, après ce formidable ébranlement. Il faut aller jusqu'aux Russies — ces grandes portes ouvertes sur le monde de l'Est, — pour sentir sur sa face les souffles nouveaux qui viennent.

Élargissons l'humanisme, cher à nos pères, mais dont le sens a été rétréci à celui de manuels gréco-latins. De tous temps, les Etats, les Universités et les Académies, les pouvoirs conservateurs de l'esprit, ont tâché d'en faire une digue contre les assauts de l'âme nouvelle. — La digue est ébranlée. Les cadres d'une civilisation privilégiée sont désormais brisés. Nous devons prendre aujourd'hui l'humanisme dans sa pleine acception, qui embrasse toutes les forces spirituelles du monde entier : — *Panhumanisme.*

***

Que cet idéal, qui s'annonce çà et là, en quelques esprits d'avant-garde, ou dans la fondation, en pleine

guerre, de centres d'études pour la culture mondiale, comme l'*Institut für Kultur-Forschung*, de Vienne (1), soit hardiment revendiqué par l'Académie internationale, dont je souhaite, avec M. Gerhard Gran, que la Norvège prenne l'initiative !

Je note que M. Gerhard Gran semble, après le prof. Fredrik Stang, restreindre ses ambitions à la fondation d'un institut de recherches scientifiques : car la science lui paraît plus internationale, par essence, que les lettres et les arts.

« *En art, en littérature*, écrit-il, *on peut, à la rigueur, discuter des avantages et des inconvénients créés par l'isolement d'une nation ou par l'antagonisme de groupes humains. Dans la science, une discussion pareille est un non-sens. Le royaume de la science est le monde entier... Elle n'a rien à voir avec les conjonctures nationales.* »

Je crois que cette distinction n'est pas fondée. Aucune province de l'esprit n'a été plus tristement mêlée à la guerre que la science. Si les lettres et les arts se sont faits trop souvent les excitateurs du crime, la science lui a fourni ses armes, elle s'est ingéniée à les rendre plus affreuses, à reculer les limites de la souffrance et de la cruauté. J'ajoute que, même en temps de paix, j'ai été frappé de l'acuité du sentiment national entre savants, chaque nation accusant les autres de lui dérober ses meilleures inventions et d'en oublier volontairement la source. En fait, la science participe aux passions funestes, qui rongent les lettres et les arts.

Et d'autre part, si la science a besoin de la collabo-

(1) Cet Institut a fondé une *Weltkulturgesellschaft*, qui a pour organe le journal : *Erde*, « journal pour le travail spirituel de l'humanité entière ». Le premier numéro, qui m'en parvient, est tout entier une ardente profession de foi « panhumaniste ».

ration de toutes les nations, les arts et les lettres n'ont pas moins d'avantages à sortir du « splendide isolement ». Sans parler des modifications techniques qui, de nos jours, ont amené, en peinture, en musique, de brusques et prodigieux enrichissements de la vision et de l'audition esthétique, — l'influence d'un philosophe, d'un penseur, d'un écrivain, peut avoir sa répercussion dans toute la littérature d'un temps, et aiguiller l'esprit sur une voie nouvelle de recherches psychologiques, morales, esthétiques et sociales. Qui veut s'isoler, qu'il s'isole ! Mais la république de l'esprit tend constamment à s'élargir; et les plus grands hommes sont ceux qui savent embrasser en une puissante personnalité les richesses dispersées de l'Ame humaine.

Donc, ne limitons pas l'idée d'internationalisme à la science, et gardons au projet son ampleur — sous la forme d'un Institut des Arts, des Lettres et des Sciences humaines.

***

Je ne pense point d'ailleurs que cette fondation puisse rester isolée. L'internationalisme de la culture ne peut plus aujourd'hui demeurer un luxe pour quelques privilégiés. La valeur pratique d'un Institut des Nations serait faible si les maîtres n'étaient pas reliés aux disciples par le même courant, si le même esprit ne pénétrait pas à tous les étages de l'enseignement.

C'est pourquoi j'ai salué, comme un heureux symptôme, l'essai de fondation, à Zurich, d'une *Association internationale des étudiants (Internationaler Studentenbund)*, par la jeunesse universitaire. — « *Douloureusement atteinte par la grande épreuve de la guerre, cette jeunesse a pris conscience des responsabilités sociales toutes particulières*

que lui confère le privilège des études, et désire remédier aux causes profondes du mal». — (Je cite les nobles termes de son programme). — « *Elle cherche à unir tous ceux de tous pays qui tiennent de près à la vie universitaire, en une commune croyance aux bienfaits du libre développement de l'esprit; elle les groupe pour lutter contre l'emprise croissante de la mécanisation et de la militarisation dans tous les domaines de la vie. Elle veut réaliser l'idéal d'Universités qui restent des centres de culture supérieure, au service de la seule vérité, de purs foyers de recherches scientifiques, absolument indépendants d'opinion à l'égard de l'Etat, ignorant les intérêts particuliers et les intérêts de classe* ».

Cette revendication de la liberté de recherche scientifique, cette organisation, de la jeunesse intellectuelle pour défendre l'indépendance de la pensée, ce droit essentiel et constamment violé, me semblent d'une nécessité primordiale. Si vous voulez que la coopération entre maîtres des différents pays ne reste pas illusoire, il faut que leurs pensées puissent librement fructifier dans la jeunesse intellectuelle de toutes les nations. Plus de barrières entre les deux classes, entre les deux âges des chercheurs de vérité : maîtres et étudiants !

***

Je rêve davantage. Je voudrais que les semences de la culture universelle fussent répandues, dès la première éducation, parmi l'enfance des gymnases et des écoles. J'exprimerais notamment le vœu qu'on établît, dans les écoles primaires de tous les pays d'Europe, l'enseignement obligatoire d'une langue internationale. Il en est d'à peu près parfaites (Esperanto, Ido), qu'avec un mi-

nimum d'efforts, tous les enfants du monde civilisé pourraient savoir. Cette langue ne leur serait pas seulement d'une aide pratique, pour la vie; elle leur serait une introduction à la connaissance des langues nationales : car elle leur ferait sentir, mieux que tous les enseignements, les éléments communs des langues européennes et l'unité de leur pensée.

Je réclamerais de plus, dans l'enseignement primaire et secondaire, une esquisse de l'histoire de la pensée, de la science et de l'art universels. Je n'admets point que les programmes de l'enseignement s'enferment dans les limites d'une nation, — elle-même restreinte à une période de deux ou trois siècles. Malgré ce qu'on a fait pour le moderniser, l'esprit de l'enseignement reste archaïque. Il prolonge parmi nous l'atmosphère morale d'époques qui ne sont plus. — Je ne voudrais pas que ma critique fût mal interprétée. Toute mon éducation a été classique. J'ai suivi tous les degrés de l'instruction universitaire. J'étais encore des temps où fleurissaient le discours latin et le vers latin. J'ai le culte de l'art et de la pensée antiques. Bien loin d'y porter atteinte, je voudrais que ces trésors fussent, comme notre Louvre, rendus accessibles à la masse des hommes. Mais je dois observer qu'il faut rester libre envers ce qu'on admire, et qu'on ne l'est pas resté envers la pensée classique, — que la forme d'esprit gréco-latine, qui nous demeure collée au corps, ne répond plus du tout aux problèmes modernes, — qu'elle impose aux hommes qui l'ont subie, dès l'enfance, des préjugés accablants, dont ils ne se dégagent, pour la plupart, jamais, et qui pèsent durement sur la société d'aujourd'hui. J'ai l'impression qu'une des erreurs morales dont souffre l'Europe d'à présent, c'est d'avoir conservé l'idole héroïque et oratoire de la patrie gréco-latine, qui ne correspond pas plus au sentiment naturel de la Patrie

d'aujourd'hui, que ne correspondent aux vrais besoins religieux de notre temps les divinités d'Homère.

L'humanité vieillit, mais elle ne mûrit pas. Elle reste empêtrée dans ses leçons d'enfance. Son plus grand mal est sa paresse à se renouveler. Il le faut cependant. Se renouveler et s'étendre. L'humanité se condamne, depuis des siècles, à ne faire usage que d'une faible portion de ses ressources spirituelles. Elle est comme un colosse, à demi paralysé. Elle laisse s'atrophier une partie de ses organes. N'êtes-vous point las de ces nations infirmes, membres épars d'un grand corps, qui pourrait dominer notre monde planétaire !

« *Membra sumus corporis magni...* »

Que ces membres se rejoignent, et que l'Adam nouveau, l'Humanité se lève !

Villeneuve, 15 mars 1918.

(*Revue politique Internationale*, Lausanne, mars-avril 1918).

XXVIII

Lettre ouverte au président Wilson

Monsieur le Président,

Les peuples brisent leurs chaînes. L'heure sonne, par vous prévue et voulue. Qu'elle ne sonne pas en vain ! D'un bout à l'autre de l'Europe, se lève, parmi les peuples, la volonté de ressaisir le contrôle de leurs destins et de s'unir pour former une Europe régénérée. Par-dessus les frontières, leurs mains se cherchent. Mais entre eux reste ouvert l'abîme de méfiances et de malentendus. Il faut jeter un pont sur ce gouffre. Il faut rompre les fers de l'antique fatalité qui rive ces peuples aux guerres nationales et les fait, depuis des siècles, se ruer aveuglément à leur mutuelle destruction. Seuls, il ne le peuvent point. Et ils appellent à l'aide. Mais vers qui se tourner?

Vous seul, Monsieur le Président, parmi tous ceux qui sont chargés à présent du redoutable honneur de diriger la politique des nations, vous jouissez d'une autorité morale universelle. Tous vous font confiance. Répondez à l'appel de ces espoirs pathétiques ! Prenez ces mains qui se tendent, aidez-les à se joindre. Aidez ces peuples, qui tâtonnent, à trouver leur route, à fonder la charte nouvelle

d'affranchissement et d'union, dont ils cherchent confusément les principes.

Songez-y : l'Europe menace de retomber dans les cercles de l'Enfer, qu'elle gravit depuis cinq années, en arrosant le chemin de son sang. Les peuples manquent de confiance dans les classes gouvernantes. Vous êtes, à cette heure, le seul qui puisse parler aux unes comme aux autres — aux peuples, aux bourgeoisies, de toutes les nations — et s'en faire écouter, le seul qui puisse aujourd'hui (le pourrez-vous encore demain?) être leur intermédiaire. Que cet intermédiaire vienne à manquer, et les masses humaines, disjointes, sans contrepoids, sont presque fatalement entraînées aux excès : les peuples à l'anarchie sanglante, et les partis de l'ordre ancien à la sanglante réaction. Guerres de classes, guerres de races, guerres entre les nations d'hier, guerres entre les nations nouvelles qui viennent de se former, convulsions sociales, assouvissant les haines, les convoitises, les rêves forcenés d'une heure sans avenir.....

Héritier de Washington et d'Abraham Lincoln, prenez en main la cause, non d'un parti, d'un peuple, mais de tous! Convoquez au Congrès de l'Humanité les représentants des peuples! Présidez-le, de l'autorité que vous assurent votre haute conscience et les destinées immenses de l'Amérique! Parlez, parlez à tous! Le monde a faim d'une voix qui franchisse les frontières des nations et des classes. Soyez l'arbitre! Et que l'avenir puisse vous saluer du nom de *Réconciliateur!*

Romain ROLLAND.

Villeneuve, 9 novembre 1918.

(*Le Populaire*, Paris, 18 novembre 1918.)

***

Quelques jours après, Le Populaire *publiait (4 décembre* 1918*) une lettre de Romain Rolland à Jean Longuet, exposant le fond de sa pensée et les raisons de son attitude à l'égard de Wilson. (La lettre a été reproduite par* l'Humanité, *dans son numéro du* 14 *décembre* 1918, *consacré au président Wilson) :*

« Je ne suis pas Wilsonien. Je vois trop que le message du Président, non moins habile que généreux, travaille à réaliser dans le monde la conception de la République bourgeoise, du type franco-américain.

Et cet idéal conservateur ne me suffit plus.

Mais, malgré nos préférences personnelles et nos réserves pour l'avenir, je crois que le plus pressant et le plus efficace est de soutenir l'action du président Wilson. Elle seule est capable d'imposer un frein aux appétits, aux ambitions et aux instincts violents, qui s'assiéront au banquet de la Paix. Elle est la seule chance d'arriver actuellement à un *modus vivendi,* provisoirement et relativement équitable en Europe. Car ce grand bourgeois incarne le plus pur, le plus désintéressé, le plus humain de la conscience de sa classe (1). Nul n'est plus digne d'être l'Arbitre. »

---

(1) La suite des événements a montré que ce n'était pas beaucoup dire. L'abdication morale du président Wilson, abandonnant ses propres principes, sans avoir la franchise de le reconnaître, a marqué la ruine du grand idéalisme bourgeois qui assura, depuis un siècle et demi, malgré toutes les erreurs, le prestige et la force de la classe dirigeante. Les conséquences d'un tel acte sont incalculables.

(R. R., juin 1919.)

XXIX

Contre le Bismarckisme vainqueur.

Le Populaire *de Paris avait demandé à Romain Rolland un article, à l'occasion de l'arrivée du Président Wilson. Romain Rolland, alors malade, en Suisse, répondit :*

Jeudi, 12 décembre 1918.

« Mon cher Longuet,

« Votre lettre du 6 ne m'arrive qu'aujourd'hui, ouverte par la censure militaire, et elle me trouve alité depuis quinze jours, avec une grippe tenace. Je ne puis écrire l'article que vous me demandez.

« Je dirai seulement que, durant ces quinze jours, la lecture des nouvelles de France m'a été plus pesante que la fièvre. Les Alliés se croient victorieux. Je les regarde (s'ils ne se ressaisissent) (1) comme vaincus, conquis, infectés par le Bismarckisme.

---

(1) Ils ne se sont pas ressaisis. Les traités de 1919 ont mis le sceau à leur défaite morale. (*Note de* 1923.)

« Sans un puissant coup de barre, je vois à l'horizon un siècle de haines, de nouvelles guerres de revanche et la destruction de la civilisation européenne. J'ajoute que, pour celle-ci, je n'aurai pas un regret, si les peuples vainqueurs se montrent aussi incapables de diriger leurs destinées.

« Puissent-ils, au milieu des triomphes enivrants, mais trompeurs, du présent, reprendre conscience de leurs écrasantes responsabilités envers l'avenir ! Chacune de leurs erreurs, chacune de leurs abdications sera payée par leurs enfants et leurs petits-enfants ! »

Romain ROLLAND.

(*Le Populaire*, Paris, 21 décembre 1918,)

XXX

Déclaration d'Indépendance de l'Esprit.

Travailleurs de l'Esprit, compagnons dispersés à travers le monde, séparés depuis cinq ans par les armées, la censure et la haine des nations en guerre, nous vous adressons, à cette heure où les frontières se rouvrent, un Appel pour reformer notre union fraternelle, mais une union nouvelle, plus solide et plus sûre que celle qui existait avant.

La guerre a jeté le désarroi dans nos rangs. La plupart des intellectuels ont mis leur science, leur art, leur raison, au service des gouvernements. Nous ne voulons accuser personne. Nous savons la faiblesse des âmes individuelles et la force élémentaire des grands courants collectifs : ceux-ci ont balayé celles-là, en un instant, car rien n'avait été prévu afin d'y résister. Que l'expérience au moins nous serve, pour l'avenir !

Et d'abord, constatons les désastres auxquels a conduit l'abdication presque totale de l'intelligence et son asservissement volontaire aux forces déchaînées. Les penseurs, les artistes, ont ajouté au fléau qui ronge l'Europe dans sa chair une somme incalculable de haine empoison-

née; ils ont cherché dans l'arsenal de leur savoir, et de leur imagination, des raisons anciennes et nouvelles, des raisons historiques, scientifiques, logiques, poétiques, de haïr; ils ont travaillé à détruire la compréhension entre les hommes. Et, ainsi, ils ont dégradé la Pensée, dont ils étaient les représentants. Ils en ont fait l'intrument des passions et des intérêts égoïstes d'un clan, d'un État, d'une patrie ou d'une classe. A présent, de cette mêlée sauvage, d'où toutes les nations aux prises, victorieuses ou vaincues, sortent meurtries, ruinées, et, dans le fond du cœur, (bien qu'elle ne se l'avouent pas), honteuses et humiliées de leur crise de folie, la Pensée sort, avec elles, déchue.

Debout! Dégageons l'Esprit de ces compromissions, de ces alliances humiliantes, de ces servitudes cachées! L'Esprit n'est le serviteur de personne. C'est nous qui sommes les serviteurs de l'Esprit. Nous n'avons pas d'autre maître. Nous sommes faits pour porter, pour défendre sa lumière, pour rallier autour d'elle tous les hommes égarés. Notre devoir est de maintenir un point fixe, de montrer l'étoile polaire, au milieu du tourbillon des passions dans la nuit. Parmi ces passions d'orgueil et de destruction mutuelle, nous ne faisons pas un choix; nous les rejetons toutes. Nous honorons la seule Vérité, libre, sans frontières, sans limites, sans préjugés de races ou de castes. Certes, nous ne nous désintéressons pas de l'Humanité! Pour elle, nous travaillons, mais pour elle *tout entière*. Nous ne connaissons pas les peuples. Nous connaissons le Peuple, — unique, universel, — le Peuple qui souffre, qui lutte, qui tombe et qui se relève toujours, et qui toujours avance sur le rude chemin trempé de son sang, — le Peuple de tous les hommes, tous également nos frères. Et c'est afin qu'ils prennent, comme nous, conscience de cette fraternité que nous élevons au-dessus de leurs luttes aveu-

gles l'Arche d'Alliance, — l'Esprit libre, un et multiple, éternel. R.R.

Villeneuve, printemps 1919.

[Ce manifeste a été publié dans *l'Humanité* du 26 juin 1919]

***

Cette Déclaration a reçu l'adhésion de :

Jane ADDAMS (États-Unis); Alain [CHARTIER] (France); Raoul ALEXANDRE (France); Sheervood ANDERSON (États-Unis); G. VON ARCO (Allemagne); René ARCOS (France);

Henri BARBUSSE (France); Charles BAUDOUIN, directeur du *Carmel* (France); Léon BAZALGETTE (France); Edouard BERNAERT (France); Lucien BESNARD (France); Enrico BIGNAMI, directeur du *Cœnobium* (Italie); Paul BIRUKOFF (Russie); Ernest BLOCH (Suisse); Jean-Richard BLOCH (France); Louise BODIN (France); Roberto BRACCO (Italie); Van Wyck BROOKS (États-Unis); Dr L.-J. BROUWER (Hollande); Samuel BUCHET (France); Dr E. BURNET, de l'Institut Pasteur (France);

Edward CARPENTER (Angleterre); A. DE CHATEAUBRIANT (France); Georges CHENNEVIÉRE (France); Paul COLIN, directeur de l'*Art libre* (Belgique); Dr ANANDA COOMARASWAMY (Hindoustan); Benedicto COSTA (Brésil); François CRUCY (France); Benedetto CROCE (Italie);

Paul DESANGES, de la revue *La Forge* (France); Fernand DESPRÉS (France); Lowes DICKINSON (Angleterre); Georges DONVALIS (Grèce); Albert DOYEN (France); Georges DUHAMEL (France); Édouard DUJARDIN, directeur des *Cahiers Idéalistes* (France); Amédée DUNOIS (France), Gustave DUPIN (France);

Dr Robert EDER (Suisse); Dr Frederik VAN EEDEN (Hollande); Georges EECKHOUD (Belgique); Prof. A. EINSTEIN (Allemagne); J.-F. ESLANDER (Belgique);

Dr Joseph FIÉVEZ (France); Prof. A. FOREL (Suisse); Prof. W. FÖRSTER (Allemagne); Leonhard FRANK (Allemagne); Waldo FRANK (Etats-Unis); Dr A.-H. FRIED (Autriche allemande); Roger FRY (Angleterre);

Dr Manuel GALVEZ (République Argentine); Waldemar GEORGE (France); G. GEORGES-BAZILE, directeur des *Cahiers Britanniques et Américains* (France); H. VON GERLACH (Allemagne); Mgr Alexandre GIESSWEIN (Hongrie); Ivan GOLL (Allemagne); Maxime GORKY (Russie);

Augustin HAMON (France); Verner VON HEIDENSTAM (Suède); Frans HELLENS (Belgique); Wilhelm HERZOG (Allemagne); Hermann HESSE (Allemagne); Frederick P. HIER (Etats-Unis); Prof. David HILBERT (Allemagne); Charles HOFER (Suisse); B. W. HUEBSCH (Etats-Unis); John Haynes HOLMES (Etats-Unis);

Pierre-Jean JOUVE (France);

J.-C. KAPTEYN (Hollande); Ellen KEY (Suède); Georges KHNOPFF (Belgique); Käte KOLLWITZ (Allemagne);

Selma LAGERLÖF (Suède); C.-A. LAISANT (France); Andreas LATZKO (Hongrie); A.-M. LABOURÉ (France); Raymond LEFEBVRE (France); Prof. Max LEHMANN (Allemagne); Carl LINDHAGEN (Suède); Horace B. LIVERIGHT (Etats-Unis) M. LOPEZ-PICÔ (Catalogne); Arnaldo LUCCI (Italie);

Heinrich MANN (Allemagne); Marcel MARTINET (France); Frans MASEREEL (Belgique); Alfons MASERAS (Catalogne); Emile MASSON [BRENN] (France); Edgar Lee MASTERS (Etats-Unis); Mélot DU DY (Belgique); Alexandre MERCEREAU (France); Luc MÉRIGA, directeur de la revue *La Forge* (France); Jacques MESNIL (Belgique); Sophus MICHAELIS (Danemark); A. MOISSI (Allemagne); Mathias

MORHARDT (France); Georges et Madeleine MATISSE (France);

Paul NATORP (Allemagne); Scott NEARING (Etats-Unis); Prof. Georg-Fr. NICOLAI (Allemagne); NITHACK-STAHN (Allemagne);

Eugenio D'ORS (Catalogne);

H. PAASCHE (Allemagne); Edmond PICARD (Belgique); A. PIERRE (France); Prof. A. PRENANT (France);

Prof. RAGAZ (Suisse); Gabriel REUILLARD (France); Romain ROLLAND (France); Jules ROMAINS (France); H. ROORDA VAN EYSINGA (Suisse); Dr Nicolas ROUBAKINE (Russie); Nelly ROUSSEL (France); Dr M. DE RUSIECKA (Pologne); Bertrand RUSSELL (Angleterre); Han RYNER (France);

Dr SCHIRARDIN, Prof. Edouard SCHŒN, Prof. P. SCHULTZ, professeurs à l'Ecole Réale supérieure de Metz (France); Edouard SCHNEIDER (France); SÉVERINE (France); Paul SIGNAC (France); Upton SINCLAIR (Etats-Unis); Dr Robert SOREL (France); Alfred STIEGLITZ (Etats-Unis; Hélène STÖCKER (Allemagne); Jean SUCHENNO (France);

RABINDRANATH TAGORE (Inde); Gaston THIESSON (France); Paul M. TURULL (Catalogne); Jules UHRY (France); Fritz VON UNRUH (Allemagne); Louis UNTERMEYER (Etats-Unis);

Paul VAILLANT-COUTURIER (France); Henry VAN DE VELDE (Belgique); Charles VILDRAC (France); Oswald Garrison VILLARD (Etats-Unis);

Dr WACKER, professeur à l'École Réale Supérieure de Metz (France); H. WEHBERG (Allemagne); Franz WERFEL (Allemagne); Léon WERTH (France); L. DE WISKOVATOFF (Russie);

YANNIOS (Grèce);

Israel ZANGWILL (Angleterre); Stefan ZWEIG (Autriche allemande).

M. Emilio-H. DEL VILLAR, directeur de *l'Archivo Geografico de la Peninsula Ibérica*, de Madrid, nous a fait parvenir un manifeste : *Por la causa de la civilizacion*, publié dans les journaux de Madrid, en juin 1919, et inspiré de sentiments analogues à ceux de notre Déclaration. Ce manifeste est signé d'une centaine d'écrivains et savants espagnols, professeurs aux Universités. M. Emilio H. del Villar envoie son adhésion et celle des signataires du manifeste espagnol à la *Déclaration d'Indépendance de l'Esprit.*

Nous sont parvenues, depuis :

28 signatures de professeurs de Turin, réunies par le prof. Attilio CIMBRO et Mme prof. Marie CIMBRO-BONNET;

56 signatures de docteurs, professeurs et étudiants du Piémont, réunies par les prof. CONFUCIO COTTI, DINO MURATORE, Dr Enrico LENZI ,et Mme Dr Elisa CASTAGNERI.

617 intellectuels allemands (écrivains, artistes, médecins, professeurs, ingénieurs, pasteurs, journalistes, etc.) ont signé la *Déclaration d'Indépendance de l'Esprit.* (Voir la brochure : « *Romain Rollands Manifest und die deutschen Antworten*, mit einem Anhang über den Fall Nicolaï, » — publiée, au nom de la Ligue zur Fôrderung der Humanität, par GEORG FR. NICOLAI, Charlottenburg, Mundus Verlagsanstalt.)

Nous regrettons de n'avoir pu faire figurer sur cette liste nos amis de Russie, dont nous séparait le blocus des gouvernements; mais nous leur gardons leur place parmi nous. La pensée russe est l'avant-garde de la pensée du monde.

Août 1919.

R.R.

APPENDICE A L'ARTICLE XXIII

Un Grand Européen

G.-F. Nicolaï, p. 144

Il y a lieu d'apporter une rectification aux reproches adressés par G.-F. Nicolaï aux différentes sectes chrétiennes. Leur opposition à la guerre a été, en plusieurs pays d'Europe, beaucoup plus vive qu'on ne l'a dit généralement. Mais comme le pouvoir l'a étouffée violemment, en faisant le silence autour, ce n'est que depuis la fin de la guerre que se sont révélés ces révoltes de conscience et ces sacrifices. Sans parler des milliers de *Conscientious Objectors*, aux Etats-Unis et surtout en Angleterre, où M. Bertrand Russell s'est fait leur défenseur, M. Paul Birukoff a attiré mon attention sur l'attitude des Nazarénens de Hongrie et de Serbie, qui ont été fusillés en masse, des Tolstoyens, Doukhobors, Adventistes, jeunes Baptistes, etc., en Russie. Quant aux Mennonites, d'après les renseignements de M. le Dr Pierre Kennel, ils ont, aux Etats-Unis, refusé en grande majorité de souscrire aux emprunts de guerre, et ils n'ont pas été astreints au service militaire; mais ils se sont engagés pour aider à la reconstruction des régions dévastées du Nord de la France. En Russie tsariste et en plusieurs Etats d'Allemagne, ils

ont été autorisés à ne servir dans l'armée que comme infirmiers, ou auxiliaires. En France, un décret de la Convention (1), respecté par Napoléon, les classait aussi dans les services auxiliaires. Mais la Troisième République n'en a pas tenu compte.

R.R.

---

(1) 19 août 1793. — Le Comité de Salut public arrête qu'il adressera aux corps administratifs la lettre circulaire suivante :

« *Les anabaptistes de France, citoyens, nous ont député quelques-uns d'entre eux pour nous représenter que leur culte et leur morale leur interdisaient de porter les armes, et pour demander qu'on les employât dans les armées à tout autre service.*

« *Nous avons vu des cœurs simples en eux, et nous avons pensé qu'un bon gouvernement devait employer toutes les vertus à l'utilité commune, et c'est pourquoi nous vous invitons d'user envers les anabaptistes, de la même douceur qui fait leur caractère, d'empêcher qu'on ne les persécute et de leur accorder le service qu'ils demanderont dans les armées, tel que celui de pionnier et celui des charrois, ou même de permettre qu'ils acquittent ce service en argent.* »

(Archives nationales. A. F*. 46. — A. F. II, 304.)

TABLE DES MATIÈRES

En mémoire des Martyrs de la Foi nouvelle V
INTRODUCTION VII
I. *Ara Pacis* 1
II. La Route en lacets qui monte 4
III. Aux Peuples assassinés 12
IV. A l'Antigone éternelle 22
V. Une voix de femme dans la mêlée 24
VI. Liberté ! 27
VII. A la Russie libre et libératrice 29
VIII. Tolstoy : l'esprit libre 31
IX. A Maxime Gorki 35
X. Deux lettres de Maxime Gorki 37
XI. Aux écrivains d'Amérique 42
XII. Voix libres d'Amérique 46
XIII. Pour E.-D. Morel 60
XIV. *Le Feu*, par Henri Barbusse 63
XV. *Ave, Caesar, morituri te salutant* 73
XVI. *Ave, Caesar*... ceux qui veulent vivre te saluent 79
XVII. Pour un martyr : Marc de Larréguy 84
XVIII. Une tragédie de la pensée d'Occident : *Histoire de Douze heures*, par F.-J. Bonjean .. 90
XIX. L'Esprit de France contre la guerre 94
XX. L'Homme de Douleur : *Menschen im Krieg*, par Andreas Latzko 99

XXI. *Vox Clamantis... Jeremias*, poème dramatique de Stefan Zweig 115
XXII. Le Calvaire d'un poète prolétaire : Alfons Petzold 133
XXIII. Un grand Européen : G.-F. Nicolaï 144
XXIV. Un Appel aux Européens 182
XXV. En fraternel hommage à Ernst Toller 191
XXVI. En lisant Auguste Forel 196
XXVII. Pour l'Internationale de l'Esprit 207
XXVIII. Lettre ouverte au président Wilson 218
XXIX. Contre le Bismarckisme vainqueur 221
XXX. Déclaration de l'indépendance de l'Esprit ... 223

Appendice à l'article XXIII 229

CHARTRES. — IMPRIMERIE FÉLIX LAINÉ. — 230.11.23.

D
525
R65
1923

Rolland, Romain
Les précurseurs
[Ed. nouv.]

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

UTL AT DOWNSVIEW
D RANGE BAY SHLF POS ITEM C
39 14 17 04 11 012 8